This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

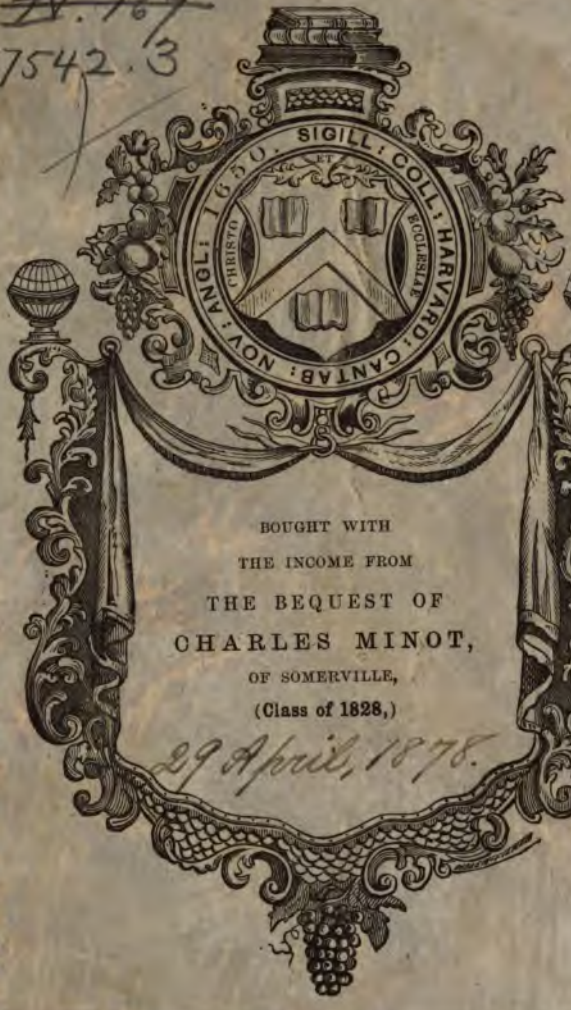
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

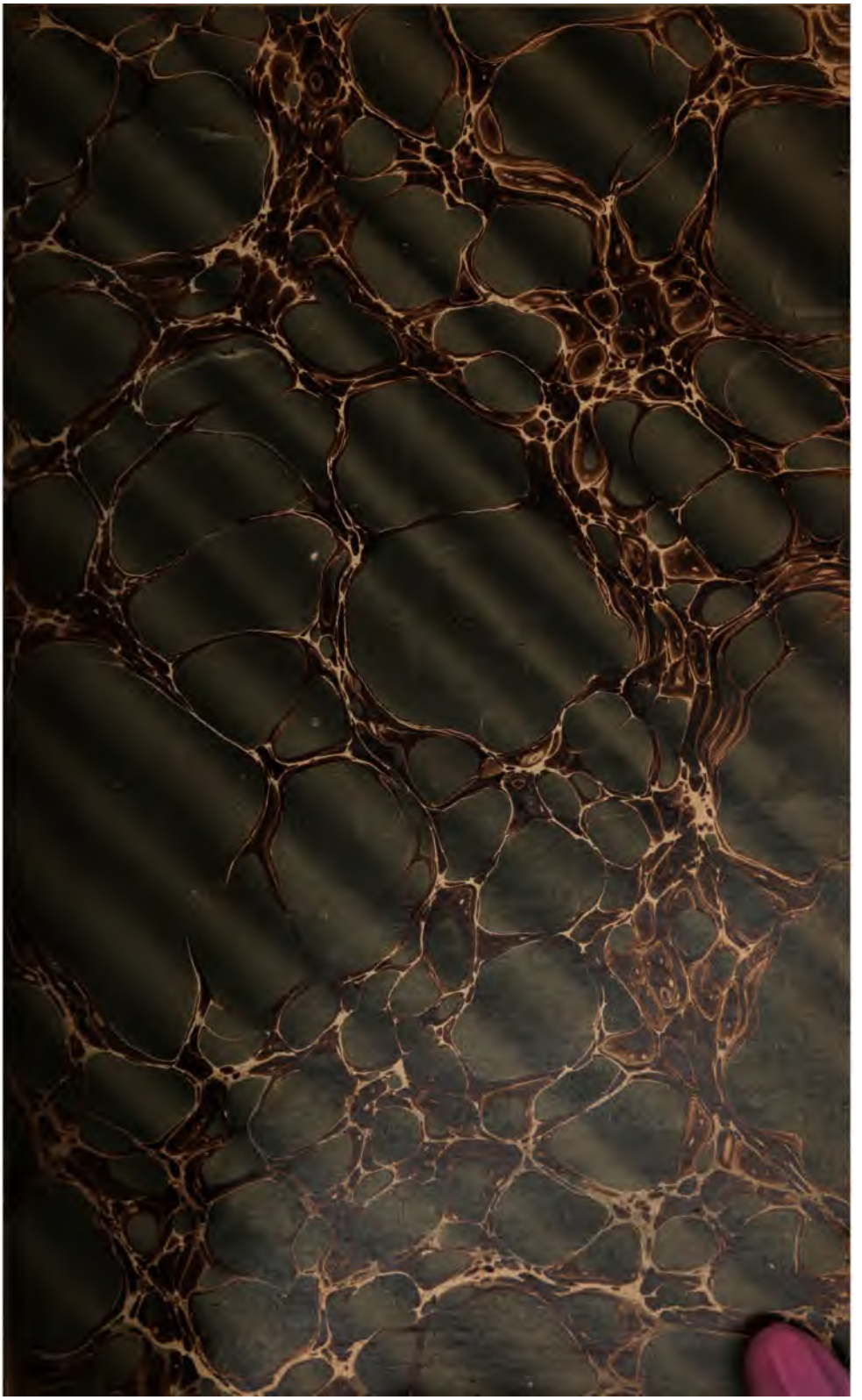
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

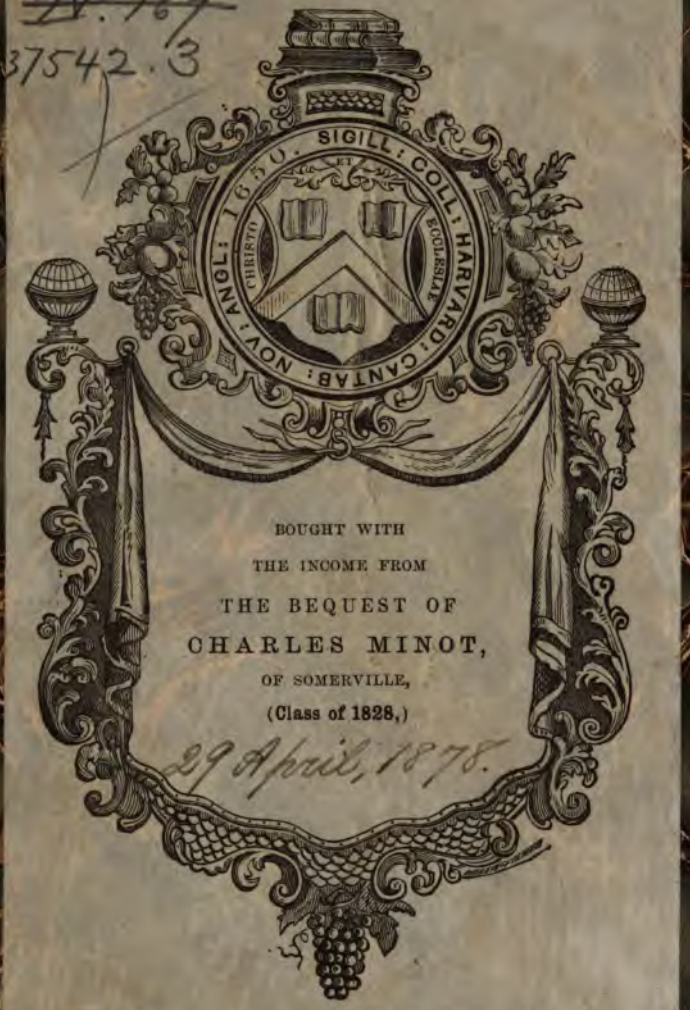
~~II. 167~~
37542.3



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
29 April, 1878.

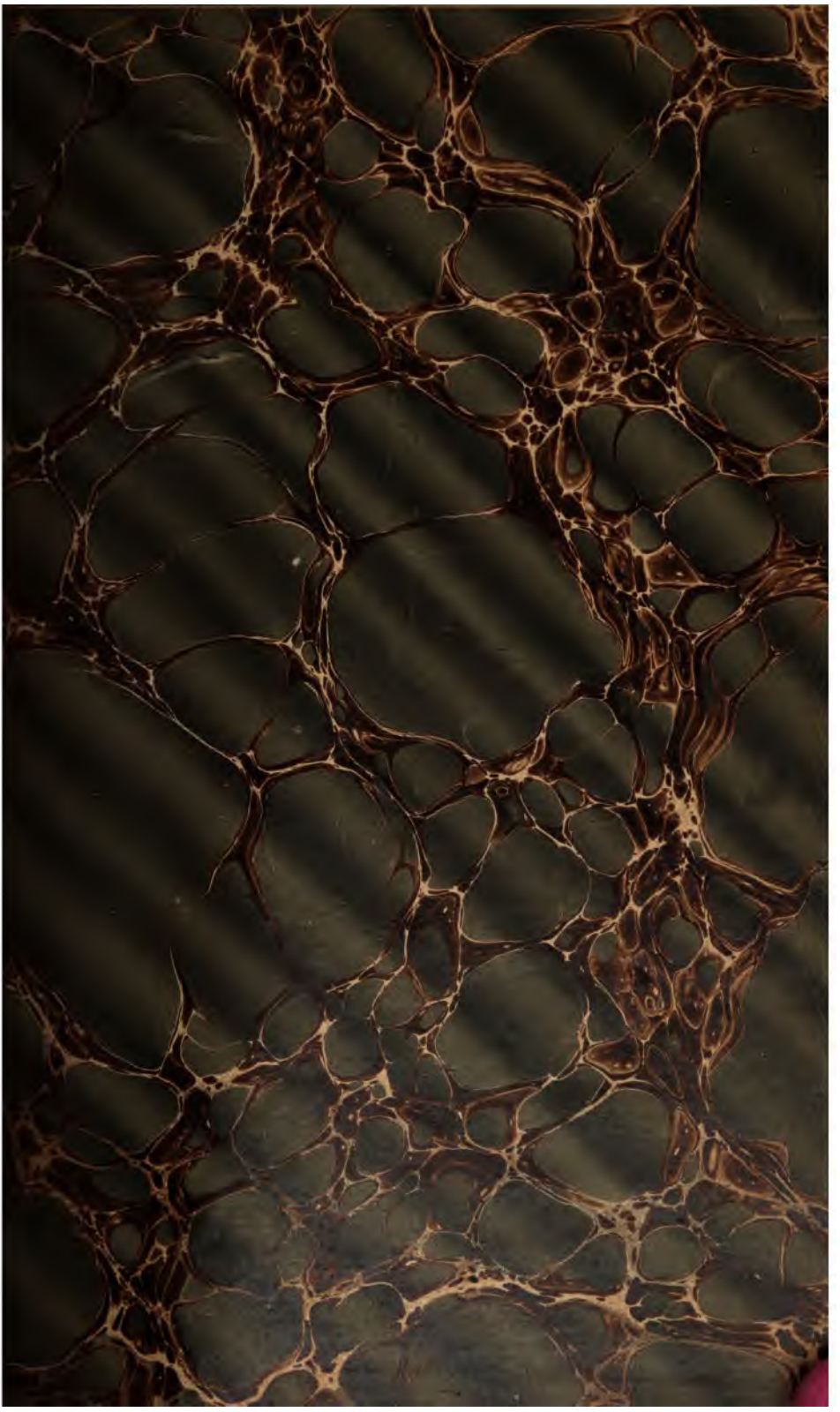


37542.3



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)

29 April, 1878.



RÉSUMÉ

de

l'histoire de la littérature française

rédigé

d'après les ouvrages de Baron, Demogeot, Géruzez, Nisard, Sainte-Beuve, Villemain etc.

par

Louis Noiré.

Troisième édition revue et augmentée.

MAYENCE,
LIBRAIRIE DE VICTOR V. ZABERN.
1875.

~~Z 7, 167~~
37542.3

1878, April 29.
Minot fund.

Imprimerie de Victor v. Zabern à Mayence.

BIBLIOGRAPHIE.

Albert, P., La littérature française des origines à la fin du XVIe siècle — XVIIe siècle — XVIIIe siècle. Paris 1874.

Ampère, J.-J., Histoire de la littérature française au moyen âge. Paris 1841. — Formation de la langue française.

Barante, Tableau de la littérature française du XVIIIe siècle.

Baron, Histoire abrégée de la littérature française depuis son origine jusqu'au XVIIe siècle. Bruxelles 1851.

Biographie des Contemporains. Paris 1811 etc. 52 volumes.

Biographie nouvelle des Contemporains. 1820. 20 vol.

Biographie universelle et portative des Contemporains. 1826. 4 vol.

Nouvelle biographie générale publiée sous la direction du Dr. Hoefer. 45 vol.

Buchon, Chroniques nationales françaises.

Charpentier, Tableau historique de la littérature française au XVIe et XVIIe siècle.

Chasles, Ph., Tableau de la littérature française au XVIe siècle.

Chevallet (A. de), Origine et formation de la langue française.

Deleuze, Études littéraires sur les écrivains français du XVIIe et XVIIIe siècle. Montpellier.

Demogeot, Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à nos jours. — Textes classiques de la littérature française.

Desplacis, Galerie des poètes vivants.

Dussault, Annales littéraires.

Fuerison, J., Histoire de la littérature française au moyen âge. Gand 1855.

Génin, Des variations du langage français depuis le XIIe siècle.

Géruzez, Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à la révolution. — Histoire de la littérature française pendant la révolution. — Essai d'histoire littéraire. — Histoire abrégée de la littérature française.

Histoire littéraire de la France, dite des Bénédictins, continuée par l'Institut. (V. Leclerc.) Tomes 34, jusqu'au XIIIe siècle.

Jay, Tableau littéraire de la France pendant le XVIIIe siècle.

La Harpe, Lycée de littérature ancienne et moderne.

Lefranc, Histoire élémentaire et critique de la littérature française. Paris 1840.

Lemercier, Cours analytique de littérature générale.

L'Herminier, La littérature révolutionnaire. Paris 1850.

Littré, E., Histoire de la langue française, ses origines, ses développements, ses transformations.

Martin, Henri, Histoire de France.

Michiels, A., Histoire des idées littéraires en France au XIXe siècle et de leur origine dans les siècles précédents.

Monnard, Chrestomathie des prosateurs français du XIVe au XVIe siècle avec une histoire abrégée de la langue française depuis son origine. Genève 1852.

Nisard, Histoire de la littérature française. 4 vol.

Planche, G., Portraits et critiques littéraires.

Les poètes français, recueil des chefs-d'oeuvre de la poésie française avec introduction de Ste-Beuve. 4 vol.

Portalis, Essai sur l'origine, l'histoire et le progrès de la littérature française et de la philosophie.

Quérard, La littérature contemporaine. — La France littéraire. — Dictionnaire bibliographique des écrivains de 1700—1826.

Rathery, Influence de l'Italie sur les lettres françaises depuis le XIIIe siècle jusqu'au règne de Louis XIV. Paris 1853.

Roche, A., Les poètes et les prosateurs français.

Roquefort, B. de, De l'État de la poésie française dans les XIIe et XIIIe siècles.

Sainte-Beuve, Portraits et critiques littéraires.

Saint-Marc-Girardin, Tableau historique de la littérature française au XVIe siècle. — Cours de littérature dramatique.

Sayous, A., Études littéraires sur les écrivains français de la réformation.

Villemain, Tableau de la littérature au moyen âge. — Tableau de la littérature au XVIIIe siècle.

Vinet, Chrestomathie française. Bâle.

LES ORIGINES.

§. 1.

Les premiers habitants de la Gaule étaient les Celtes. Pour bien comprendre l'histoire de la nation française il est essentiel de la considérer comme issue de la race celtique. Les Celtes apparaissent dans l'histoire comme un peuple hardi, entreprenant dont le génie n'est que mouvement et conquête. Courage, sympathie, jactance, esprit, curiosité, tels sont les traits principaux sous lesquels les auteurs anciens peignent les Gaulois.*) Ils avaient un langage rapide, concis dans les formes, prolixe dans son abondance et plein d'hyperboles. Avides de contes et de nouvelles, ils arrêtaient les voyageurs au passage et les forçaient à raconter. — Une seconde race des habitants primitifs de la Gaule étaient les Ibères dont les restes survivent encore aujourd'hui dans la population basque. Ils couvraient de leurs tribus le midi de la Gaule jusqu'à la Garonne.

L'invasion romaine transforma presque complètement la Gaule: on sait que les Romains imposaient leur langue à tous les peuples vaincus et il est bien naturel que ce ne fut pas la langue savante, mais l'idiome vulgaire qui se substitua au celtique. Les classes supérieures de la population adoptèrent avec ardeur et succès les moeurs, la

---

*) Pleraque Gallia duas res industriosissime consequitur, rem militarem et argute loqui. Cato, Orig. II, fr. 43. Voyez aussi César, de B. G. III. 10, IV. 5, VII. 22. Strabo IV. 197. Diodor Sic. V, 22. Cassius Dio 67, 6.

civilisation, la langue, la littérature des vainqueurs; la vieille langue celtique ne vécut que dans les campagnes, la doctrine des druides se cacha dans les montagnes de l'Auvergne et dans la Bretagne. Cet état des choses dura trois siècles pendant lesquels l'histoire littéraire de la Gaule est celle de Rome. Arles, Marseille, Autun, Lyon etc. attiraient à leurs écoles florissantes des milliers d'écoliers de toutes les parties de l'empire; ils étudiaient sous les plus habiles maîtres l'éloquence, la poésie, la jurisprudence. Nous pouvons citer les noms les plus fameux parmi les savants Gaulois, comme Domitius Afer, Valérius Caton, Varron d'Atax. Toutefois cette littérature quelque brillante qu'elle paraisse, n'en montre pas moins le déclin et la corruption de la société romaine qui imposait le joug aux nations vaincues: les artifices du langage y remplacent la simplicité sérieuse de la poésie et de l'éloquence. — La dépopulation était effrayante, les arts déclinaient rapidement. Le peuple maudissait cette puissance romaine qui ne manifestait plus son action que par des rapines légales. Il tournait avec anxiété ses yeux vers le nord et invoquait de tous ses voeux les barbares, libérateurs terribles.

§. 2.

Les Francs étaient une des tribus du Nord qui brisèrent les barrières élevées autour d'elles par le génie puissant de Rome, renversèrent cet empire gigantesque et s'en partagèrent les débris. Il est évident que cette lutte si longue et si dramatique dut être un fait aussi inspirateur que le premier choc entre l'Asie et la Grèce dans les plaines de Troie. Les Achilles et les Hectors du Nord n'ont point manqué d'Homères, et l'érudition allemande a tiré de leur tombeau les chants qui animaient alors les combattants et exaltaient les vainqueurs; cette poésie née au sein des tempêtes et parmi les neiges des montagnes n'a point la noble et harmonieuse beauté des chants grecs; elle est âpre, violente, orageuse comme ces héros; mais elle a souvent une hauteur sublime et un caractère d'énergie que rien n'a égalé. Les poètes tirèrent de leurs harpes les accords qui ont retenti sans doute

dans les chants les plus anciens de la tribu franque et qui se sont conservés jusqu'à Charlemagne.

C'est à l'influence de ce génie septentrional qu'il faut rapporter ce qu'il y a tout à la fois d'énergique et d'abstrait, de mélancolique et de galant dans les premières poésies des conquérants de la Gaule. Car ces barbares si terribles sur le champ de bataille avaient souvent contemplé la nature aux bords de lacs immenses et sous un ciel de nuages, et ils rendaient aux femmes une sorte de culte transmis par leurs ancêtres. (Les prophétesses: Velleda etc.) Le christianisme fut un second élément poétique qui s'unit au premier et l'altéra sans l'effacer. En lui vinrent se fondre les couleurs brusques de la poésie septentrionale. Il en adoucit la violence sanguinaire, mais il lui conserva son génie de méditation et de galanterie.

Les dogmes chrétiens et les lois sociales de Rome, modifiées elles-mêmes sous Justinien par l'influence du christianisme, sanctionnèrent dans la suite l'état politique préexistant dans le nord, cet état qu'on a résumé en un seul mot, la féodalité, et qu'on a défini le dévouement libre envers un homme libre qui rend en échange de cette servitude volontaire une protection généreuse. L'idée germanique de la féauté était que la fidélité au suzerain est la première des vertus, comme la trahison du vassal est le premier des crimes. De la consécration de la féodalité par le christianisme naquit la chevalerie que les croisades portèrent à son plus haut point de développement. La lutte entre le christianisme et l'islamisme, en développant le génie féodal et chevaleresque, y ajouta en même temps de nouveaux éléments. La passion de voyages et d'aventureuses conquêtes, qui animait les croisés les jeta au milieu du merveilleux oriental, de la poésie arabe, non moins riche d'images, mais plus chaude, plus enivrante que celle du nord; une grande fusion s'opéra entre l'Asie et l'Europe.

§. 3.

D'une autre part le christianisme se servait rarement des idiomes populaires; il parlait grec et surtout latin; la langue latine familière d'ailleurs à la plus grande partie des peuples vaincus resta donc la langue du culte, de l'instruction et des affaires publiques. Des débris du celtique, la première langue des Gaulois qui en dépit des Romains vivait encore dans les campagnes, du latin qui s'était naturalisé dans

§. 4.

C'est de cette langue que nous parlons et dans laquelle est déposée la littérature française. Son caractère principal est le bon sens fondé sur la critique philosophique et sociale, et souvent revêtu des formes de la plaisanterie. C'est dans la pensée une singulière intelligence de la réalité des choses, une observation fine et profonde des hommes, une tournure d'esprit calme, raisonneuse et par là gaie et railleuse; dans le style une inimitable clarté de langage, une tempérance extrême de figures et d'ornement. L'abus de ces qualités c'est la minutie de l'analyse, la dignité de convention, la froideur et la monotonie; leur avantage c'est un éloignement égal de tout ce qu'il y a de vague, d'obscur, de métaphysique dans le Nord, d'efféminé et de délirant dans l'imagination passionnée du Midi. L'esprit social est propre particulièrement au Français et il ramène tout à une mesure exacte et précise.

La langue française elle-même est l'image la plus exacte de l'esprit français. La régularité y domine. Les lois sévères de ce qu'on appelle le bon goût doivent être rigoureusement observées par les écrivains. Ce qui est chez les autres nations une faculté individuelle, qui fait accroître leurs langues et les enrichit en les rendant flottantes, est pour la France comme une sorte de constitution, écrite dans des grammaires et des vocabulaires officiels, consacrés et défendus par des corps institués pour cet objet. — Les écrivains du règne de la reine Anne voulurent fonder en Angleterre des institutions de langage à l'imitation des Français; mais l'essai ne réussit pas. La langue anglaise a continué d'être libre; et s'y moquer des préceptes d'Addison ne porte pas malheur, tandis que Voltaire a remarqué qu'on ne se moque pas impunément des préceptes de Boileau. Les langues d'origine germanique ne sont pas sujettes à ces préceptes rigides sur la précision, sur la propriété des termes, sur leur liaison. Elles ont plus de termes vagues où le lecteur s'aventure comme dans un pays de découvertes; elles ont une grande richesse de figures et d'images, elles préfèrent à la clarté lucide la pénombre qui donne à rêver et à penser, mais qui peut exprimer en même temps les nuances les plus délicates de la pensée et du sentiment; elles sont fleuries et poétiques et on a reproché en France aux auteurs allemands qu'ils mettent des images jusque dans les ouvrages d'anatomie. En France l'écrivain est forcé de se placer au point de vue général; il doit exposer ses pensées à la plus

vive lumière de la réalité : ce qui fait que cette langue est éminemment prosaïque. On y préfère les couleurs nettes et tranchées aux nuances douteuses. On exige que les mots y aient la valeur des chiffres et représentent pour tout le monde le même sens. C'est cette clarté, cette propriété presque algébrique qui est la cause de son universalité. Aussi faut-il beaucoup d'efforts et de travail à l'écrivain pour arriver à ces qualités indispensables au style pur et lucide. Pour la propriété ce n'est pas assez d'être bien doué ; il faut savoir la langue et avoir pesé dans les écrits des modèles ce que valent les mots dont on veut se servir à son tour. Il faut que la science les place dans la mémoire, avec le titre qu'ils ont reçu des hommes de génie, lesquels font des mots une monnaie à effigie, dont la valeur est déterminée ; c'est pourquoi il est plus difficile de dire une sottise en français que dans une autre langue. Ainsi l'écrivain doit réunir deux qualités qui semblent s'exclure : il doit être savant et inspiré. S'il n'est que savant, il répétera froidement ce que d'autres ont mieux dit que lui ; s'il n'est qu'inspiré, il risquera de parler dans une langue qui ne sera comprise que de lui.

Déjà dans la forme extérieure de la langue ces qualités sont remarquables. C'est une langue qui n'a ni accent ni inversion. Elle coule des lèvres sans contraction et sans efforts ; le caractère individuel qui fait ressortir telle ou telle syllabe, telle et telle partie de la phrase y a disparu entièrement. Il en est de même pour l'inversion. La langue française suit l'ordre logique des idées, et l'ordre donne souvent un caractère d'uniformité et de monotonie, mais toujours de clarté au langage.

PREMIÈRE PÉRIODE. MOYEN AGE.

Littérature savante et latine.

§. 5.

Il y a bien à côté de la littérature nationale dont nous allons exposer les commencements, une littérature latine et chrétienne commune à toute l'Europe ayant pour but principal la conservation et l'extension des connaissances existantes. Les plus puissants esprits du moyen âge, les Alcuin, les Saint-Bernard, les Saint-Thomas écrivaient en latin leurs oeuvres sérieuses, tandis que la langue vulgaire s'égayait en libres propos auxquels elle convenait. L'attention que les religieux savants donnaient plus tard aux récits épiques qui vivaient dans la bouche du peuple les engageait souvent à les traduire en latin et nous devons à cette tendance la conservation d'une partie des belles traditions qui remontent aux temps anciens de l'invasion germanique. Ainsi nous avons la traduction latine d'un poème qui a quelques rapports avec les Nibelungen. Le héros en est Walther d'Aquitaine, guerrier wisigoth que la tradition faisait vivre au temps d'Attila. — Les poèmes pieux ont leurs sources dans les légendes latines qui pendant plusieurs siècles formaient presque la seule poésie populaire. La légende était l'épopée des vaincus, elle ouvrait un asile à l'imagination des peuples, comme le cloître à leurs personnes.

Société cléricale. A côté de la société mondaine et féodale qui n'employait sa jeune langue qu'à des chants de guerre et d'amour et qui semblait croire que la parole n'est donnée à l'homme que pour charmer ses heures de loisir, il existait une autre société grave, sévère, composée des plus hautes intelligences, des esprits les plus actifs, les plus influents du moyen âge. Pour elle la parole était l'instrument

du pouvoir; c'était elle qui gouvernait les nations. Elle n'avait point adopté les nouveaux idiomes, elle gardait la langue impérissable de Rome. — La puissance du clergé au moyen âge était des plus légitimes. Lui seul apportait quelque unité dans le chaos féodal: unité de foi, de mœurs et jusqu'à un certain point de langage. Tandis que le monde laïque était livré à tous les privilèges de la force, à tous les hasards de la naissance, l'Église seul admettait le principe de l'élection; l'évêque était choisi par les prêtres, l'abbé par les moines. L'église chrétienne était la société la plus populaire, la plus accessible à tous les talents, à toutes les nobles ambitions. C'était là une des causes de son incontestable supériorité.

Les temps carlovingiens léguaient au moyen âge un grand nombre d'écoles épiscopales, dont les plus célèbres étaient celle de Tours restaurée par Alcuin, celle de Reims qui partageait la splendeur du premier siége épiscopal de France, celle du Mans, de Liége. Le XIe siècle en vit naître ou refleurir un grand nombre; au pied de chaque cathédrale s'éleva un séminaire. La Normandie surtout était un principal foyer de la science latine. Dès le XIe siècle les Normands ont oublié la langue de leurs pères et apportent au service du christianisme toute l'ardeur, toute l'énergie d'un jeune peuple. Les célèbres abbayes normandes ouvraient l'asile de la prière et de l'étude dans les solitudes profondes, au sein d'épaisses forêts. Paris était le plus ardent foyer de l'intelligence. C'est là qu'autour des maîtres les plus fameux accouraient de toute l'Europe une foule de disciples, c'est là que se livraient les grands tournois de la scolastique. C'est au commencement du XIIIe siècle que l'université apparaît d'une manière certaine*); attirés par l'éclat et surtout par les bénéfices de la science une foule d'étudiants accouraient de toutes les provinces et de tous les royaumes. Elle peuplait tout un quartier de Paris, le tiers de la ville. Ses écoliers pauvres et turbulents pour la plupart, allaient quelquefois le jour mendier le pain qu'ils mangeaient ensuite sur le fouare qui leur servait de siège. Les ordres religieux dans les monastères rivalisaient avec les écoles et universités. Le cours d'étude renfermait déjà sous Charlemagne les sept arts libéraux. Les trois premiers ou le *trivium* étaient la grammaire, la rhétorique et la dialectique; les quatre degrés supérieurs contenaient sous le nom de *quadrivium* l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. Cette classification répond à la division moderne des lettres et des sciences. La science chrétienne

---

*) Robert de Sorbon, confesseur de Louis IX, fonda en 1252 la Sorbonne, établissement d'éducation à l'usage des ecclésiastiques, qui devint dans la suite une célèbre faculté de théologie dont les décisions faisaient autorité en matière de foi.

par excellence, la théologie se créa une large place; la dialectique lasse de remuer de vains mots se sépara au moyen âge de la grammaire pour s'attacher à la théologie. De cette union naquit une science nouvelle qui joua le plus grand rôle dans cette époque, la scolastique. Elle réclame le droit de prouver les croyances religieuses; elle n'est donc que l'emploi de la philosophie, comme simple forme, au service de la foi et sous la surveillance de l'autorité religieuse. C'était une gymnastique puissante pour l'intelligence humaine; mais elle l'égara trop souvent par la poursuite de vains fantômes; trop souvent les dialecticiens prêtaient le flanc au ridicule par l'absence d'idées et le luxe de minuties dont brillaient leurs argumentations. Le maniement de quelques axiomes mal compris tirés d'Aristote flattait l'ambition des penseurs, en leur persuadant qu'ils étaient pénétrants quand ils n'étaient que subtils, et qu'ils marchaient en avant quand ils ne faisaient que tourner sur eux-mêmes. On se jouait de la substance et de l'accident, on partageait l'universel en individualités et en puissances virtuelles: comme deux négations valent une affirmation, ils multipliaient parfois tellement les négations qu'il fallait se servir de pois pour décider si la proposition était négative ou affirmative.*) Ces puérilités ne doivent pas nous fermer les yeux sur la portée réelle des hautes questions philosophiques qui surent se faire jour à travers ces disputes. La querelle des réalistes et des nominaux qui domine tous les autres problèmes, recélait sous des formes barbares, la renaissance des deux immortelles écoles de l'idéalisme et de l'empirisme; on suivait les traces de Platon et d'Aristote qui n'étaient connu que très imparfaitement. Le chef des nominalistes était Roscelin de Compiègne (au XIe siècle): il n'existe à ses yeux que des êtres individuels, comme tel homme, tel animal; les classes qui les contiennent, les genres, les espèces n'ont aucune existence réelle; ce sont des mots, des noms. Il mourut fugitif, frappé des anathèmes de l'église. Son adversaire est Saint-Anselme (1033—1109). Pour lui les idées, d'après Platon, ou les universaux ont une existence indépendante des individus où ils se manifestent. Il admet par exemple outre les hommes qui existent, l'humanité qui vit en chacun d'eux, de même qu'il conçoit un temps absolu que les durées particulières manifestent, sans le constituer, une vérité absolue, un type absolu du bien etc. Il est le chef des réalistes. Guillaume de Champeaux († 1121), archidiacre de Notre-

---

*) Ces jeux d'esprit étendaient leur influence sur la vie pratique. Un médecin du moyen âge à qui l'on avait demandé si la tisane d'orge convient aux personnes atteintes de fièvre, répondit que cette boisson ne saurait leur être utile, puisqu'elle est une substance, tandis que la fièvre est un accident.

Dame, enseignait le réalisme devant un nombreux concours d'auditeurs, quand il fut défait par un jeune Breton doué d'une réunion de talents bien rare au XIIe siècle. Il possédait à fond le trivium et le quadrivium, parlait un latin élégant, savait l'hébreu et même quelques mots grecs, faisait et chantait des vers charmants: mais son principal talent, c'était la dialectique, nul ne pouvait échapper aux ingénieux filets de son argumentation. Le jeune vainqueur était Pierre Abélard (né à Nantes 1079—1142). Il établissait sur la montagne Ste.-Geneviève non pas son école, mais son camp; nul édifice n'aurait pu contenir cette foule immense d'écoliers accourus pour l'entendre, elle le suivait malgré lui, lorsqu'il alla dans les plaines de la Champagne se bâtir lui-même une cabane de feuillage. C'est surtout son amour malheureux pour la belle Héloïse, cette femme si savante, si modeste, si dévouée qui l'environne d'une auréole poétique et encore aujourd'hui le peuple de Paris s'arrête avec attendrissement devant la tombe des illustres amants. Il cherchait à concilier les deux doctrines rivales. Il admettait avec les nominaux que les idées générales ne sont point des êtres réels, il accordait aux réalistes que ces mêmes idées ne sont pas seulement des mots; il voulait que ce fussent seulement des conceptions de notre esprit, nées de l'observation et formées par l'analyse.

Son illustre adversaire est la personne glorieuse de St.-Bernard (1091—1153), l'âme des conciles, le rempart du dogme, le réformateur du clergé, l'apôtre des croisades. Il parcourt la France; les villes, les bourgs suivent ses pas; il traverse l'Allemagne, dont il ignore le langage, il prêche néanmoins, et l'éloquence est tellement dans ses regards, dans le son de sa voix, que les spectateurs qui ne peuvent l'entendre tombent à ses pieds en se frappant la poitrine. Tandis qu'Abélard devait son influence à la merveilleuse souplesse de son esprit, Bernard puisait la sienne dans sa conviction profonde, dans son dévouement à l'église, dans l'enthousiasme de la vertu.*) Ces deux hommes durent être ennemis comme les idées qu'ils représentent. Cependant le même homme qui lance des invectives éloquentes contre Abélard lorsqu'il croit la foi en péril, possède en même temps l'expression la plus suave de la grâce et du sentiment.

L'idéalisme jetait sa plus vive lumière dans la personne de St.-Thomas d'Aquin (doctor angelicus 1227—1274). Il aborda aussi le grand problème des universaux et en donna une large solution. Il admet en Dieu l'existence des idées archétypes de création; mais l'homme ne jouit pas d'une vision directe de ces archétypes. Les connaissances

*) Ses oeuvres contiennent plus de 400 lettres, 86 sermons, un grand nombre de traités. Un manuscrit des Feuillants contenait 44 sermons de St.-Bernard en langue romane.

se forment des images reçues par les sens et des perceptions abstraites qui s'en dégagent à la lumière de la raison. Il encouragea la traduction des philosophes arabes et grecs. Ensuite il conçut et exécuta en partie le plan d'une vaste synthèse des sciences morales et politiques où serait consigné tout ce qu'on peut savoir de Dieu, de l'homme et de leurs rapports. Cette oeuvre immense quoique inachevée, *Summa totius theologiae,* est un des plus grands monuments de l'esprit humain au moyen âge.

Science naturelle. Au milieu de ces débats philosophiques on vit, grâce aux Arabes, les connaissances naturelles et médicales pénétrer dans l'Occident. Les écrits d'Avicenna, d'Averroès introduisirent la physique, la chimie sous le nom d'alchimie, sciences bien détectueuses à la verité, mais qui donnaient une grande matière à la pensée et à l'investigation. Aristote fut connu de plus près et il excita un bizarre et ardent enthousiasme. Dans cette époque parut Albertus Magnus (Albert de Bollstaedt 1205 — 1280) qui par ses études si inconnues alors fut regardé par la foule d'un oeil d'étonnement et d'effroi et reçut le titre de magicien. Roger Bacon de Somersetshire, doctor admirabilis (1214 — 1292), moine franciscain qui avait étudié à Paris s'attacha surtout à l'expérience*) et à l'étude de l'optique, de l'astronomie, de la physique. Il eut même des merveilles de l'industrie moderne un pressentiment qui ressemble à une vision poétique: „On peut, dit-il dans son ouvrage *Sur les secrets de l'art et de la nature,* faire jaillir du bronze une foudre plus redoutable que celle de la nature; une faible quantité de matière préparée produit une horrible explosion accompagnée d'une vive lumière. On peut agrandir ce phénomène jusqu'à détruire une ville et une armée. L'art peut construire des instruments de navigation tels que les plus grands vaisseaux gouvernés par un seul homme parcourront les fleuves et les mers avec plus de rapidité que s'ils étaient remplis de rameurs. On peut aussi faire de chars qui sans le secours d'aucun animal courront avec une incommensurable rapidité." — Il fut persécuté après la mort de Clément IV, son protecteur; son géneral le fit enfermer, comme sorcier, dans un cachot, où il languit pendant de longues années.

Le mysticisme fut le fruit d'une réaction intérieure de l'âme contre les travaux souvent arides et fastidieux de la scolastique. Déjà l'institution des ordres mendiants, disciples de St.-François et de St.-Dominique qui se livrèrent avec ardeur à l'enseignement du peuple et à la prédication, était une opposition contre les études savantes des

---

*) Le premier il a, en plein moyen âge, formulé le principe de la méthode expérimentale en disant: „non fingendum, non excogitandum, sed inveniendum quid natura faciat aut ferat."

Bénédictins, des Cisterciens, des Prémontrés qui se livraient avec zèle à la transcription des livres et qui mettaient leur gloire à former de riches bibliothèques. St.-Bonaventure (Jean de Fidanza 1221—1274), ami de St.-Thomas, italien comme celui-ci, fut admis le même jour aux honneurs du doctorat dans l'université de Paris, malgré la résistance de ce corps illustre qui avait longtemps repoussé ces nouveaux docteurs des ordres mendiants. Il était le chef des mystiques. Au-dessus de la lumière intérieure qu'on nomme la raison et qui nous fait connaître les vérités intelligibles, il reconnut une lumière suprême qui vient de la grâce et qui nous révèle les plus hautes vérités. C'est dans cette région des réalités éternelles que l'âme doit monter pour y contempler les premiers principes qui se manifestent dans la création. Ainsi toutes les sciences sont pénétrées de mystère et c'est en saisissant le fil conducteur de la révélation interne et personnelle qu'on pénètre jusque dans leurs dernières profondeurs. — La vie des cloîtres, les longues heures de méditation et d'isolement, la solitude du coeur étaient favorables aux saintes ivresses de la mysticité. L'âme sentait le besoin d'exprimer aussi la longue et dramatique histoire de ses luttes et de ses douleurs. Il nous en reste un monument sublime dans l'admirable ouvrage de *l'Imitation de Jésus-Christ*, chef d'oeuvre d'onction et de grâce.

C'est vers la fin du XIVe siècle, au moment où les théologiens se lacèrent dans leurs disputes hargneuses, que sort du cloître, pour se répandre dans le monde souffrant et malheureux, ce livre incomparable. La vogue en fut prodigieuse; l'âme chrétienne ne voulait plus entendre la voix discordante des docteurs, mais Dieu seul. La dévotion retrouvait ici le langage de l'amour et la piété s'exprimait avec les termes de la plus ardente passion. Quoique cet ouvrage célèbre fût accueilli avec le plus grand enthousiasme et reproduit en plus de mille éditions, l'auteur est inconnu et même la patrie et l'époque sont incertaines. On le donne au chancelier Gerson, à Thomas de Kempen, à un bénédictin nommé Gerson, on l'a fait remonter jusqu'à Saint-Bernard. Pareille au grand poème catholique du Dante qui monte de région en région jusqu'au ciel, l'oeuvre lyrique du cloître se partage en quatre livres. Ce sont quatre degrés pour parvenir à la perfection chrétienne, à l'union intime avec le bien-aimé. Au premier livre l'âme se détache du monde elle se fortifie dans la solitude au second. Au troisième elle n'est plus seule; elle a près d'elle un compagnon, un ami, un maître et de tous le plus doux. Une gracieuse lutte s'engage entre l'extrême faiblesse et la force extrême qui n'est plus que la bonté. On croit que le quatrième livre a été ajouté par Gerson.

Poésie laïque.

§. 6.

Les poètes sont les premiers écrivains chez tous les peuples. Les contes en vers et les chansons furent la première forme sous laquelle la poésie se manifesta en France. Les poèmes se chantaient et il existait dans le midi commc dans le nord une classe d'hommes qui faisaient profession de les répéter en les modifiant toujours selon les circonstances, c'étaient les jongleurs (joculatores). Comme les aèdes grecs, ils s'attachèrent d'abord à la personne des princes. A la bataille de Hastings (1066) le jongleur Taillefer précédait l'armée de Guillaume le Conquérant et chantait les hauts faits de Charlemagne et de Roland.*) Plus tard ils se multiplièrent. Ils erraient de château en château, de ville en ville où ils étaient ordinairement reçus avec joie: ils charmaient la solitude et les longues soirées des demeures féodales dans un temps où les livres étaient bien rares. Leur art dégénérant en métier finit par les faire tomber en déconsidération. Les ménestriers (menestrels, ainsi nommés parce qu'ils étaient au ministère de quelque grand) récitaient les poésies des trouvères, les jongleurs y ajoutaient le chant et la musique: le plus souvent ils s'accompagnaient du violon (*giga* ou *viula* en roman).

§. 7.

Poésie lyrique du midi. Les troubadours (trobaire gen. trobador). La gaie science (el gay sabér) se réveilla dans le midi de la France vers le milieu du neuvième siècle; sans doute sous l'influence du souffle poétique de la civilisation arabe en Espagne. Les magnificences de l'architecture mauresque, la splendeur des cours de

*) Taillefert ki moult bien cantoit,
Sur un cheval ki tost alloit
Devant li Ducs alloit cantant
De Karlemaine et de Rollant
Et d'Oliver e des vassals
Qui moururent en Renchevals.
Rob. Wace, Roman de Rou.

Grenade et de Cordoue, la richesse des émirs, la riche imagination des poètes orientaux durent produire une émotion profonde sur les chevaliers de la France. Heureuse et tranquille sous ses obscurs et paternels souverains, la Provence vit augmenter sa population et ses richesses; les moeurs s'adoucirent, la langue se polit et devint un instrument harmonieux sous la main des poètes. La poésie provençale, heureuse fleur du climat du midi de la France qui y naquit pour ainsi dire sans culture, fut presque toute lyrique.*) Le génie facile et impatient des troubadours, la vie de plaisirs et d'agitation ne leur permettaient guère de longs récits. Ce sont des effusions soudaines du sentiment et de l'esprit, c'est le bruit mélodieux de cette vie d'amour et de plaisirs qui passait élégante et joyeuse entre les tournois des châteaux et l'éternelle fête d'un riant climat. Les paroles de ce poétique idiome venaient se ranger d'elles-mêmes en vers harmonieux. Le sentiment en est l'âme et souvent il s'exprime par l'harmonie des mots bien plus que par leur sens. On a conservé les noms et les oeuvres de près de trois cents troubadours. La bourgeoisie et le clergé y ont leurs représentants comme la haute noblesse et les chevaliers. Tous sans distinction de naissance jouissaient d'une grande considération; le talent tenait lieu de titre au poète, il devenait presque l'égal du seigneur dont il ne fut que le faible protégé au nord de la France. Les plus célèbres des troubadours sont Guillaume IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitou († 1127) qui partit en 1101 à la tête d'une armée de 300,000 hommes pour la Terre-Sainte et revint presque seul, Bernart de Ventadour († 1195), et sourtout Bertran de Born († 1180) seigneur de Hautefort, le Tyrtée du moyen âge, qui excita les deux fils du roi d'Angleterre Henri II à se révolter

*) Raynouard, Choix de poésies originales des Troubadours. Paris 1816—21. — Fr. Diez, Leben und Werke der Troubadours, 1829. Mahn, Die Werke der Troubadours. — Bartsch, Chrestomathie provençale. — Le même, Grundriss der Geschichte der provençal. Literatur. 1872.

contre leur père.*) La Provence déchut de sa prospérité quand la maison des comtes de Toulouse succomba et fut remplacée par des princes français.

La Provence se détacha de la France du nord et forma un état indépendant sous Bozon Ier qui prit en 879 le titre de roi d'Arles ou de Provence. Mais à la fin du XIe et au commencement du XIIe siècle elle se partagea en deux provinces dont l'une échut au comte de Toulouse, l'autre s'unit aux possessions du comte de Barcelone. La fusion d'une partie de la Provence avec la Catalogne sous Raymond Berengar donna un nouveau mouvement à l'esprit méridional. Les deux peuples parlaient à peu près la même langue; la cour des comtes de Barcelone devint célèbre pour son goût et sa magnificence. Déjà quelques années plus tôt, la France s'était mise en contact avec l'héroïque Espagne, lorsque Alphonse VI, roi de Castille, secondé par le Cid avait convié à son expédition contre les Maures un grand nombre de chevaliers français, provençaux et gascons. C'était un premier élan de la noblesse chrétienne, une première croisade quatorze ans avant celle de Jérusalem. Ces guerriers réunis de tant de pays divers dans une même armée sentirent s'éveiller dans leur âme les sentiments de l'honneur et d'une noble émulation. En même temps le souffle poétique de la civilisation arabe, ce parfum de l'orient adouci sur les rivages de l'Andalousie, parmi les orangers de l'Alhambra pénétrait peu à peu dans l'Europe chrétienne. La guerre rapproche les hommes et leur apprend à se connaître, c'est-à-dire à ne se plus haïr. Les „chevaliers arabes" visitèrent les cours des princes d'Espagne. Maures et chrétiens apprirent parfois réciproquement la langue de leurs ennemis. Ainsi la poésie orientale s'infiltrait peu à peu dans les langues du midi et leur imposait non seulement ses inspirations, mais son harmonie et ses formes rhythmiques.

Un des principaux mérites des chansons provençales consiste dans l'harmonie brillante de la langue originale, dans les combinaisons multiples des strophes, les cadences sonores, les rimes savantes. Souvent même, en l'absence du sentiment et de la pensée, la mélodie du langage flatte l'oreille et berce l'esprit dans une vague émotion. „J'avoue, dit Raynouard, que j'ai essayé vainement d'en offrir une traduction: le sentiment, la grâce ne se traduisent pas. Ce sont des fleurs délicates dont il faut respirer le parfum sur la plante."

Les plus anciennes poésies des troubadours portaient simplement le titre de vers. Plus tard on distingua des genres différents, la chan-

---

*) Il a été éternisé d'une manière terrible par Dante (Inferno, 28) et glorieusement par Uhland dans la ballade magnifique: „Bertran de Born."

son dont le sujet ordinaire est l'amour, la complainte*), la pastoreta, dialogue d'une bergère avec son amant, le son ou sonnet, chant avec accompagnement musical, la balada, chant accompagné de danses, la soula, chant joyeux, le lai, chant plaintif, l'alba, aubade, et la serena, sérénade qui exprimaient les voeux des amants pour le retour de l'aube et du soir. Les novas ou novelas étaient de petits contes surchargés de fictions orientales. Les sirventes contenaient un éloge ou un blâme; souvent animés de colère, ils respirent une haine éloquente contre les représentants du pouvoir politique et religieux. — Les questions galantes furent agitées dans la tenson, dialogue entre deux troubadours, espèce de tournoi poétique auquel ils se provoquaient en présence des dames et des chevaliers. Les dames s'assemblaient en Cours d'amour pour les décider. Ces cours prirent une forme régulière, les dames du plus haut rang ne dédaignaient pas de les présider et de dicter leurs arrêts dont plusieurs ont été recueillis.

Les troubadours célèbrent rarement la guerre. Bertran de Born, l'infatigable batailleur, qui perdit deux fois son chateâu, l'a chantée dans plusieurs chansons pleines d'une inspiration mâle et belliqueuse. La plupart se bornaient à rêver et à chanter leurs amours et à soupirer aux pieds de leurs dames.

Témoin Jaufre Rudel (1140—1170) qui s'embarque un jour, épris d'une étrange passion pour la comtesse de Tripoli qu'il n'a jamais vue. Il prend la croix et court à la terre sainte. Chemin faisant il fait beaucoup de chansons en l'honneur de sa dame, une maladie violente l'attaque, on le débarque à Tripoli et il meurt en voyant sa dame. Cette monotonie du sentiment amoureux qui manquait de la mâle et austère pensée fut aussi la cause principale de la décadence de cette poésie. Les longues et cruelles guerres des Albigeois mirent fin à l'âge d'or des troubadours. Cependant les troubadours continuaient à être accueillis et admirés en Italie comme en Espagne. Les poètes italiens surtout prirent les Provençaux pour maîtres et Dante professe une grande estime pour eux.

Nous donnons comme échantillon une strophe d'un chant de guerre de Bertran de Born:

Jeu dic que tan no m'a sabor
Manjars, beure ni dormir,
Cum a quant aug gridar: Alor!
Dambas las partz; et aug agnir

---

*) Une célèbre complainte est celle de Gaucelm de Faidit sur la mort de Richard (1199) et celle de Bertran de Born sur la mort du jeune fils de Henri II.

Cavals voitz per l'erbatge *),
Et aug gridar: Aiatz! Aiatz!
E vei cazer per los fossatz
Paucs et grans per l'ombratge;
E vei los mortz que pels costatz
An los tronsons outre passatz. **)

Traduction (libre).

Je vous le dis: manger, dormir
N'ont pas pour moi saveur si douce,
Que quand il m'est donné d'ouïr:
„Courons, amis, à la rescousse!"
D'entendre parmi les halliers
Hennir chevaux sans cavaliers;
Et gens crier: „A l'aide, à l'aide!"
De voir les petits et le grands
Dans les fossés rouler mourants.
A ce plaisir tout plaisir cède.

Chant populaire qui se chante encore aujourd'hui pour les nouvelles mariées et avec une légère variante pour les jeunes filles mortes:

Las carreros diouyon flouri,
Tan bèlo nôbio bay sourti,
Diouyon flouri, diouyon grana,
Tan bèlo nôbio bay passa.

Las carrèros diouyon gemi,
Tan bèlo morto bay sourti!
Diouyon gemi. diouyon ploura,
Tan bèlo morto bay passa.

Traduction: Les chemins devraient fleurir (gémir),
Tant belle mariée (morte) va sortir,
Devraient fleurir (gémir), devraient grener (pleurer)
Tant belle mariée (morte) va sortir.

§. 8.

Chants lyriques au nord de la Loire. Les trouvères. En général la poésie de la langue d'oïl est moins féconde en productions lyriques que la poésie provençale, mais elle la surpasse en richesse dans les autres

*) Comme quand j'entends crier: A eux! des deux parts; et j'entends hennir les chevaux à vide par l'herbage.

**) Et vois les morts qui par les flancs ont les tronçons outre-passés.

genres. Les troveors (trouveurs = inventeurs, comme ποιητής ne répondaient pas exactement aux troubadours, mais on comprenait sous ce nom aussi tous les auteurs de lais, de fabliaux, de chansons et de romans. La liste des trouvères est très considérable. Leur mérite c'est la naïveté, la franchise, la gaité d'esprit, la finesse; leur défaut c'est le prosaïsme, la trivialité et cette obscurité qui tient à l'imperfection du langage. Dès le commencement du XIIIe siècle on trouve des chansons et des fabliaux de princes et de gentilshommes. Celui qu'on peut justement appeler le premier des poètes français, c'est Thibaut IV, comte de Champagne (1201—1253); il est le chef de ces nobles poètes qui crurent que l'éclat des talents ajoutait à l'éclat du nom. Près de lui vinrent se ranger Charles d'Anjou, frère de St.-Louis, le Chatelain de Coucy, Philippe de Bourgogne et surtout Charles d'Orléans fait prisonnier à la bataille d'Azincourt (1415). Tandis que ces poètes gentilshommes cherchaient à imiter les troubadours, les roturiers exprimaient plutôt l'originalité du caractère du nord. Le voisinage des chansons de geste leur porta bonheur, ils ne se bornèrent pas à exprimer, ils racontèrent. Toute une classe de poèmes qu'on peut désigner sous le titre de romances furent de charmants récits d'aventures amoureuses et chevaleresques.*)

Le nombre des trouvères du XIIIe siècle est si grand qu'il faut renoncer à en faire l'énumération.

Thibaut IV, comte de Brie et de Champagne, qui fut depuis roi de Navarre, avait pris les armes pour rétablir l'ordre dans le midi où la Croisade du comte de Montfort contre Raimond de Toulouse et les malheureux Albigeois chassait les troubadours de leurs paisibles travaux. Sans doute il y avait acquis quelque teinture des lettres provençales peu connues dans le nord.

Marie de France dont la personne et la vie sont entièrement inconnues est un des plus aimables trouvères. Elle vivait au commencement du XIIIe siècle et passait une

*) Paulin Paris a publié un excellent choix de ces romances sous le titre de *Romancero français*.

partie de sa vie en Angleterre. La plupart des poèmes qu'elle a rédigés sous le nom de lais sont des contes héroïques et touchants, des épisodes gracieux détachés du cycle d'Arthur. Son *Dict d'Ysopet* (d'Esope), collection de fables, est une des plus remarquables productions du moyen âge.

Deux noms de poètes désignent la fin de la poésie chevaleresque que nous mentionnons ici quoique l'un appartienne au XVe siècle.

Froissart que nous retrouverons comme charmant prosateur, désigne comme poète le déclin de la poésie du moyen âge. Dans son *Horloge d'amour* il compare le coeur de l'homme pièce à pièce à une pendule. Chaque partie correspond à une partie de la machine, le désir est le grand ressort. Dans ses vers lyriques il croit atteindre la perfection en se créant de puériles difficultés comme par exemple celle de commencer chaque vers par le mot final du vers précédent.

Les mêmes défauts, la froideur d'une continuelle allégorie, le manque d'élan et de laisser-aller se retrouvent chez Charles d'Orléans (1391—1465) quoiqu'il excelle par la grâce du langage et l'instinct naturel de la mélodie.

Il est aisé de surprendre dans les poésies lyriques des derniers trouvères et surtout de Charles d'Orléans, aimable poète qui termine la période du moyen âge, le déclin de la poésie féodale et tous les défauts qui ont contribué à sa décadence. C'est que l'inspiration, le vrai sentiment, l'air et le soleil de la réalité y manquent: un jeu artificiel, des allégories continuelles, des entretiens avec son coeur forment le cercle étroit d'où il a puisé ses poésies dont la forme est sans reproche. En lisant les oeuvres de Charles d'Orléans on est péniblement surpris de voir que l'assassinat de son père, la perte de sa femme qu'il avait tant aimée, sa longue captivité, enfin le spectacle des malheurs de la France n'aient pas arraché à ce poète au moins un cri de passion profonde. Pas même la sanglante bataille d'Azincourt, où il fut fait prisonnier, où périt la fleur de la chevalerie française, pas même la reprise miraculeuse du royaume par la noble pucelle n'a interrompu ses douces et monotones protestations. Peut-on penser que la tristesse de la prison de Pomfret, les chagrins de l'éloignement; la joie de la délivrance, le bonheur de revoir le sol natal n'ait pas chanté dans le coeur du poète une poésie cent fois plus touchante que les ingénieuses

combinaisons de ses personnages allégoriques. Il n'en faut pas accuser son coeur, mais la poétique de ce temps. On ne considérait pas la poésie comme l'expression simple et naïve des émotions de l'âme, mais comme un amusement de l'imagination, une espèce de broderie savante qu'on faisait avec l'esprit. Croirait-on que dans une pièce où il prétend déplorer la mort de sa dame chérie, il a le triste courage de nous dire qu'ayant joué aux échecs avec Faux-Dangier en présence d'Amour, Fortune s'est mise traitreusement du parti de son adversaire et a pris soudainement sa Dame; que par conséquent il sera mat, s'il ne fait une nouvelle dame, attendu qu'il ne sait pas bien se garder des tours de la fortune.

Pour donner une idée de l'élégance de son langage et de la grâce de ses vers, nous citerons deux couplets tirés de sa pièce sur le *Printemps*:

Les fourriers d'été sont venus,
Pour appareiller son logis;
Ils ont fait tendre ses tapis
De fleurs et de perles tissus.

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil riant, clair et beau.

L'épopée au moyen âge.

§. 9.

Le genre épique appartient à la France du nord. C'est surtout à l'esprit chevaleresque formé par trois éléments, le courage, la piété et l'amour, qu'il faut rapporter ces récits, ces traditions, ces exploits et hauts faits qui éclatèrent dans les croisades. La France qui était à la tête du mouvement religieux et chevaleresque des croisades, devenait aussi le centre de l'héroologie chrétienne. L'épopée perdait son caractère national et devenait universelle, les différentes nations contribuaient de leur imagination et des souvenirs de leur héros; le tout fut fondu et travaillé en français pour retourner plus tard aux poètes de ces nations, qui alors se mirent à traduire et à imiter. Il est probable que cette foule prodigieuse de récits fut d'abord l'oeuvre de l'inspiration momentanée. Les jongleurs chantaient dans leurs récits les traditions demi-historiques con-

servées dans la mémoire des peuples. Chaque province avait sa chronique glorieuse, ses triomphes, ses revers, sa famille héroïque. Les Bourguignons chantaient Aubri ou Gérard de Roussillon, les Provençaux Guillaume d'Orange, les Lorrains Garin ou Ogier. Ces chants et récits qui variaient souvent de mille façon le même sujet furent plus tard liés et coordonnés dans un même tout. A l'époque où l'imagination poétique commença à s'épuiser, les trouvères, les poètes savants s'emparèrent des traditions et des chants répandus dans le public; ils leur donnèrent une nouvelle forme et décrièrent leurs devanciers pour les mieux dépouiller. Entre les mains de ces poètes lettrés les chants gagnèrent sans doute en élégance. Mais en même temps ces poètes qui ne chantaient plus, qui composaient au fond de leurs cabinets, perdirent avec le contact de l'auditoire le sentiment délicat de ce qui doit plaire. Ils tombèrent dans le bel esprit, dans la froideur, dans l'étalage de savoir et enfin dans le genre ennuyeux de l'allégorie. Fauriel*) a prouvé que dans leurs compositions les rédacteurs des poésies épiques liaient quelquefois deux poèmes qu'ils avaient recueillis d'une manière si superficielle qu'on y rencontre des répétitions oiseuses et même des contradictions. De là naquirent ces productions de longue haleine, où il n'était pas rare de compter de vingt à cinquante mille vers. Ces poèmes étaient de trois espèces: les *poèmes historiques*, les *romans chevaleresques* (en vers ou en prose) et les *poèmes allégoriques*.

Cependant il y a des poèmes héroïques plus anciens d'une grande étendue qui sont connus sous le nom des *Chansons de geste*. Ces compositions ne sont ni l'oeuvre des jongleurs errants ni des chevaliers savants. Il est probable qu'il y eut d'abord sur les divers sujets qu'embrassent ces longues épopées des poèmes plus courts, plus populaires, plus primitifs que ceux qui nous restent. Ces poèmes épiques populaires, fondus plus tard dans un même tout, ne respirent que la guerre et la religion; les autres

*) De l'origine de l'épopée chevaleresque au moyen âge.

venus plus tard, sont une image complète de la chevalerie. Les plus remarquables de ces poèmes se rapportent aux temps de Charlemagne ou même à l'époque de Clovis et de Dagobert. Il faut accorder la première place à la *Chanson de Roland* ou *de Roncevaux.**) C'est celle qui a le mieux gardé son caractère primitif. Charlemagne y figure dans toute sa majesté, dont le souvenir s'affaiblit dans les poèmes suivants. Cette chanson est imposante par l'unité du plan, la vérité et la variété des caractères, par la grandeur des évènements. L'auteur de cette chanson est un trouvère normand nommé Turold au commencement du XIIe siècle, il avait puisé dans une ancienne geste écrite. La chanson *des Loherains* est aussi une ancienne geste qui remonte au XIIe siècle. Elle au contraire respire le caractère de l'indépendance féodale, de l'orgueil sauvage des barons dans leurs châteaux. Car rien n'était plus propre à enivrer l'homme du sentiment de son importance personnelle que les guerres de ce nouvel âge héroïque où l'individu est tout, où le bras d'un seul chevalier décide du sort d'une bataille.

C'est à tort que plusieurs critiques ont supposé que la chanson de Roland était tirée de la chronique latine attribuée faussement à Turpin, archevêque de Reims, contemporain de Charlemagne. Il est prouvé que celle-ci est l'ouvrage d'un moine du XIe siècle et une compilation informe tirée des chants populaires dont elle détruit à la fois la hardiesse et la naïveté.

La *chanson de Roland* paraît remonter, sous sa forme primitive, jusqu'aux temps de Louis le Débonnaire.**) Ce poème présente, dans la rédaction de Turold qui s'est très peu éloignée de l'original, une sim-

---

*) La chanson de Roland et le Roman de Roncevaux des XIIe et XIIIe siècles publiés par Francisque-Michel. Paris 1869.

**) Le sujet est bien réellement historique. Eginhard dans sa vie de Charlemagne a glissé légèrement sur un fait qui lui semble une tache à la réputation du grand empereur; mais l'impression produite par la déroute de Roncevaux dut être profonde et rester gravée dans le souvenir des populations. Cette impression devint ineffaçable, lorsque par une fatale coincidence, un demi-siècle plus tard, l'armée de Louis le Débonnaire fut à son tour taillée en pièces. L'imagination populaire réunit ces faits et les groupa autour du même personnage

plicité noble, un ton héroïque et sublime. Ici nul épisode, nulle longueur; cinq chants suffisent au trouvère pour développer cette défaite triomphante du paladin vaincu par la trahison et par sa téméraire valeur. Rien n'est beau comme cette mort héroïque du guerrier abandonné sur la montagne. Il avait refusé de faire retentir son cor Olifant qui aurait rappelé Charlemagne et son armée qui sont déjà à trente lieues au-delà des montagnes; seul il voulait tenir tête avec ses braves à l'armée formidable des Sarrasins. Les corps s'entassent autour de lui, mais les ennemis renaissent et sa troupe indomptable s'amoindrit. C'est alors qu'il se décide à donner le signal d'alarme avec son cor. Le combat continue avec le même acharnement, pendant que l'armée de Charlemagne enfin avertie revient sur ses pas. Les frères d'armes de Roland périssent tous, l'archevêque Turpin est blessé mortellement; Roland va chercher l'un après l'autre ses vassaux blessés, il les apporte à l'archevêque pour qu'il les bénisse et le vieillard mourant ouvre la vie éternelle à ses compagnons qui vont mourir aussi. Resté seul, Roland adresse les adieux à son épée Durandal, qu'il cherche à briser pour la sauver de la honte de tomber entre les mains des mécréants. Il frappe contre le rocher et c'est le rocher qui se brise, et les paysans des Pyrénées montrent encore aujourd'hui au voyageur la brèche gigantesque qu'on nomme la Brèche de Roland. Il se couche enfin à terre, le visage tourné du côté de l'Espagne et à ce moment suprême les anges du Seigneur descendent du ciel pour recueillir l'âme du héros qu'ils emportent vers Dieu, lorsque Charlemagne parait avec son armée. L'oeuvre de la trahison est achevée, le vengeur se montre. Ganelon est brûlé vif et son nom demeurera à jamais flétri comme symbole de la trahison.

La *chanson des Lohérains* est divisée en plusieurs parties ou branches dont l'ensemble comprend environ 56,000 vers; c'est l'oeuvre de différents poètes qui ont travaillé sur le même fond à diverses époques; la troisième branche appartient à Jean de Flagy, trouvère verman-

---

qui était le plus eu vue. Ainsi vérité historique au fond, vérité légendaire à la surface, tel est le fondement sur lequel est assis ce poème. Roland que les chants populaires veulent avoir été neveu de Charlemagne, jouissait vraisemblablement, parmi ses contemporains, d'une grande renommée militaire. Toutes les traditions se groupèrent peu à peu autour de ce personnage, qui grandit de siècle en siècle dans la mémoire des peuples, absorba les plus brillants rayons de la gloire de Pépin et de Charlemagne, et devint une sorte d'Achille chrétien, le type de l'héroïsme au moyen âge. Comparez la naissance d'une légende historique non moins célèbre, celle du Tell helvétique, dont les chroniqueurs du XIVe siècle ignorent jusqu'au nom.

dois (vers 1120 ou 1130). Ce poème chante la lutte de deux races féodales; l'une lorraine c'est-à-dire germanique; l'autre artésienne, picarde c'est-à-dire française. Garin, l'un des héros de la première, a pour alliés toute la nation teutonique; tous ses partisans ont comme lui des noms d'origine allemande, c'est Hervy (Herwig), c'est Gautier (Walther), c'est Thierry (Dietrich), c'est Aubery (Alberich); son adversaire Fromont a pour amis Hughes de Gournay, Guillaume de Montelin, Isoré de Boulogne. Les poètes prennent partout sans hésiter le parti des princes lorrains; ils ne laissent pas même mourir en paix dans son château le brave et malheureux Fromont; ils le chassent de France, l'exilent en Espagne et le font mourir sarrasin. C'est le miroir fidèle de la domination de la féodalité germanique; l'unité de plan n'est pas à retrouver dans ces différentes rapsodies qui appartiennent à des chantres divers; mais l'unité est dans le sujet, toutes elles chantent la suprématie de la race teutonique, suprématie inquiète qu'ébranle sans cesse, que renverse enfin une réaction nationale. L'épopée lorraine eut le même sort que la dynastie à laquelle elle se rattachait, elle eut une grande vogue de son temps, elle fut presque oubliée au milieu du moyen âge. — Cette iliade gothique a, comme la grecque, pour point de départ la rivalité de deux guerriers dont la cause est aussi une femme. Garin et Fromont aspirent tous deux à la main et surtout aux domaines de la belle Blancheflor. Son père, le roi Thierry, l'avait destinée à Garin; celui-ci accepte du vieillard mourant la main de sa fille, sous la réserve du consentement de l'empereur Pépin: le mariage entraînant la transmission des fiefs, nul vassal ne doit prendre femme sans le congé de son seigneur; mais il promet à la jeune fille, sans condition aucune et quel que soit son époux, la protection de son courage contre tous ses ennemis. On voit poindre ici le sentiment chevaleresque qui joue plus tard un si grand rôle dans la poésie du moyen âge. Ici il ne parait que rarement et par exception; tout le reste est mâle, énergique et rude. Le combat, toujours le combat, c'est ici, comme dans Homère, l'objet continuel du poème; et toujours le poète, comme les héros, retrouve de nouvelles forces pour ces luttes incessantes. — Dans son ensemble l'épopée des Lorrains ressemble à ces immenses cathédrales, bâties par plusieurs générations, et où l'oeil distingue avec curiosité les divers styles de chaque siècle.

L'intérêt principal que nous offrent tous ces poèmes, c'est la fidèle peinture du moyen âge: on y retrouve les monastères, les dames cueillant les fleurs de mai ou du haut du balcon attendant les nouvelles; l'hermite au fond du bois qui lit son livre enluminé; les messagers les pèlerins assis à table dans la salle parée, les bourgeois sous la poterne, le serf sur la glèbe; les chasses au faucon, les jugements par le feu, par l'eau, par le duel; les joutes, les épées héroïques;

les chevaux nommés par leurs noms à l'instar d'Homère; les disputes des seigneurs, défis, pourparlers, convocation du ban et de l'arrière-ban, machines de guerre, assauts, pluies de flèches d'acier, famines, meurtres, tours démantelées; c'est-à-dire le spectacle entier de cette vie religieuse, guerrière; bruyante, silencieuse; variée, monotone. Mais le véritable enthousiasme qui possède les poètes, où ils laissent aller leur imagination, c'est le combat; on respire dans ces vers incultes le génie de la force indomptée, de l'orgueil suprême qui s'empare de l'homme dans la solitude des donjons.

Deux paladins de Charlemagne sont aux prises l'un avec l'autre; le combat dure depuis un jour entier, les deux chevaux des chevaliers gisent coupés en morceaux à leurs pieds; le feu jaillit des cuirasses; le combat dure encore. L'épée d'Olivier se casse sur le casque de Roland. „Sire Olivier, dit Roland, allez en chercher une autre et une coupe de vin; car j'ai grand soif.“ Un batelier apporte de la ville trois épées et un bocal de vin. Les chevaliers boivent à la même coupe; après cela le combat recommence. Vers la fin du second jour Roland s'écrie: „Je suis malade, à ne point vous cacher, je voudrais me coucher pour me reposer.“ Mais Olivier lui répond avec ironie: „Couchez-vous, s'il vous plait, sur l'herbe verte, je vous éventerai pour vous rafraîchir.“ Alors Roland à la fière pensée répond à haute voix: „Vassal, je le disais pour vous éprouver; je combattrais encore volontiers quatre jours sans boire et sans manger.“ En effet, le combat continue; plusieurs évènements du poème se passent et l'on revient toujours à cet interminable duel. Le soir arrive, la nuit arrive; le combat dure toujours. A la fin une nue s'abaisse du ciel entre les deux champions; de cette nue sort un ange. Il salue avec douceur les deux francs chevaliers; au nom du Dieu qui fit ciel et rosée, il leur commande de faire la paix et les ajourne contre les mécréants à Roncevaux. Les chevaliers tout tremblants lui obéissent; ils se délacent l'un à l'autre leurs casques, après s'être embrassés sur le pré en devisant comme de vieux amis. Voilà le seigneur féodal dans ses rapports avec Dieu. Tout cela n'est-il pas singulièrement grand, fier, énergique et d'une simplicité homérique?

Le mode de versification dans ces poèmes, quoique le rhythme se fasse très bien sentir, n'est nullement conforme aux règles qu'adopta plus tard la prosodie française. Le vers est de dix syllabes, mais il règne une très grande liberté quant à l'élision des syllabes muettes. La rime n'est qu'une simple et vague assonance: le son de la dernière voyelle ou de l'avant-dernière dans les vers qui se terminent par une syllabe muette est seul important, quels que soient le nombre et l'espèce des consonnes qui la suivent. Justes, cures, vaincues riment ensemble, France rime avec demande. Les vers riment

ainsi, non pas deux à deux, mais par laisses ou tirades d'une longueur indéfinie.

§ 10.

Les croisades mirent les romans de chevalerie à la mode; les *dicts du roi Arthur* et *de la Table ronde*, les faits de *Charlemagne et de ses paladins*, les aventures de *Huon de Bordeaux*, d'*Ogier le Danois* *), de *Perceval le Gallois* étaient des sujets ordinaires de ces poèmes, dont le célèbre *Amadis de Gaule* attribué au Portugais Lobeïra fut le type. Le roman chevaleresque en passant en Italie et en Espagne produisit deux chefs-d'oeuvre; l'un fut son triomphe et l'autre son coup de mort: *le Roland furieux* de l'Arioste et le *Don Quixote* de Cervantes.

Les romans historiques n'étaient guère que des chroniques rimées où les fables classiques et les contes des légendaires se trouvent sans cesse mêlées à l'histoire. Telle est *la vie d'Alexandre* par Lambert **) et Alexandre de Paris ou de Bernay qui employa la forme de vers appelés d'après le sujet qu'il a traité: *vers alexandrins*. Ajoutons que la plupart des romans sont des oeuvres de pure imagination, où il n'y a souvent d'historique que les noms et qui présentent un mélange indigeste d'aventures galantes et chevaleresques où les moeurs et les personnes de différents siècles sont entremêlés d'une manière bizarre.

Un foyer particulier de ces compositions d'où elles rayonnèrent sur toute l'Europe fut la cour anglo-normande des rois d'Angleterre, successeurs de Guillaume le Conquérant. Les trouvères normands qui tiennent le premier rang au XIIe siècle rencontrèrent là une riche matière dans

---

*) C'est par ignorance que les trouvères donnèrent à ces héros le nom d'Ogier le Danois; il s'appelait Ogier l'Ardenois où de Danemarche, c'est-à-dire frontière des Ardennes.

**) L'auteur du poème allemand sur Alexandre, le prêtre Lamprecht, avait lui aussi puisé dans une source française; il dit lui-même qu'il a suivi Aubry de Besançon. Ce poème original écrit en langue romane, mélangée de français, est la plus ancienne rédaction du sujet en langue populaire. Il nous en reste un fragment de 105 vers,

les fictions poétiques auxquelles s'était plu l'imagination des peuples bretons féconde, brillante, avide du merveilleux. Ils recueillirent vraisemblablement aussi les fruits d'une culture qui avait immédiatement précédé la renaissance française du XIIe siècle, car on sait qu'un grand mouvement intellectuel avait eu lieu aux VIIe et VIIIe siècles dans la Grande-Bretagne, que les écoles saxonnes furent célèbres à cette époque et que la Grèce et Alexandrie eurent leurs premiers disciples dans l'extrême occident. Le groupe principal des romans d'aventures se forma là. Les trouvères prirent pour personnages les héros des traditions celtiques déjà transformés probablement par les écrivains monastiques, mais qu'ils achèvèrent de dénationaliser complètement et dont ils firent les personnifications idéales des tendances nouvelles, les types de la jeune chevalerie. Ces romans d'aventures dont le sujet a été puisé dans les légendes de la Bretagne ont reçu le nom de *Romans de la Table ronde:* on les trouve dans la seconde moitié du XIIe siècle, rédigés les uns en prose, les autres en vers. C'est en prose qu'existe véritablement le cycle de la Table ronde, les vastes romans dont il est formé ont été écrits presque entièrement sous le règne de Henri II Plantagenet (1154 — 1189); ils présentent un ensemble dont les parties se rattachent les unes aux autres par un lien logique. Les poèmes sont bien différents; ils ne se rapprochent que par la communauté de l'origine; ils ont la même physionomie, les mêmes moeurs, les mêmes noms, le même merveilleux qu'ils communiquent bientôt à toutes les compositions analogues et presqu'à la littérature entière. De ces poèmes l'élément mystique et religieux qui prédomine dans les romans en prose est, à peu d'exceptions près, tout à fait absent: ils ont pour inspiration principale une générosité élégante, la tendresse et la grâce unies à la bravoure, la courtoisie, cette fleur brillante de la civilisation féodale.

La muse épique de la France au moyen âge avait trois sujets favoris, les Français, les Bretons, les anciens: *Charlemagne, Arthur* et *Alexandre* sont les héros qu'elle a choisis. La gloire du règne de Charlemagne, la grandeur de ses plans, l'étendue de son empire

avaient donné une vive impulsion à l'imagination du peuple qui ne fit qu'accroître par la faiblesse et les malheurs de ses successeurs. Le rôle principal dans les romans du cercle carlovingien est assigné à un certain nombre de preux chevaliers qui surpassent tous les autres hommes en courage et en force; ils font ordinairement partie des douze pairs de France. Ces champions redoutables donnent leurs noms aux romans. Les uns combattent pour la France et ont pour type l'invincible Roland; ils respirent la haine des Mahométans. D'autres romans de ce cycle peignent la lutte du vassal contre le suzerain: c'est le tableau de la société féodale où l'affaiblissement de la royauté enhardit la résistance. L'histoire de *Huon de Bordeaux* par Huon de Villeneuve, *de Doolin ou Doon de Mayence, des quatre fils Aymon, d'Ogier le Danois* par Raymbert, *de Fleur et Blanchefleur* sont des sujets qui appartiennent à ce cercle.

Le second cycle est le cycle armoricain ou breton. On sait qu'au VIe siècle le roi Arthur défendit courageusement l'indépendance de son pays contre les Saxons. Il disparut après un combat meurtrier; les Bretons forcés de fuir se réfugièrent dans l'Armorique, leur ancienne patrie qui prit d'eux le nom de Bretagne; ils y apportèrent leur langage, leurs traditions, leur poésie et ravivèrent encore par leur présence la vieille poésie celtique; car déjà la langue celtique et les bardes des Gaulois s'étaient retirés dans le même endroit. Les émigrants chantaient les hymnes de leurs célèbres bardes; ils redisaient surtout les derniers combats de l'indépendance; le nom d'Arthur fut répété par les bardes et entouré bientôt de rayons fabuleux par leur imagination transportée. Mais tout à coup au XIIe siècle la tradition prend un autre caractère. Maître Wace, clerc de Caën, né dans l'île de Jersey, composa en 1155 deux chroniques rimées dont l'une qui a pour titre *le Roman du Brut* *) contient l'histoire d'Arthur telle que les bardes l'avaient créée, mais avec de notables additions. Le héros gallois est devenu l'idéal de la chevalerie. Il parcourt le monde pour le délivrer de géants et de monstres. Il est entouré de la fleur des rois, des barons et des chevaliers de l'Europe. Il établit la table ronde, symbole et domaine de l'égalité. Tous les convives y étaient assis et servis sans distinction quels que fussent d'ailleurs leurs rangs et leurs titres. „Il n'y avait pas un bon chevalier de l'orient à l'occident qui ne se crût tenu d'aller à la cour d'Arthur, tant pour juger de sa courtoisie que pour voir ses états. Les pauvres gens l'aimaient, les riches lui rendaient de grands honneurs; les rois étrangers lui portaient envie et le craignaient, car ils avaient peur qu'il ne conquît tout le monde

*) Il composa aussi le *Roman de Rou,* histoire des ducs de Normandie.

et ne leur enlevât leur couronne." — Wace avait trouvé les principaux germes de son poème dans une chronique en prose latine rédigée vers 1140 par Geoffroy de Monmouth; celui-ci avait traduit un vieux livre armoricain. Il est donc prouvé que les trouvères du XIIe siècle sont les héritiers et les successeurs des bardes du VIe (Villemarqué, Contes populaires des anciens Bretons). Le cycle d'Arthur se divise naturellement en deux séries: l'une composée des poèmes proprement dit de la Table ronde, dont les principaux sont ceux de *Merlin du lac*, de *Lancelot*, d'*Ivain*, d'*Erec et Enide*, de *Tristan* *), et surtout inspirée par l'amour chevaleresque et par l'héroïsme guerrier; l'autre a une tendance toute religieuse, son objet c'est la recherche du Graal. Le roman de *Perceval* en est la plus ancienne et la plus parfaite expression. **)

Le saint Graal était la coupe dans laquelle le Sauveur avait bu à la dernière cène et où Joseph d'Arimathie avait reçu le sang du sacrifié. La tradition raconte que le vase sacré avait été retiré aux hommes indignes, mais que Dieu avait décidé de le remettre aux mains de quelques privilégiés qui, par leur pureté d'âme, par la sainteté de leur vie, avaient mérité cet honneur et les chevaliers entreprennent de le retrouver à travers mille dangers, parce que sa conquête doit assurer à son possesseur la béatitude éternelle. Il y a dans la forme extérieure du Graal quelque chose de mystérieux et d'ineffable. Cette relique précieuse est invisible aux infidèles. Outre les biens temporels que procure la contemplation du Graal, tels qu'une perpétuelle jeunesse, une force invincible dans les combats, elle donne au chevalier pieux une certaine joie céleste, un pressentiment du bonheur éternel. Une milice religieuse — les templistes — est instituée pour la défense du Graal. Les règles de cette corporation sont d'une sévérité extrême; tout chevalier qui en fait partie doit être un modèle de sainteté et de vertu; tout amour, toute union légitime leur est interdite; pour eux le prêtre est un roi véritable, plus digne d'obéissance que tous les rois de la terre. Ainsi apparaît dans les récits épiques, comme dans toute la vie du moyen âge le sceau éclatant de l'Eglise. — C'est

---

*) Ivain, Erec et Tristan ont été traités par Chrétien de Troyes († 1190), le plus habile de ces romanciers, attaché à Philippe d'Alsace.

**) Chrétien de Troyes le commença à la prière de Philippe d'Alsace, comte de Flandre. Il fut achevé par Manessier dans les dernières années du XIIe siècle. C'est cet ouvrage que W. d'Eschenbach a eu pour modèle et dont il a traduit des parties. Une autre source citée par le poète allemand était un poème provençal par Kiot ou plutôt Guiot de Prouvins qui, le premier, fait mention de l'aiguille aimantée.

en Allemagne que le sujet du Graal fut développé avec le plus de sympathie. Wolfram d'Eschenbach en a créé un des plus beaux poèmes, expression admirable de la profondeur de l'idée religieuse au moyen âge.

L'autre élément du cycle d'Arthur, la tradition celtique et chevaleresque, n'est pas moins brillant par sa poésie; il reparaît à travers mille transformations dans les oeuvres des poètes, de Dante, de l'Arioste, du Tasse, de Shakspeare (King Lear), de Milton, de Walter Scott. Mais c'est surtout cette charmante fiction de *Tristan* et d'*Iseult* qui a été reproduit dans la poésie allemande d'une manière admirable par le fameux Godefroi de Strasbourg. Les trouvères carlovingiens avaient à peine ébauché quelques figures de femmes; ici elles prennent du mouvement et de la vie: celle de la blonde Iseult est un portrait des plus gracieux; la galanterie et la féerie sont de nouveaux éléments ajoutés par ces poètes.

L'antiquité gréco-latine qui formait toujours le fond de la civilisation et de la langue du moyen âge a fourni encore un riche tribut à l'imagination des trouvères. Mais ici encore la matière fournie par l'ancien monde a reçu l'empreinte commune du moyen âge. Ce fut vers la fin du XIIe et au XIIIe siècle que la poésie commença à redire les noms glorieux d'Ilion, d'Hector, d'Alexandre. Ce n'était pas d'après Homère que les poètes redisaient le siége de Troie. L'Iliade n'était point connue et son auteur était regardé comme un grossier imposteur. Les récits de la guerre de Troie, qu'on acceptait comme véridiques, étaient les ouvrages attribués à Darès le Phrygien et à Dictys de Crète. Le premier était un prêtre troyen dont Homère fait mention; on prétendait qu'il avait rédigé l'histoire de la destruction de sa ville natale. Un obscur écrivain postérieur au siècle de Constantin rédigea un informe tissu de fables qu'il donna pour une traduction de Darès. L'ouvrage de Dictys était attribué à Dictys, soldat d'Idoménée, qui avait suivi son prince au siége de Troie; c'était le Grec parlant après le Troyen. En suivant ces ouvrages, les trouvères firent subir à l'antiquité un travestissement chevaleresque; les héros grecs ou troyens devinrent des héros pleins de valeur et de galanterie. De pareils poèmes sont *la guerre de Troie* par Benoît de St.-More (vers 1170), *Enéas, Médée* etc.

De tous les héros de l'antiquité, il n'en était pas qui prêtait plus à la transfiguration chevaleresque qu'Alexandre le Grand. Tel que l'histoire le montre, c'est déjà presque un chevalier errant. Brave, généreux, magnifique, il soumet le monde en courant; plus soldat que général, il paie sans cesse de sa personne, il s'élance seul dans une ville qu'il assiége, il brûle une cité pour plaire à une femme. Il respecte les princesses, ses captives, et mérite la reconnaissance du roi, son ennemi. Déjà l'imagination créatrice des orientaux avait entouré

la mémoire du grand Iskander d'une foule de fables, qui revenaient alors après quatorze siècles comme un écho lointain et merveilleux. On retrouve l'imagination des Arabes dans cet exploit singulier d'Alexandre, qui, curieux de savoir ce qui se passe, dans les abîmes de la mer y descend et désirant aussi sonder les régions aériennes, s'élève dans l'air sur un char traîné par des griffons. Les trouvères les accueillirent et y mêlèrent une foule d'aventures chevaleresques. Lambert li Cors (le Court, le Petit) débute par raconter la création des douze pairs de Grèce à l'occasion de la guerre d'Alexandre contre le roi Nicolas; Alexandre y est fait chevalier, il porte l'oriflamme. Le sentiment de l'honneur y est porté à un tel degré que les douze pairs d'Alexandre refusent l'un après l'autre de quitter le lieu de combat et d'aller chercher du secours. Ils le conduisent jusqu'au plus haut des airs où il entend le langage des oiseaux. Ils lui font suivre les traces du roi Arthur qui avait placé au fond de l'orient deux statues d'or (remarquez l'ambition nationale et la ressemblance avec la fable d'Hercule); il trouve ces statues, mais voulant passer au-delà malgré les conseils de Porus, il perd une grande partie de son armée. Cette composition écrite sous Philippe Auguste, témoigne les progrès de la royauté féodale, de la subordination des vassaux qui commencent à reconnaître un maître.

§. 11.

Un seul poème allégorique suffit pour donner une idée de tous les autres: c'est *le Roman de la Rose* qui fut regardé pendant deux siècles comme le plus grand effort de l'esprit humain et qu'il est impossible de lire aujourd'hui jusqu'au bout. Une allégorie continuelle sur l'amour est le fond du sujet; le poète renferme dans ce cadre des moralités et des descriptions très longues et un étalage ennuyeux d'érudition théologique. Cependant on remarque à travers ce mélange indigeste la critique presque toujours spirituelle et moqueuse de son temps et surtout des femmes de son siècle. Ainsi brille dès l'origine le génie raisonneur et comique de la poésie française. La première partie du roman de la rose fut écrite vers le milieu du treizième siècle par Guillaume de Lorris; elle est bien supérieure à celle qu'y ajouta au commencement du siècle suivant Jean de Meung.

L'épopée du moyen âge recélait dans son sein même dès ses plus beaux jours un germe qui devait l'étouffer; c'est l'érudition et le bel esprit: la prédilection pour les sujets antiques était déjà un symptôme. Le clergé contribua plus que personne à cette décadence de

l'épopée; il substitua la métaphysique à la poésie, la science à l'émotion. L'histoire, l'histoire naturelle, la morale commencent à usurper les honneurs de la rime: les poèmes didactiques qui ne sont que de la prose versifiée se multiplient à l'infini.

La passion de l'allégorie devenait au XIIIe siècle une véritable fureur. C'est surtout dans le culte de la sainte vierge qui joue un si grand rôle au moyen âge, de cet idéal qui réunit les traits les plus divers et les plus divins de la femme qu'elle se manifestait. Cette pure et céleste poésie s'était d'abord renfermée dans les hymnes ou dans de courtes légendes et de pieux fabliaux. Mais les clercs voulant l'étendre en un long récit n'eurent point la fraîcheur et la fécondité d'imagination nécessaires à cette tâche, ils tombèrent dans la froide allégorie.

Guillaume de Lorris avait l'intention de composer un Art d'aimer; souvent il imite, il traduit même Ovide: il est plus naïf et doux que savant et hardi; Jean de Meung au contraire est un libre penseur qui entasse dans ce frêle cadre tout ce que l'érudition a de confus, la satire de cynique; il entremêle ses longues dissertations morales d'invectives hardies contre les grands et le clergé. Chez lui il y a négation de poésie, on rencontre à chaque pas l'ironie et la science. Il attaque tout ce que le moyen âge admirait; il méprise les nobles, les princes, les femmes; il a créé le personnage de Faux-Semblant, un des ancêtres de Tartufe. — Cependant quelque ennuyeux que nous paraisse aujourd'hui le roman de la rose, nous y voyons déjà germer la Renaissance sous les débris de la féodalité. Le XIVe siècle grandi à l'ombre du moyen âge sentait le besoin d'un plus vaste horizon, un instinct secret le poussait vers les trésors du monde antique. Le plus ardent adversaire de ce roman, le chancelier Gerson, rend hommage à l'érudition de l'auteur, et en écrivant un traité spécial pour le condamner, il emprunte sa forme allégorique. — Le roman allégorique a eu ses imitations dans la littérature allemande; deux oeuvres également ennuyeuses (mais qui manquent de la satire et de l'esprit français) ce sont les romans de *Theuerdank* et de *Weisskunig* écrits par ordre et en l'honneur de l'empereur Maximilien.

§. 12.

Un autre roman de ce genre est *le Roman du Renard**) dont le renard est le héros. C'est un long fabliau que redisent incessamment pendant deux siècles toutes les nations de l'Europe. Il est d'autant plus vif, piquant et spirituel

*) Roman du Renard, par Méon 1826. Supplément de Chabaille 1835.

qu'il n'est pas cultivé par les poètes savants, mais qu'il devient la propriété du peuple, qui le fond et refond en mille façons. Le plus ancien de ces poèmes en vers latins paraît dater du milieu du XIIe siècle. C'est une épopée burlesque, qui fait vivre les animaux ensemble dans mille plaisantes aventures. Les branches du Renard se multiplièrent à l'infini. C'est une satire complète et piquante de toute la société humaine et surtout des nobles et du clergé. La tendance générale de ce poème c'est la négation de l'esprit chevaleresque, principe vital du moyen âge; c'est la ruse triomphant partout du droit et de la force. On voit l'éternel succès des intrigues de Renard tour à tour jongleur, pélerin, médecin, chevalier, empereur et toujours fripon. Il vieillit paisible et honoré dans son château de Maupertuis: sa mort même est une ruse.

Les origines les plus reculées de ce poème paraissent remonter dans l'antiquité germanique; les noms des animaux Renard, Isengrin etc. le prouvent. Nous supposons que c'était une épopée des animaux conçue dans des temps où l'homme et la nature avaient encore plus de rapports. La veine satirique s'empara de cette matière et c'est chez les bourgeois industrieux, indépendants et prosaïques des Pays-Bas qu'elle fut accueillie et qu'elle reçut pour la première fois l'empreinte satirique. On croit qu'un moine flamand, Magister Nivardus, est l'auteur du plus ancien de ces poèmes qui est écrit en vers latins assez élégants; il contient déjà une foule d'allusions et de traits piquants. Les anciens apologues qui servent de base aux romans français ont sans doute été empruntés à la Flandre où ils avaient reçu leur premier développement. Les trouvères agrandirent ces vieilles allégories et un autre poète flammand, W. Utenhove, les reproduisit ainsi transformées dans sa langue maternelle. — Le recueil des poèmes français sur le même sujet se compose de trente-deux branches; les poètes, pour la plupart, sont inconnus. Au vieux roman de *Goulpil le Renard,* déjà composé en 1236, se joignirent *le Couronnement du Renard, Renard le nouvel* et *Renard le contrefait.* La popularité de ces compositions satiriques devint extrême en France; l'architecture, la sculpture s'emparèrent de cette fable ingénieuse et on voit des allusions satiriques jusque dans les sculptures bizarres qui se glissaient dans les églises et les cathédrales. Les francs maçons étaient poètes aussi et poètes satiriques. L'architecture fut au moyen âge le plus vivant de tous les arts; c'est elle qui manifesta les premiers symptômes de l'esprit d'indépendance.

§. 13.

Ainsi se manifestait même dans la période la plus florissante du moyen âge le principe de négation qui devait le détruire. C'était surtout dans les fabliaux, genre de récits courts, familiers, contenant une anecdote, un fait amusant, un bon-mot, que se montrait la satire populaire. Le petit vers du fabliau sautait par toutes les témérités du sujet, frappant au hasard ce qu'il trouvait sur sa route et provoquant des éclats de rire. Ce sont les représailles du bon sens contre le pouvoir, précieux tableaux de moeurs, qui nous font connaître la vie bourgeoise et journalière du moyen âge. Quoique les fabliaux soient essentiellement une oeuvre anonyme que personne n'a inventée et que tout le monde répète, nous connaissons les noms d'un grand nombre de trouvères qui les ont versifiés. L'un des plus hardis et des plus habiles est Rutebeuf, contemporain de Saint-Louis.

La veine satirique des poésies populaires, les troubles et les guerres sanglantes qui envahissaient la France, la décadence de l'esprit féodal, l'absurde manie de travailler la forme au détriment du fond, d'inventer des allégories et des jeux d'esprit qui manquaient d'inspiration: voilà les causes qui amenèrent la décadence rapide de la poésie chevaleresque.

Les fabliaux contenaient dans leur origine de petits récits du genre familier écrits en vers sous la forme la plus simple: la langue du XIIIe siècle était riche en termes familiers et se prêtait volontiers à exprimer la malice sans amertume, le sentiment sans passion; ces poètes rendaient avec une facilité admirable les idées de la vie ordinaire sous une forme variée et pittoresque. Il y en a qui expriment des sujets de dévotion, des légendes, des leçons morales. Mais la plupart ont un caractère railleur. Le fabliau, si français par son caractère, avait pourtant les origines les plus lointaines. Un grand nombre de sujets traités par ces poètes se retrouvent chez les Arabes, les Persans, jusque dans l'Inde et en Chine. Un Indien Sindbad, qui vivait environ un siècle avant l'ère chrétienne, écrivit un recueil de contes, intitulé *le livre des sept conseillers;* c'est un ouvrage dans le genre des Mille et une Nuit. L'original hindou a été successivement traduit en persan, en arabe, en hébreu, en grec. Au XIIe siècle un moine français le mit en latin sous le titre de *Roman des sept sages.* Les trouvères le découpèrent en fabliaux versifiés. Il passa ensuite en allemand, en italien,

en espagnol. Les novellieri italiens, Boccace entre autres, en tirèrent plusieurs contes et en imitèrent le cadre.

Le fabliau fut surtout goûté par le commun populaire qui se rejouissait de ces récits humbles et malins comme lui, où il retrouvait sa vie de chaque jour, les vices et les travers de ses maîtres comme de ses égaux. Souvent au foyer des compères de la nouvelle commune venait s'asseoir quelque bon vieux jongleur: il répétait d'un ton narquois quelques-uns de ces jolis contes qu'il contait si bien. Souvent il peignait audacieusement les déportements des nobles et du clergé, il persifflait les croisades, attaquait tout ce que le moyen âge respectait. On trouve dans ces fabliaux une liberté cynique qui prouve qu'alors l'intelligence était plus émancipée qu'on ne le croit ordinairement et que ce bon vieux temps avait des moeurs très dissolues et très corrompues. Il faut bien se garder cependant de faire de ces poètes populaires des ennemis systématiques de la religion ou du clergé; leurs bons-mots ne viennent que de gaieté d'esprit, d'une raillerie qui leur est innée et qu'ils ne sauraient retenir.

Art dramatique.

§. 14.

C'est dans les mystères et les cérémonies religieuses qu'il faut chercher le berceau de l'art dramatique chez les modernes comme chez les anciens.*) Mais le drame français apparut dans un temps d'ignorance au milieu des boues de Paris sous le règne de Charles VI, siècle d'anarchie et de licence; de là tous les défauts qui frappent dans ces pièces, leur platitude et leur trivialité, la confusion du sacré et du profane, de la moralité de l'évangile avec les prosaïques réalités de la vie demi-sauvage. On peut voir l'origine des mystères dans les rapsodies des pélerins qui, revenus de la terre sainte, chantaient leurs travaux et leurs misères en variant ces récits de longs chapitres de l'ancien et du nouveau testament; — et d'une autre part dans les fêtes et dans le rituel catholique qui ajoutait souvent la représentation des saints mystères; c'était à Noël l'office du Praesepe ou de la Crèche, celui de l'Étoile et des trois

*) Monmerqué et F. Michel, Théâtre français du moyen âge. — Magnin, Origines du théâtre moderne.

rois mages au jour de l'Épiphanie, celui du sépulcre et des trois Maries à Pâques. Dans le récit de la Passion les paroles que l'Évangile prête à chaque personnage sont confiées à autant de prêtres dont chacun parle à son tour et donne ainsi plus de vérité et de vie au dialogue. Il nous reste des monuments qui constatent la transition de la forme narrative de la Bible à la forme dramatique des mystères; ce sont déjà de véritables drames, des dialogues en vers où se trouve toutefois encore une narration également versifiée, qui servait à lier les différentes parties du dialogue et qui formait le rôle d'un personnage. Plus tard le peuple y eut sa part; il ajouta peu à peu à ces représentations des personnages profanes: *Barrabas*, *Marie-Madeleine*, *le Juif errant*, même *l'ânesse de Balaam*. Surtout les souvenirs payens des saturnales antiques, fidèlement conservés par le peuple, donnaient occasion à une foule de cérémonies ridicules et absurdes qui se célébraient tous les ans et qu'on appelait la fête des fous, de l'âne etc.

Ces éléments s'organisèrent en 1402 et des acteurs sous le nom de Confrères de la Passion représentèrent des pièces qu'on nomma mystères. Il faut distinguer les mystères, les moralités, les farces et les sotties. Pour connaître les mystères je citerai le plus fameux de tous, le grand mystère par l'évêque Jean Michel. Il se compose de trois parties, la Conception, la Passion et la Résurrection et se subdivise en 174 actes qui exigeaient au moins 400 acteurs. Le mystère des actes des apôtres renferme 80,000 vers, la représentation en dura 40 jours consécutifs. Une seconde catégorie de mystères embrasse ceux dont le sujet était tiré de la vie des saints et des histoires de la légende, une troisième traitait des sujets de l'histoire profane comme le mystère de la France qui renferme les évènements du règne de Charles VII.

Une moralité était un mystère en abrégé qui contenait presque toujours une application de morale, de politique ou de théologie. De même que les chansons de geste, la poésie populaire de la chevalerie, avaient expiré dans les

froides allégories du *Roman de la Rose*, de même la poésie populaire des mystères et des miracles se transforma peu à peu en pièces allégoriques qu'on nomma Moralités. Elles furent représentées par les clercs de la Bazoche, les clercs du parlement de Paris.*) Au lieu de représenter les sujets touchants et sublimes de la bible ou de la légende, ils inventèrent leurs sujets et leurs genres; des personnes allégoriques telles que la *Sobriété*, la *Friandise*, *Bien-Avisé* etc. jouaient des pièces sans vérité et sans intérêt. Ils conçurent cependant une grande idée et se moquaient des pauvres bourgeois de Paris qui jouaient sur les tréteaux de la ville, tandis qu'eux, clercs lettrés et latinistes, jouaient sur la fameuse table de marbre du Palais.

Parmi tous les mystères qui nous ont été conservés, le plus ancien où l'idiome vulgaire apparaisse, mêlé encore toutefois avec la langue latine, a pour objet la parabole évangélique des vierges sages et des vierges folles. Il fut probablement écrit au XIe siècle; l'idiome vulgaire est celui du midi de la France. L'auteur a su donner un grand intérêt dramatique à son sujet; le sentiment de la pitié se mêle à celui de l'effroi. Onze fois revient sur la bouche des malheureuses ce triste refrain qui n'est qu'un cri de douleur et de remords: *Dolentas! chaitivas, trop y avem dormit!* (Malheureuses, chétives, nous avons trop dormi!) et à la douzième fois, quand l'enfer s'ouvre pour les engloutir, c'est le Christ qui prononce leur arrêt de condamnation. On connaît dans la littérature allemande un mystère qui traitait le même sujet et qui, représenté en 1322 à Eisenach, fit une impression si terrible sur le landgrave de Thuringen, Friedrich mit der gebissenen Wange, qu'il tomba comme foudroyé dans une maladie dont il ne releva plus.

Les autres mystères sont tout entiers en langue vulgaire et dans le dialecte du nord. Un des plus anciens est le *Jeu de Saint-Nicolas* par Jean Bodel d'Arras; pauvre poète rejeté de la société des hommes par une maladie affreuse, la lèpre, il descendit tout vivant au tombeau et laissa en partant, à sa ville natale, outre de touchants adieux en vers, ce miracle. Au XIIe siècle Hilaire, disciple d'Abélard, avait dramatisé la légende de St.-Nicolas en vers latins avec des refrains en

*) Comme toute profession au moyen âge ils formaient une corporation. Créée par Philippe le Bel vers 1303 elle avait des privilèges, une jurisdiction spéciale, un drapeau et une cocarde tricolores, de magnifiques revues au son des tambours et trompettes, des cortéges, enfin des représentations théâtrales.

langue d'oïl. Bodel en fit un drame en français. Le sujet était très simple. Un chrétien va être puni de la perte d'un trésor qui avait appartenu à un prince mahométan. Il invoque St.-Nicolas, et les voleurs auxquels le saint apparait restituent leur proie. Bodel a ajouté un intérêt contemporain par le cadre où il place la vieille légende; c'est au milieu d'une croisade où les chrétiens sont vaincus par les infidèles et périssent glorieux martyrs. Un ange descend du ciel au milieu du combat et fait déjà planer l'immortalité sur leurs têtes. A côté de ces passages admirables pour l'élévation de la pensée et la noblesse du style se trouve dans le même drame une scène de taverne qui n'est guère moins remarquable dans son genre. La vérité de la peinture, la libre allure du dialogue en forment un tableau flamand très animé. — A cette franchise enjouée on sent que le drame commence à s'émanciper de l'église. Le peuple eut ses poètes, comme les châtelains; il se fit poète lui-même au moins par ses efforts pour représenter les compositions théâtrales de ces trouvères. Des corporations, des confréries de laïques se formèrent pour jouer leurs ouvrages Ainsi elles s'emparèrent de bonne heure du théâtre ecclésiastique et lui donnèrent insensiblement une tendance plus mondaine. Au lieu de quelque scènes dramatiques données par l'Ecriture sainte, comme la mort du Christ, les plaintes de Marie, il se forma de vastes compositions cycliques qui embrassèrent toute la vie de Jésus-Christ ou même toute l'histoire religieuse de l'homme depuis la création jusqu'au jugement dernier. Autour des caractères bibliques se groupèrent des personnages créés par la fantaisie du poète: les scènes populaires devinrent plus fréquentes, l'intrigue eut plus de vérité et de vie.

La confrérie de la Passion fondée par des bourgeois de Paris maîtres maçons, menuisiers, serruriers et autres, fut quelque temps entravée par la défense du prévôt de Paris. Ils sollicitèrent et obtinrent l'autorisation du roi Charles VI qui par ses lettres patentes de 1402 constitua définitivement cette confrérie. Ils s'installèrent hors de la porte Saint-Denis, dans l'hôpital de la trinité. A l'une des extrémités de la salle se dressa le théâtre composé de plusieurs établis d'inégale hauteur; le plus élevé représentait le paradis ouvert, c'était là que siégeait Dieu sur son trône, à sa droite la Paix et sous elle Miséricorde; à gauche Justice et sous elle Vérité. D'autres échafauds parallèles descendaient successivement jusque sur le devant de la scène et représentaient ces lieux divers où se passait l'action et à l'endroit le plus bas on voyait l'enfer comme une grande gueule qui s'ouvrait pour laisser entrer et sortir les démons. Quant aux coulisses, il n'y en avait point, des banquettes recevaient successivement tous les personnages quand ils avaient fini ou suspendu leurs rôles; car le nombre des leurs était très considérable et il n'eût pas été charitable de les priver du spec-

tacle. Le zèle des acteurs et des spectateurs était également admirable. La nuit venue, on coupait l'action, on se donnait rendez-vous au dimanche suivant; nul ne manquait à l'heure dite. On continuait quelquefois pendant plusieurs mois, sans fatigue, sans impatience l'interminable drame.

Malgré l'imperfection du langage, il y a dans ces mystères des endroits où le poète emporté par la hauteur du sujet s'anime d'une poésie plus élevée. Dans le *Mystère de la passion* la troisième journée s'ouvre par un passage dont la noblesse contraste avec le ton généralement familier du dialogue. Jésus entre à Jérusalem et à la vue de ce peuple qui vient au-devant de lui avec des rameaux et des chants d'allégresse il s'écrie en s'adressant à la ville sainte:

Jésus.

Le peuple fait joie,
Mais mon coeur larmoie,
Je te laisse nue (abandonnée).

Les Juifs.

Fille de Sion,
En dévotion
Tu reçois ton roi.

Jésus.

Lamentation,
Désolation
Sur toi venir voi!

Après ces menaces concentrées en petits vers rapides, qui frappent comme la vengeance céleste, le rhythme se détend et la pensée du Sauveur semble s'attendrir:

Hiérusalem, noble cité fleurie,
Temple de paix, saint sanctuaire élu,
Le temps sera sans doute tôt venu...
Tes ennemis viendront autour de toi,
Pour te jeter en piteuse ruine,
J'en ai pitié, j'en ai douleur en moi!
Car trop mal vit en qui péché domine,
Hiérusalem, pleure, pleure ton roi! etc.

De pareils passages sont pourtant rares. Les auteurs des mystères ont plutôt visé à retracer, dans les hommes et les choses d'autrefois les scènes de la vie commune qu'ils avaient sous les yeux. Ils nous montrent une populace, on la reconnaît de suite pour celle des halles. On comprend quel genre d'intérêt, de charme et d'émotion des spectacles d'une vérité si présente devaient avoir pour un public d'ailleurs

ignorant et peu délicat. Ce qu'il admirait surtout c'était la conformité parfaite du langage et du jeu théâtral avec la réalité de tous les jours.

§. 15.

Pour varier leur spectacle, les Bazochiens y joignirent des pièces bouffonnes, nommées farces, et une autre troupe, celle du prince des sots, joua en même temps les sotties. Tandis que les guerres sanglantes, la peste affreuse et d'autres malheurs déchiraient la France, ils se moquaient des vainqueurs et des vaincus, des ladres et des médecins. Louis XI, qui n'aimait pas la plaisanterie, leur imposa silence, mais ils reparurent sous Louis XII, qui permit les théâtres libres „pour que la vérité, comme dit un auteur de son temps, parvînt jusqu'à lui." Les sotties et les farces sont supérieures aux mystères et aux moralités, elles rappelaient souvent la liberté de la comédie antique; la plus célèbre de toutes est l'immortelle farce *de l'avocat Patelin*, admirable éclair de génie dont l'auteur est inconnu, mais qui appartient à la nation, à l'époque du temps, comme les romances du Cid.

François Ier, qui n'était pas comme Louis XII l'ami et le père de son peuple, établit la censure théâtrale et proscrivit les farces et les sotties. Les mystères disparurent aussi alors pour jamais, condamnés par le parlement et le clergé et rejetés par l'opinion plubique. Les sotties et les farces devaient renaître plus tard dans Molière et Beaumarchais.

On attribue *l'avocat Patelin*, mais sans aucun fondement, à P. Blanchet (né 1459). Patelin est le véritable chef-d'oeuvre du théâtre français au moyen âge. L'intrigue y est nouée avec tant de naturel, conduite avec une si admirable vérité, elle fait passer devant nous des personnages si vivants, si originaux que cette farce est restée l'un des meilleurs types du vrai comique. Patelin, vieux narquois, entre chez un honnête marchand de draps pour lui escroquer six aunes de drap qu'il convoite. D'une langue mielleuse et traitresse il commence à faire l'éloge du père défunt de sa dupe. Au moment où il loue sa probité et regrette que tout le monde ne ressemble pas à ce brave homme, il touche comme par hasard une pièce de drap. Il le trouve très doux, très moelleux et avoue que le voilà bien attrapé, qu'il avait mis à

part quatre-vingts écus pour acheter une rente; mais qu'il voit bien que le marchand en aurai vingt ou trente. Le drapier, enhardi par cette confidence prodigue les offres de crédit à un homme qui n'en a pas besoin. On marchande, on convient du prix, on mesure. L'avocat laisse au marchand le choix entre l'or ou la monnaie; il l'invite ou plutôt le contraint à venir chez lui chercher son paiement et manger d'une oie que sa femme rôtit. Le vendeur accepte le dîner et ira porter en même temps les six aunes d'étoffe. Ce n'est pas ainsi que l'entend Patelin. Il n'est pas fier: il portera lui-même le drap sous son aisselle.

Le meilleur de cette intrigue est que le fripon devient dupe à son tour; il tombe dans le piége qu'il a lui-même tendu et trouve son maître dans l'idiot qu'il a instruit à tromper. C'est une scène admirable où le drapier venant se plaindre au juge des larcins de son berger et indigné de rencontrer à l'audience l'avocat qui lui a pris son drap, mêle et confond sans cesse dans sa plainte son étoffe et ses bêtes malgré les avis paternels du magistrat qui le rappelle à ses moutons. Rien de plus spirituel que ce rôle du berger Agnelet, niais rusé qui d'après l'avis de Patelin ne répond que par un cri imité de ses moutons à toutes les questions du juge, et qui, profitant outre mesure de la leçon, répond encore par le même cri à la requête de Patelin quand celui-ci demande ses honoraires.

Le drapier.

Or ça, je disais,
A mon propos, comment j'avais
Baillé six aunes .... je veux dire
Mes brebis (je vous en prie, sire,
Pardonnez-moi). Ce gentil maître
Mon berger, quand il devait être
Aux champs, il me dit que j'aurais
Six écus d'or quand je viendrais ..
Dis-je, depuis trois ans ça
Mon berger me convenança (promit)
Que loyaument me garderait
Mes brebis et ne m'y ferait
Ni domaige, ni villerie:
Et puis maintenant il me nie
Et drap et argent pleinement.
Ah! — maître Pierre, vraîment
Ce ribaud-ci m'emblait (volait) les laines
De mes bêtes; et toutes saines
Les faisait mourir et périr
De gros bâton sur la cervelle.
Quand mon drap fut sous son aisselle,

Il se mit en chemin grand erre (très vite)
Il me dit que j'allasse querre
Six écus d'or en sa maison.

Le Juge.

Il n'y a ni rime, ni raison
En tout ce que vous refardez.
Qu'est-ceci. Vous entrelardez
Puis d'un, puis d'autre. Somme toute,
Par la sang bleu! Je n'y vois goutte!

L'affaire jugée, le procès gagné par Agnelet, qui, grâce à son bêlement, a passé pour un idiot, Patelin le félicite de sa docilité et se vante lui-même de son stratagème:

Dis Agnelet! — Bée. — Viens-ça, viens,
Ta besogne est-elle bien faite?
— Bée. — Ta partie est retraite;
Ne dis plus Bée; il n'y a force,
T'ai-je pas conseillé à point?
— Bée. — Il est temps que je m'en aille:
Paye-moi.
— Bée.....

Le dialogue se prolonge ainsi de la manière la plus comique entre l'avocat qui demande, supplie, se fâche et le client qui bêle. A la fin, Patelin qui se voit joué, jure qu'il va chercher un sergent et Agnelet de son côté jure que ni sergent ni avocat ne le retrouveront.

PROSE.

Chroniques et mémoires.

§. 16.

La poésie de ces temps reste en général la langue du petit nombre; toujours fidèle aux vieilles formes, lorsqu'elle veut s'enrichir, elle préfère dans ses emprunts les idiomes de l'antiquité au langage vulgaire. La prose au contraire se plie successivement à toutes les impressions populaires. Son premier besoin est d'être intelligible à tous. Elle comprend de prime abord la vérité que Voltaire a formulée depuis: „ce qui n'est pas clair n'est pas français.“ C'est une observation qui nous frappe en parcourant les auteurs

de chroniques et de mémoires, les seuls prosateurs qui nous sont parvenus du treizième et du quatorzième siècle. Le premier monument de ce genre est le récit de la 4e croisade par VILLEHARDOUIN, comte de Champagne († 1213). Son oeuvre forme la transition de l'épopée à l'histoire: les évènements ainsi que l'écrivain se trouvaient encore sur la limite de la poésie; aussi la naïveté et l'héroïsme se mêlent sans cesse dans ses tableaux avec un charme inexprimable; l'écrivain s'identifie si bien avec son sujet qu'il est impossible de l'en distinguer.

Avant lui il n'y avait d'histoire que dans les cloîtres, où les moines écrivaient des chroniques latines d'abord et ensuite françaises, mais toujours arides. Souvent ils omettaient les faits les plus importants et citent des évènements obscurs des cloîtres. De tous les monastères de France, aucun ne mérita mieux de l'histoire que l'abbaye St.-Denis. Elle forma une vaste encyclopédie des meilleurs chroniques qui eussent été composées et enrichit ce trésor de tous les ouvrages que le temps lui apportait; ainsi elle faisait revivre dans ses archives ces rois dont elle recevait les corps dans ses caveaux. Ce fut de ces archives que furent tirées les *Chroniques de France,* traductions faites avec beaucoup de liberté et entremêlées d'éléments divers qui ne sont pas moins intéressantes parce qu'elles reproduisent les moeurs et la vie du siècle où elles furent écrites. Les grandes chroniques s'arrêtent à Louis XI.

La *Conqueste de Constantinoble* de Villehardouin est un des plus précieux monuments de l'ancienne littérature. Le style est grave, concis. Il a une certaine raideur militaire qui tient au caractère de l'homme et à l'enfance de la langue.

En passant de Villehardouin à JOINVILLE (1223 — 1317) on s'aperçoit qu'on a franchi près d'un siècle. Ce n'est plus un guerrier brave qui va droit au fait sans retard, sans digression; c'est un causeur naïf qui déroule pour vous tous ses souvenirs, qui se raconte volontiers lui-même, non par vanité, mais par abandon, par confiance, par le besoin si français de mêler sa personne à tout ce qu'il rencontre. Avec lui commence cette longue série de mémoires qui constituent les plus précieux monuments de l'histoire de France. Il suivit Saint-Louis à la Croisade, le roi est l'âme de son livre, la forme, l'unité de son oeuvre comme celle de la France. C'est l'image de ce qui se passait

alors dans la nation. Villehardouin avait peint l'indépendance féodale, Joinville exprime déjà l'importance croissante de la royauté. Comme écrivain il est hardi et jovial, d'une franchise et d'une naïveté inimitable qui dans son style porte partout l'empreinte de la véracité.

Écoutons-le raconter le départ de la flotte: „Et tantôt le maître de la nau s'écria à ses gens qui étaient au bec de la nef: Est votre besogne prête? Sommes-nous à point? Et ils dirent que oui vraiment. Et quand les prêtres et les clercs furent entrés, ils les fit tous monter au château de la nef, et leur fit chanter au nom de Dieu qui nous voulût bien tous conduire. Et tous à haute voix commencèrent à chanter ce bel hymne: *Veni creator spiritus* tout de bout et en chantant les mariniers firent voile de par Dieu. Et incontinent le vent s'entonne dans la voile, et tantôt nous fit perdre la terre de vue, si que nous ne vîmes plus que le ciel et la mer, et chacun jour nous éloignâme du lieu dont nous étions partis. Et par ce veux-je bien dire que celui est bien fol, qui sût avoir quelque chose de l'autrui, et quelque péché mortel en son âme et se boute en un tel danger. Car, si on s'endort au soir, l'on ne sait si on se trouvera le matin au sous de la mer... Toutes les naus se partirent et firent voile, qui était plaisante chose à voir. Car il semblait que toute la mer, tant qu'on pouvait voir, fût couverte de toiles, de la grande quantité des voiles qui étaient tendues au vent, et il y avait dix-huit cents vaisseaux tant grands que petits.

Jean Froissart (1337 — 1410), l'Hérodote de l'histoire de France (car ce nom lui est dû), aussi naïf, aussi sensé que Joinville, est un coloriste plus brillant que lui; il ajeté dans ses mémoires ce merveilleux qui donne à ses annales l'apparence de notre roman historique moderne, mais qui n'est autre chose que le reflet de l'esprit de son temps. Son ouvrage est un vaste tableau d'histoire plein de mouvement, brillant de couleurs, splendide de costumes; batailles, fêtes, tournois siéges de villes, prises de châteaux, toute la vie militaire et féodale du XIVe siècle s'y accumule dans une magnifique profusion. Walter Scott l'appelait son maître.

Froissart naquit sur les marches de Flandre, à Valenciennes sur un des plus grands champs de bataille du XIVe siècle. Ses premièrs impressions furent des impressions de guerre, ses premiers regards rencontraient la splendeur de la société féodale. Sa vie même était une

vie d'aventure qui commença par une jeunesse romanesque. Amoureux d'une demoiselle noble, il faisait des poésies en son honneur; elle se maria, il en fut grièvement malade. Revenu à la santé, il fit un séjour de cinq ans en Angleterre, où la femme d'Edouard III le prit sous sa protection. Depuis lors il voyagea d'une cour à l'autre, lisant ses poèmes et recueillant des récits pour ses chroniques. La paix ne faisait pas son compte; il ne savait pas s'y occuper. Chemin faisant il rencontre souvent des chevaliers qui lui racontent des histoires de leur pays. Il en est tout réjoui, et à tous les hôtels, où ils s'arrêtaient, il consignait sur le papier tout ce qu'il avait ouï de ces compagnons de voyage. C'est ainsi qu'il recueillait ses matériaux, partie dans les cours, partie sur les grands chemins; il les rédigeait à Valenciennes, sa ville natale où il venait se reposer de ses excursions.

Toute sa vie, comme sa chronique, n'est qu'une longue chevauchée; Froissart est le chevalier errant de l'histoire. — Son style a le caractère de l'improvisation; n'y cherchez pas la précision sévère; il est diffus, prodigue de mots et de détails; il ne sait ni résumer, ni abstraire. Dans certains chapitres on trouve plusieurs histoires commencées, interrompues, reprises, on rencontre les mêmes faits racontés plusieurs fois pour être réformés, contredits. Il est un conteur plutôt qu'un écrivain. Par compensation, jamais peut-être narrateur n'eut une imagination plus heureuse et plus vive, il voit tout en images; il donne à tout une forme dramatique.

Au-dessus de tous se place Philippe de Commines (1445 — 1509), peintre de Louis XI, il est à la hauteur de son modèle; c'est le Tacite du moyen âge; il n'a point ce style éminemment pittoresque que n'admettait pas la langue du quinzième siècle, mais on retrouve en lui la sagacité, l'expérience et souvent la profondeur de l'historien romain. Les Mémoires de Commines sont l'histoire de sa vie, de ses débuts à la cour du duc de Bourgogne contre la France; puis de sa désertion, qu'expliquent les moeurs du temps, à la cour de Louis XI, dont il devient le confident et le conseiller; de ses services publics et secrets; de ses disgrâces sous Charles VIII; de son emprisonnement dans une des cages de fer imaginées par Louis XI, de sa rentrée en grâce, de la part qu'il prit aux guerres d'Italie, et de ses dernières années sous le règne de Louis XII.

Issu d'une famille distinguée de Flandre, élevé à la cour de Philippe le Bon, Commines fut attaché par ce prince à la maison de son fils

Charles et admis dans l'intimité du jeune héritier qu'il continuait de servir après la mort de son maître. Il se trouva près de Charles le Téméraire quand Louis XI vint à Péronne: il paraît qu'il se laissa alors gagner par le roi. — Les caractères de l'histoire se montrent dans ces chroniques par plusieurs qualités propres à Commines comme à l'époque où il vivait. Au spectacle animé et brillant des armes féodales succède l'étude grave et instructive de la politique naissante. L'habileté, le calcul montent à la surface; l'inspiration poétique du moyen âge a disparu, la ruse et la perfidie dominent. L'Italie a ses Borgia, ses Medicis, son Machiavel, l'Angleterre a son Richard III, le trône de la France est occupé par l'homme le plus savamment perfide de son époque, par Louis XI. L'histoire de Commines présente une lutte pleine d'intérêt entre l'esprit politique qui vient de naître et l'esprit féodal, violent et étourdi, qui va succomber. C'est d'ailleurs la cause de l'unité française que défend ce roi si vulgaire d'habitudes et de langage, contre son vaillant, impétueux adversaire Charles duc de Bourgogne. Commines prend plaisir à saisir toutes les péripéties de cette action, à démêler toutes les complications de cette savante intrigue. La pénétration de l'historien égale la dissimulation de son héros. Commines a connu ce prince qui se déroba toute sa vie à tout le monde; qui avait, comme on l'a dit, son conseil dans sa tête, et laissait aux évènements à faire connaître ses desseins. L'art des historiens ultérieurs n'a pas surpassé l'esquisse si frappante qu'il en a tracé. Ce mélange même d'admiration et de crainte, d'affection et de défiance que lui inspire Louis XI, donne l'idée la plus exacte de ce personnage si grand et si singulier qui faisait de si grandes choses sans gloire et qui rendait tant de services à sa nation, sans mériter sa reconnaissance. Le roi ne dédaignait pas de former lui-même son favori, en qui il trouvait une nature docile, il lui expliquait sa politique, lui racontait ses oeuvres; il l'avait pris en amitié, il le faisait coucher dans sa chambre, l'emmenait à ses entrevues politiques, vêtu exactement comme lui-même. Placé ainsi à la source des informations, Commines put remplir le premier devoir de l'historien: n'écrire que la verité. L'histoire prend donc ici un caractère nouveau; elle devient critique; elle reçoit et pèse les témoignages. Elle n'a plus pour objet d'amuser, mais d'instruire. Aussi n'épargne-t-il point les leçons, les raisonnements. Il ne s'amuse guère à décrire les combats; il brise quelquefois lui-même l'effet dramatique d'un récit par une digression plus jaloux de raisonner juste que de bien peindre.

QUINZIÈME SIÈCLE; AGE DE TRANSITION.*)

§. 18.

A partir du XIVe siècle le moyen âge tombe en ruine. La chevalerie française est frappée à mort par la flèche plébéienne des archers anglais, aux plaines de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt. L'invention de l'artillerie déplace la force et achève la ruine du pouvoir féodal. Un nouveau pouvoir, bien faible encore, s'élève et se prépare de loin à de grandes destinées. C'est la bourgeoisie, c'est le peuple. Il apparaît aux états avec Robert le Coq et le prévôt Marcel; sous les traits d'une jeune fille des champs, il s'arme pour l'indépendance du pays et reconquiert le royaume. Enfin le génie bourgeois et antichevaleresque s'assied sur le trône dans la personne du roi Louis XI et achève d'accabler le génie féodal dans celles des vaillants et téméraires ducs de Bourgogne. La littérature du quinzième siècle exprime cette situation politique; les productions les plus remarquables ont un caractère plébéien et vulgaire. Nous avons déjà vu Commines succéder à Froissart, sur le théâtre nous avons entendu les confréries et la Bazoche. La chaire chrétienne n'échappe pas à cette commune destinée. C'est alors que retentit dans les églises une éloquence également populaire par son inspiration et par ses formes qui dirige ses traits contre les riches et les puissants du monde. Il n'y a qu'un langage en France, c'est celui du peuple, qu'une éloquence, c'est une éloquence plébéienne. La poésie présente le même caractère.

Le poète le plus remarquable de ce temps, le premier en date de tous les poètes modernes (car Charles d'Orléans est le dernier des trouvères) fut maître François Villon, écolier de l'université de Paris, vrai bazochien, espiègle,

---

*) Charpentier, Tableau historique de la littérature française au XVe siècle.

tapageur, libertin, né à Paris 1431. Il vécut dans une misère profonde; la détresse le poussa au larcin et presque au gibet. Deux fois condamné à être pendu, deux fois il obtint sa grâce d'abord du parlement, ensuite du »bon roi«, ce qui veut dire Louis XI. Ses oeuvres ne ressemblent en rien à celles de ses prédécesseurs. Il ne chante rien d'étranger à lui-même; c'est sa vie, ce sont ses idées, ses émotions personnelles qu'il raconte. Il nous décrit le petit monde vulgaire et pourtant très caractérisé qui tourne autour de lui; il nous redit ses amours, ses fautes, ses malheurs, il se plaint sans amertume et même sans tristesse, il chante sa misère parce qu'il est poète et que son malheur a un côté poétique. Il est le premier en France qui ait trouvé la poésie des sujets simples, l'image vive, la sensibilité au milieu du sourire et même la mélancolie. Tout cela naît chez lui sans effort; il ramasse sa poésie à ses pieds, dans les rues, souvent, hélas, dans les ruisseaux de Paris. Il a la philosophie gaie et triste, sérieuse et moqueuse du néant et de la fragilité des biens de la terre; elle lui donne une indifférence, un courage enjoué contre tout malheur et du mépris pour toutes les grandeurs. On sait par coeur sa ballade sur les dames du temps jadis, dont le refrain: *Mais où sont les neiges dantan?* (de l'an passé) exprime à la fois une leçon pleine d'une grandeur lugubre et un sentiment poétique et profond. Que dire de ces méditations que lui inspire la vue du charnier des Innocents où sa place est déjà marquée:

Quand je considère ces têtes
Entassées en ces charniers
Tous furent maîtres des requêtes
Ou tous de la chambre aux deniers,
Où tous furent porte-paniers,
Autant puis l'un que l'autre dire;
Car d'évêque ou lanterniers
Je n'y connais rien à redire.

Et ycelles qui s'inclinaient
Unes contre autres en leur vies,
Desquelles les unes régnaient
Des autres craintes et servies,

Là les vois, toutes assouvies
Ensemble en un tas pêle-mêle;
Seigneuries leur sont ravies,
Clerc ne maître ne s'y appelle.

C'est le même homme qui lègue gaîment ses grandes lunettes aux Quinze-Vingt et à la terre un corps où les vers ne trouveront grand graisse, tant la faim lui fit rude guerre. Villon excelle dans la ballade; ses principaux ouvrages sont *le Petit* et *le Grand testament.*

Nommons encore Olivier de Basselin, foulon de Vire en Normandie vers le commencement du XVe siècle. Vers le milieu du XVIe siècle on nomma *Vaux-de-Vire* ses chansons populaires; on en fit depuis le vaudeville.

§. 19.

La poésie populaire du XVe siècle manquait d'inspiration et d'élévation morale; l'habitude des grandes choses et des affaires importantes manquait à l'esprit du peuple. L'incapacité des Valois, leurs vices, les fléaux de la guerre, l'invasion des conquérants anglais le laissèrent longtemps aux prises avec les besoins matériels. Dégradé par l'esclavage et la misère, il ne pouvait lever vers le ciel un mâle et libre visage. Voici qu'une révélation nouvelle va luire sur le front de l'affranchi. La noble antiquité sortie peu à peu des cloîtres et des manuscrits, grandie en Italie sous Dante, Petrarque et Boccace, multipliée par le bienfait de l'imprimerie va mettre ce peuple appauvri en possession de toutes les richesses des anciens âges. L'humanité à qui l'Evangile a enseigné de nouvelles vertus va rentrer en possession de l'héritage du paganisme, et réunir dans un vaste lit tous les flots épars de la tradition. Chaque peuple reprend sa vie personnelle et indépendante. L'unité du moyen âge se brise, mais pour se refaire un jour sur une base plus large. La société nouvelle aura pour tâche d'admettre dans son sein et de pacifier tous les contrastes de pensée et de race.

SEIZIÈME SIÈCLE OU LA RENAISSANCE.

§. 20.

Le XVIe siècle est une époque où les idées et les choses ont un caractère d'inspiration et de renouvellement.*) La Renaissance naît en Italie, elle est accueillie en France. Les rois de France franchirent les Alpes à la poursuite d'héritages douteux: ils trouvèrent en Italie l'exemple et le sentiment du beau. La jeune noblesse qui environnait Charles VIII ne rêvait que la belle Italie. François Ier, roi chevalier, artiste et lettré, donne l'impulsion à ce nouveau culte du beau et des lettres. Il voulut ouvrir à la science un nouveau sanctuaire, il créa le Collége de France en 1529: l'Italie y apporta son contingent de lumières. Léonard de Vinci était mort entre les bras de François Ier, Raphaël lui envoya ses chefs-d'oeuvre. Les architectes firent construire ces beaux châteaux de la Renaissance qui remplacèrent les vieilles forteresses féodales.**)

Jamais l'esprit humain n'avait développé une curiosité plus enthousiaste pour le passé, une activité plus passionnée pour les lettres. Les hommes supérieurs de ce temps-là sont des grammairiens et des érudits. Ils étaient si enfoncés dans l'étude du passé qu'ils pensaient, sentaient, aimaient, haïssaient dans les langues mortes.***) Des hommes

---

*) Ste.-Beuve, Histoire de la poésie au seizième siècle. — Phil. Chasles, Tableau de la littérature française au XVIe siècle.

**) Il est remarquable que dans ce siècle où la chevalerie n'est déjà guère qu'un souvenir, les imaginations s'éprennent pour l'ancien idéal chevaleresque. Une nouvelle famille de héros romanesques fut importée de l'Espagne à la suite des lectures de François Ier durant sa longue captivité à Madrid. L'interminable histoire des *Amadis* en partie traduite de l'espagnol, en partie continuée par divers écrivains français, devint la lecture favorite de la ville et de la cour, des jeunes gens et des vieillards.

***) C'était à l'époque de la Renaissance qu'on puisait largement à la source latine de nouvelles richesses et qu'on reprend même pour un

qui s'étaient fait une célébrité dans le cercle des idées et des connaissances de leur époque, recommençaient leurs études sur la fin de leur vie, et allaient en cheveux blancs aux écoles où l'on enseignait la langue d'Homère et celle de Cicéron. Les imprimeurs pleins de la dignité de leur mission marchaient de pair avec les premiers savants de leur siècle. Budé et Erasme de Rotterdam écrivaient d'une main et imprimaient de l'autre. La famille des Estienne (Robert auteur du Thesaurus linguae latinae, son fils Henri auteur de l'admirable Thesaurus linguae graecae) élevèrent l'art de la typographie à la plus haute perfection. François Ier fonda l'imprimerie royale et le Collége royal qui laissant à la Sorbonne l'étude de la théologie se remplit de chaires de grec, de latin, d'hébreu, de médecine, de mathématiques et de philosophie. L'influence de l'antiquité allait jusque dans la société civile et politique. François Ier songea à faire renaître la légion romaine. Déjà les piques formidables de la phalange macédonienne avaient joué un rôle dans les batailles. On imitait les Grecs et les Romains dans les usages de la vie, La Boétie mourait à la façon des héros de Plutarque en prononçant de graves discours.

Un esprit de réforme universelle s'était emparé de l'Europe à la fin du règne de Louis XII. Le protestantisme s'était glissé en France et y excitait de grandes luttes et des combats acharnés d'une part et d'autre; c'était un bouleversement général et les systèmes religieux, politiques, littéraires furent tour-à-tour attaqués et abandonnés; les idées et les hommes luttent, combattent, succombent, se relèvent. La grande majorité des écrivains de ce temps, Rabelais, Marot, Montaigne, appartiennent au scepticisme.

---

autre usage et sans les transformer des mots dont la langue romane s'était emparée en leur donnant son empreinte.

Ainsi solliciter, — déjà longtemps reçu sous la forme de soucier — de sollicitare.

appréhender — anc. apprendre — d'apprehendere.

blasphémer — anc. blâmer — de blasphemare.

§. 21.

Clément Marot (1495—1554), le premier des poètes qui soient encore intelligibles d'un bout à l'autre, cultivait outre le conte, la chanson, le rondeau, la ballade qui étaient déjà en vogue, encore l'épigramme et la satire.

Marot fut donné par François Ier pour valet de chambre à sa soeur Marguerite de Valois; il suivit le roi à Pavie où il fut blessé et fait prisonnier. Revenu en France, il encourut le soupçon d'hérésie, qui lui fut fatal toute sa vie, et qui lui valut une réclusion au Châtelet. Sa traduction des Psaumes lui valut encore une accusation de la part de la faculté de théologie. Il s'enfuit en Genève, de là il passa à Turin, où il mourut. — Il a atteint la perfection dans l'épître familière et surtout dans l'épigramme; ses traductions de Martial sont heureuses; mais lorsqu'il essaie de transporter en français la noble élégance de Virgile, il est trop souvent sec et vulgaire. Sa version des Psaumes semble plutôt un travestissement. Cet aimable poète résume en lui, sous une forme plus pure, toutes les qualités de la vieille école, la couleur de Villon, la délicatesse de Charles d'Orléans, la verve mordante de Jean de Meung. Les vieux romanciers furent ses véritables modèles; la langue des fabliaux, polie par l'usage d'une cour brillante, n'est jamais en défaut sous sa main; le vers de dix syllabes lui fournit une richesse étonnante d'effets poétiques. Enfin il semble que la poésie du XIVe et du XVe siècle sur le point de s'éclipser devant l'éclat de la Renaissance ait ramassé toutes ses richesses pour en douer Marot.

L'étude de l'antiquité apportée de la Grèce en Italie et de l'Italie en France se répandait parmi les hommes éclairés; elle était devenue la passion non-seulement des savants mais aussi des poètes; alors ils ressentirent la nécessité d'élever la langue à la hauteur des anciens idiomes dont ils étudiaient les chefs-d'oeuvre. Pleins d'une ardeur qu'ils croyaient patriotique, ils résolurent rapprocher la littérature française et pour le fond et pour la forme de ces antiques littératures alors si admirées. Ils voulurent, comme dit Boileau, parler grec et latin en français, et cette erreur les perdit.*) Telle fut l'origine du système classique qui

*) Citons comme un exemple les efforts d'un poète qui vivant en province trouva le moyen d'exagérer encore la faute pédantesque du réformateur: Dubartas (1544—1590). Il enfanta sous le titre de la

commença avec Du Bellay et dont Ronsard fut le parfait modèle, mais qui conduisit à une imitation servile et ridicule.

Quant à Ronsard (1524 — 1585), jamais peut-être aucun écrivain n'eut une telle réputation de son vivant. Comblé de la faveur des souverains français et étrangers, idolâtré de tous les savants de son siècle, traduit en presque toutes les langues, il fut pleuré de toute la France. Ses oeuvres se composent d'odes, de chansons, d'élégies et d'un poème épique, *la Franciade*. C'est une imitation formelle et toujours malheureuse, une emphase presque toujours inintelligible qui fatigue dans tous ses ouvrages et qui fait le caractère de toute cette milice de poètes qui combattaient sous les sept chefs que Ronsard avait appelés la Pléïade poétique et qu'il commandait lui-même.

Dans son adolescence Ronsard fut page du duc d'Orléans et de Jacques Stuart, roi d'Ecosse. Plus tard il débuta dans la diplomatie; mais une surdité précoce l'éloigna des affaires et ce fut alors qu'il se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Ses brillants débuts lui concilièrent la faveur de François Ier; Henri II, François II et Charles IX le comblèrent de bienfaits. Charles IX échangea des vers avec son poète favori; il l'aurait même surpassé, s'il était réellement l'auteur des vers suivants:

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais, roi je les reçois, poète tu les donnes.

Création du monde ou la Semaine une véritable encyclopédie poétique où n'entre rien moins que l'univers depuis les étoiles fixes jusqu'au dernier insecte. Toute la physique de l'antiquité et du moyen âge, toute la cosmogonie de la Bible et d'Ovide sont enchâssés dans des vers d'une incroyable emphase. Il pensa enrichir l'harmonie de la langue en redoublant la première syllabe de certains mots, pétiller devint pépétiller, flottant floflottant. Il dit, en parlant de la lumière, duc des chandelles; il appelle

Apollon porte-jour, Herme guide-navire,
Mercure échelle-ciel, invente-art, aime-lyre...
La guerre vint après casse-lois, casse-moeurs
Rase-forts, verse-sang, brûle-bois, aime-pleurs.

Son ouvrage eut trente éditions en dix ans et fut traduit en presque toutes les langues.

Ta lyre qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître et te fait introduire,
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Les savants les plus célèbres, les esprits les plus judicieux voient dans Ronsard le miracle du siècle. Montaigne déclare sans hésiter la poésie française arrivée à sa perfection et Ronsard égal aux anciens. Le Tasse, venu à Paris en 1571, s'estimait heureux de lui être présenté et d'obtenir son approbation pour les premiers chants de la Jérusalem. L'admiration pour Ronsard c'était la joie légitime de voir devenir le français une langue littéraire, ne plus balbutier des pensées faibles quoique naïves, mais s'élever comme les langues anciennes à l'expression des idées générales qui forment l'héritage glorieux de l'humanité. La langue de Marot tâche vainement de s'élever à la haute poésie, tout lui manque, tour, expression, noblesse. Qui reconnaîtrait le beau passage: *Os homini sublime dedit* dans cette version:

Et néanmoins que tout autre animal
Jette toujours son regard principal
Encore bas, Dieu à l'homme a donné
La face haute et lui a ordonné
De regarder l'excellence des cieux
Et d'élever aux étoiles ses yeux.

C'est cet idiome que Ronsard et ses sectateurs voulurent mettre hors de page. Ils essayèrent de créer d'un seul jet une langue poétique. Souvent R. prit des mots purement latins qu'il d'éguisa sous des terminaisons françaises. Il donne le conseil de former une langue illustre-aulique, il veut qu'on emprunte des mots à la profession des armes, à la guerre, à la chasse. Mais loin de proscrire les termes fournis par les habitudes populaires, il conseille au poète de les étudier. „Lui-même, dit son biographe, ne dédaignait d'aller aux boutiques des artisans et pratiquer toutes sortes de métiers pour apprendre leurs termes." Il voulut aussi qu'on empruntât aux divers patois de la France, où il voyait autant de dialectes. Mais pour former sa langue improvisée, c'est surtout dans les langues anciennes qu'il puisait sans ménagement. La connaissance du latin, si répandue alors, servait de lexique pour l'entendre, les lettrés surent même bon gré au poète des innovations qui exigeaient leur perspicacité pour être parfaitement comprises. *) —

*) Il dit lui-même: Les Français qui mes vers liront
S'ils ne sont Grecs et Romains,
Au lieu de ce livre ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

Ce n'est pas ainsi que les langues se forment. Ronsard tomba par où il s'était surtout élevé. L'échafaudage de ces grands mots s'écroula avec fracas et entraîna dans sa chute de précieux matériaux artistement travaillés. Le peuple français en grandissant se fit à lui-même sa langue ; en ennoblissant ses idées, il ennoblit progressivement leur expression, et cinquante ans plus tard, la tige populaire de Marot s'épanouissait naturellement à côté des fleurs artificielles de Ronsard déjà ternies et poudreuses. — Dans la poésie fugitive Ronsard possède un mérite incontestable. Ici content de lui-même il n'emprunte à l'antiquité que l'analogie des images. — Parmi ses nombreux partisans le poète choisit lui-même cette compagnie d'élite qu'on nomma *la Pléiade* qui se composa de Joachim du Bellay, Antoine de Baïf, Jamyn, Belleau, Jodelle et Thiard. Baïf fit une tentative hardie et infructueuse par laquelle il essaya d'assujettir la versification aux règles métriques de la poésie ancienne. Le vers baïfin, scandé comme l'hexamètre latin ne put s'acclimater même dans l'atmosphère de la Renaissance.

§. 22.

La réforme de Ronsard se signalait aussi dans l'art dramatique par une transition très brusque. A des pièces tout-à-fait chrétiennes pour le fond et françaises pour la forme succédaient d'un seul bond des drames entièrement payens et antiques pour la forme comme pour le fond.

Les représentations de pièces grecques et latines, traduites presque mot pour mot et mal entendues, furent suivies par des imitations et des tragédies originales qui n'étaient que des exagérations plates et sèches de la tragédie de Sénèque. Cependant il était impossible que pendant les assassinats de la guerre civile sous Charles IX et Henri III le théâtre restât intact des convulsions religieuses et politiques. Sous ce rapport la plupart des pièces de ce temps (insignifiantes d'ailleurs) méritent l'attention comme monuments historiques. Coligny, Guise et Marie Stuart furent immolés au milieu de choeurs antiques. Le règne de Henri IV rétablit l'ordre et la paix dans l'état; mais sur la scène l'anarchie resta la même. Les rapports de la France avec les Espagnols lui avaient fait connaître leur langue et leur littérature, et tout se confondit dans un chaos de mystères à l'ancienne mode, de tragédies antiques, de tragédies modernes, historiques, morales, allégoriques avec et sans choeurs.

Jodelle était le premier qui entreprit de ressusciter le théâtre des anciens. En 1552 il hasarda sur la scène une tragédie, imitée des anciens. La *Cléopâtre* fut représentée devant le roi Henri II à Paris avec un grand applaudissement de toute la compagnie. Jodelle lui-même représentait Cléopâtre. Dès que le cinquième acte fut terminé au milieu des applaudissements, auteur et acteurs se décernèrent un triomphe aussi classique que leur pièce: ils partirent pour Arcueil; là dans un joyeux festin, ils amenèrent un bouc couronné de lierre et de fleurs, en l'honneur du poète français et en souvenir de l'antique Thespis. Il est inutile de citer les successeurs de Jodelle et les nombreuses tragédies qu'ils composaient; si maintenant on les estime en elles-mêmes et à leur propre mérite, voici ce qu'on y remarque constamment, que ce soit une Cléopâtre, une Didon, une Médée, un Agamemnon, un César: nulle invention dans les caractères, les situations et la conduite de la pièce, une reproduction scrupuleuse, une contrefaçon parfaite des formes grecques, l'action simple, les personnages peu nombreux, des actes fort courts composés d'une ou de deux scènes et entremêlés de choeurs, les unités de temps et de lieu observés, un style qui vise à la noblesse, à la gravité et qui la manque presque toujours : enfin une imitation faible et mensongère du drame antique.

PROSE.

Théologie, éloquence, philosophie, histoire, satire.

§. 23.

La réformation sortie de l'Allemagne se répandit bientôt en Europe. Jean Calvin (1509 — 1564), fils d'un procureur fiscal à Noyon, avait reçu à l'université de Bourges l'influence des opinions nouvelles. C'était un raisonneur austère, irréprochable dans sa vie, inflexible dans sa pensée, net et subtil dans sa parole; son visage amaigri, son regard pénétrant et dur annonçaient un homme fait pour devenir le législateur despotique d'une démocratie. En 1535 il dédia au roi François Ier son *Institution de la religion chrétienne.* Ce livre écrit avec un grand talent par un jeune homme de 26 ans prétendait être pour le protestantisme ce que *la Somme* de Saint-Thomas, brûlée naguère par Luther, avait été pour la théologie catholique. La manière de Calvin dans ses ouvrages est l'exact reflet de l'homme;

ses écrits sont dépourvus des grâces de l'imagination et de la sensibilité, ils portent l'empreinte de la sévérité et de la logique austère de son esprit, mais aussi de la sécheresse de son âme. Poussant à l'extrême les principes de Saint-Augustin sur la prédestination, il se forme un Dieu impitoyable qui crée les hommes pour sauver le petit nombre et damner le grand, sans que les prédestinés de l'enfer puissent réagir contre leur destinée, car ils n'ont point de libre arbitre. Cette doctrine prospéra cependant en France aux dépens du luthéranisme. Prêchée en France, par un Français, dans un langage clair et logique, noble et populaire à la fois, elle faisait de nombreux prosélytes parmi les chrétiens mécontents. Calvin, l'un des meilleurs latinistes de son temps, renonça de plus en plus aux archaïsmes classiques, pour adopter cette discipline de la grammaire s'imposant à tous les membres de la phrase et forçant chacun d'eux de venir à son tour et à son rang; c'est lui qui le premier a fait du français la langue de la ligne droite.

En philosophie celui qui fraya une route nouvelle sur la trace des anciens c'est Pierre la Ramée (Ramus 1510 — 1572). Sorti ainsi qu'Amyot des derniers rangs du peuple (tous deux furent valets au collége de Navarre et s'élevèrent par leur seul mérite) il devint professeur de philosophie et d'éloquence au Collége de France; il fut victime des haines scolastiques auxquelles le fanatisme religieux vint offrir un prétexte. Des écoliers l'égorgèrent à la Saint-Barthélemy. — Il a émancipé la logique. C'est Virgile, c'est Cicéron, c'est Platon dont la lecture détrône chez Ramus la superstitieuse adoration des commentateurs d'Aristote. En lisant Platon il s'écrie: „Quel changement! Ici ni règles subtiles, ni argumentation méthodique. Socrate se contente de discuter avec bon sens, il veut qu'on examine et qu'on s'en rapporte à la raison plutôt qu'à l'autorité.“ Alors il se demanda s'il ne pouvait pas aussi socratiser un peu. Le principe fécond est proclamé. Le guide qu'on suivra dès à présent n'est plus l'autorité, c'est la raison.

La science politique, qui en Italie trouva sa plus haute expression dans Machiavel, fut entamée en France par

Jean Bodin (1530 — 1596), avocat au parlement de Toulouse, qui dans son livre de la *République*, quelque imparfait qu'il soit sous d'autres rapports, a suivi Aristote dans l'étude des diverses formes politiques, de leur durée, de leur déclin, de leurs transformations; il a devancé Montesquieu dans l'analyse des influences que les climats doivent exercer sur les lois; ils entrevoit la philosophie de l'histoire en affirmant que l'étude du passé et l'observation attentive des causes peuvent nous amener à prévoir la chute et les révolutions des empires. Cet ouvrage est l'ébauche d'une raison ferme mais incertaine dans ses voies, qui atteste que la philosophie sociale était alors une science naissante dont il fallait attendre encore longtemps les fruits. D'ailleurs Bodin ainsi que Ramus ont écrit en latin.

§. 24.

La réforme savante du XVIe siècle n'eut aucune influence sur la prose; car celle-ci était restée l'expression de la pensée et des sentiments populaires. Le génie observateur des Français avait été frappé du mouvement religieux et politique; mais fidèle à l'esprit de leurs ancêtres il n'employèrent longtemps que les traits de la plaisanterie et l'arme du ridicule dans la satire. On imita aussi les Italiens, et la reine Marguerite de Navarre écrivit *l'Heptaméron* beaucoup plus libre que le Décaméron, mais fidèle miroir du siècle corrompu où elle vivait.

Marguerite de Valois (1492 — 1549), soeur de François Ier, mariée en secondes noces à Henri d'Albert, roi de Navarre. Elle lisait Erasme dans l'original; elle savait assez de grec pour lire Sophocle et prenait des leçons d'hébreu. Elle joua le noble rôle de protectrice des lettres, sans donner d'ombrage à son frère; elle excusait les hardiesses des écrivains, aidait et consolait leur fuite.

Bientôt la plaisanterie innocente reçut un caractère sérieux et mordant, puisé surtout dans les écrits qui parurent en Hollande et en Allemagne, comme l'Eloge de la folie par Erasme et les Epistolae obscurorum virorum. De ce mélange universel de raison, de science et de comique sortit enfin Rabelais.

François Rabelais (1483 ou 1495 — 1552) fit paraître le fameux roman de *Gargantua* qui fut bientôt suivi de *Pantagruel*, mélange inouï et admirable de rire inextinguible, de bon sens supérieur au siècle, d'obscénité repoussante, de vigoureuse éloquence; saturnale d'une épopée en délire qui comprend tout et se moque de tout, qui suppose une profonde étude des anciens et des modernes et qui ne peut être comparé à rien ni chez les modernes ni chez les anciens. Il enrichit admirablement la langue par des tours et des expressions empruntées au grec et au latin, qu'il ajouta aux trésors de la langue vulgaire employés par lui avec une merveilleuse habileté. La richesse de son vocabulaire n'est comparable qu'à la souplesse de sa syntaxe, qui suit docilement les plus folles imaginations de ce prodigieux esprit. — Ce livre qui eut le plus grand renom, qui lança les traits les plus acérés contre toute la société religieuse et politique, dont tous les caractères semblaient des allusions dirigées contre les chefs de l'église et de l'état ne nuisit point cependant à son auteur qui mourut tranquillement en 1552.*)

La vie de Rabelais est l'image de son livre. Né à Chinon en Touraine d'un père cabaretier ou apothicaire, tour à tour cordelier, bénédictin, médecin, bibliothécaire, secrétaire d'ambassade et curé, sachant le latin, le grec, l'hébreu, l'italien, l'espagnol, l'allemand et même l'arabe, parlant au besoin le plus franc et le plus populaire français des vieux trouvères; se raillant de toutes les puissances, provoquant toutes les réformes et protégé par des évêques, des cardinaux et des ministres, mourant enfin tranquillement dans son presbytère à une époque ou tant d'hommes payaient de la vie leurs opinions, Rabelais est le type le plus frappant de cette discordance perpétuelle qu'offre partout le XVIe siècle; époque féconde, puissante, originale, mais

---

*) Les auteurs de la satire *Ménippée*, Molière, La Fontaine et beaucoup d'autres ont puisé à pleines mains dans ses oeuvres. L'impression que firent ses ouvrages sur les étrangers a été considérable. En Angleterre ils furent traduits, annotés et commentés par Urqhart et Motteux. Jean Fischart, dit Menzer, les a imités au XVIe siècle. Goethe le nomme son ami, l'un de ceux qui ont le plus de droits à son admiration, Chamisso l'avait toujours sur sa table. G. Regis en a donné une excellente traduction en 1830.

sans harmonie, sans proportions, sans beauté. — Rabelais est le génie le plus original qu'ait produit la France. Il est le Shakspeare français dans le comique. Les noms de province, de bourgs, de monastères, les habitudes de couvents, de paroisse, d'université, les moeurs d'écoliers, de juges, de marguilliers, de marchands, il a reproduit tout cela, le plus souvent pour en rire. Il a compris et satisfait à la fois les penchants communs, le bon sens droit et les inclinations matoises du tiers état au XIVe siècle. Il se montre le satirique universel, l'agresseur tour à tour violent, ironique ou bouffon de toutes les opinions et de toutes les sottises de son siècle, de tous les savoirs et de toutes les ignorances, de l'impie comme du dévot. Il jette pêle-mêle, dans sa burlesque épopée, ses expériences et les souvenirs sans nombre de sa carrière aventureuse, les méditations philosophiques de l'érudit maître d'une vaste lecture et la sagesse d'un homme bien né et plein de sens. L'enivrement de la gaîté ne domine pas tellement que la haute raison du novateur ne fasse souvent entendre sa voix. Lui-même nous avertit, qu'en supposant que le sens littéral „nous offre matières assez joyeuses, toutefois pas demeurer ne faut, comme au chant des sirènes, mais interpréter à plus haut sens ce que par aventure nous pensons dit en gaîté de coeur. Vîtes-vous oncques chien rencontrant quelque os médullaire? Le chien est, comme dit Platon, la bête du monde la plus philosophe. Si vous l'avez vu, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soin il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entame, de quelle affection il le brise et de quelle diligence il le suce. Qui l'induit à ce faire? Quel est l'espoir de son étude? Quel bien prétend-il? Rien qu'un peu de moëlle. — A l'exemple d'icelui vous convient être sages pour flairer, sentir et estimer ces beaux livres de haute graisse légers au prochas (à la poursuite) et hardis à la rencontre, puis par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la moëlle scientifique.“ C'est ce fond sérieux enveloppé du comique incomparable qui fait la beauté durable de l'ouvrage de Rabelais. Or c'est proprement la part de la Renaissance dans lui; ce sont toutes ces vérités générales sur l'homme, sur la société; ce sont mille traits de lumière sur notre nature, qui jaillissent du milieu de cette ivresse, ce sont mille perles semées çà et là par l'enfant prodigue sur la grande route. L'insouciance même avec laquelle Rabelais les prodigue en relève le prix. On dirait des oracles que le peuple, en certains pays, voit sortir de la bouche des fous.

§. 25.

Rabelais eut des imitateurs et les auteurs des contes de ce temps (Henri Etienne) et surtout des pamphlets et sa-

tires ont trempé leurs plumes dans le fiel de la plus ardente ironie contre les moeurs du temps.

Les passions agitées au XVIe siècle ont créé le pamphlet. Mélange admirable du discours et du livre, le pamphlet est la voix du moment, il naît et étincelle au choc de l'évènement; il arrive par accident et à l'improviste; c'est déjà un journal mais qui ne paraît que quand il y a quelque chose à dire. Mais c'est aussi là qu'il faut chercher les passions des partis, la racine des faits, la pensée intime des hommes. H. Etienne ouvre la marche avec son *Apologie d'Hérodote*, où le pamphlet se dissimule malignement sous le masque de l'érudition. En général les calvinistes donnent à leurs publications légères quelque chose de l'austérité pesante d'une dissertation allemande. Le parti catholique de la Ligue saisit le drapeau populaire et le défendit avec ardeur. Nous ne citerons que les *Lettres et discours politiques* de Henri de Rohan et le *Livre des Marchands* par Regnier de Planche. Cependant entre les deux factions extrêmes grandissait en silence un parti modéré dont le chancelier de L'Hôpital avait en quelque sorte d'avance tracé le programme, c'est le parti des politiques; c'est le parti du bon sens, du tiers-état; ils trouvèrent une raillerie fine et mordante; une raison acérée qui renverse le sophisme par la vérité et l'adversaire par le ridicule. Le plus célèbre et le premier des pamphlets est la satire *Ménippée* qui exerça sur l'opinion l'influence la plus décisive et qui comme une seconde bataille d'Ivry, acheva de gagner la cause de Henri IV.

Le caractère personnel des auteurs de ce pamphlet était merveilleusement propre à leur rôle. C'étaient sept bons bourgeois, ami de la paix, parce que la paix était le bien-être, dévoués à la royauté et à leur repos. Le cercle était composé du Normand Louis Leroy, du jurisconsulte Pierre Pithou, de Nicolas Rapin, de Florent Chrestien et enfin des poètes Passerat et Gilles Durand. Leroy eut l'idée de composer, en l'honneur de la bonne cause, un pamphlet où chacun payerait son écot; il se chargeait lui-même d'en tracer le plan et d'en former l'ensemble. On le nomma Satire Ménippée, en mémoire du cynique Menippos célèbre jadis pour ses amères railleries. On débuta par mettre en scène deux charlatans, l'un espagnol et l'autre lorrain

et qui vendent des drogues merveilleuses avec lesquelles on peut être à loisir perfide et déloyal, vendre les intérêts de son pays, assassiner son ennemi par trahison et autres gentillesses pareilles, le tout en sûreté de conscience. Le second acte consiste dans la séance d'ouverture des états généraux de la Ligue; la salle est comme le palais magique de la vérité, où ceux qui parlent mettent à découvert le secret de leur pensée. Voilà d'abord Mayenne, chef nominal de la Ligue qui fait sa confession: „Messieurs, dit-il, vous serez tous témoins que depuis que j'ai pris les armes pour la sainte Ligue, j'ai toujours eu ma conservation en telle recommandation que j'ai préféré de très bon coeur mon intérêt particulier à la cause de Dieu, qui saura bien se garder sans moi et se venger de tous ses ennemis; même je puis dire avec vérité que la mort de mes frères ne m'a point tant outré, quelque bonne mine que j'aie faite; que le désir de marcher sur les traces que mon père et mon bon oncle le cardinal m'avaient tracées et dedans lesquelles mon frère le Balafré était heureusement entré... Par notre bonne diligence nous avons fait que ce royaume qui n'était qu'un voluptueux jardin de tout plaisir et abondance est devenu un grand et ample cimetière universel, plein de force belles croix peintes, bières, potences et gibets.“ Rien de plus mordant que les discours de tous ces ligueurs où chacun, comme forcé par une maligne et invincible puissance, révèle naïvement toute la vérité de son caractère et de sa position. Pour comble de malice chaque écrivain (chacun des collaborateurs s'était chargé d'un personnage) parodie habilement la manière véritable du chef qu'il fait parler. Jusqu'à la harangue d'Aubray, la Satire Ménippée est une ironie admirable. Cette harangue plus admirable encore, est un modèle de bon sens, de dialectique et parfois d'élégance, elle est inspirée par Pierre Pithou ou plutôt par la loyauté et le patriotisme. C'est la protestation du bon sens indigné contre les sanglantes folies et les hypocrisies des prétendants à la couronne et des émissaires intrigants de l'Espagne. Tous ces faux prétextes de bien public et d'intérêt religieux sont enlevés pour laisser voir à nu les ressorts réels qui mettaient en jeu tous les acteurs du drame, l'ambition, la cupidité, la vengeance. Il faut lire en entier cette vigoureuse philippique, dont nous détachons ici un passage: „L'extrémité de nos misères, dit le député du tiers état, c'est qu'entre tant de malheurs et de nécessités, il ne nous est pas permis de nous plaindre et de demander secours.... Il faut qu'ayant la mort entre les dents, nous disions que nous nous portons bien, que nous sommes trop heureux d'être malheureux pour une si bonne cause. O Paris qui n'es plus Paris, mais une spélunque de bêtes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains, un asile et sûre retraite de voleurs, meurtriers et assassins, ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité et

te ressouvenir qui tu as été, au prix de ce que tu es? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie qui pour un légitime et gracieux roi, t'a engendré cinquante roitelets et cinquante tyrans? Te voilà aux fers, te voilà en l'inquisition d'Espagne, plus intolérable mille fois et plus dure à supporter aux esprits nés libres et francs, comme sont les Français, que les plus cruelles morts. Tu n'as pu supporter une légère augmentation de tailles et d'offices et quelques nouveaux édits qui ne t'importaient nullement; mais tu endures qu'on pille les maisons, qu'on te rançonne jusqu'au sang, qu'on emprisonne tes sénateurs, qu'on chasse et qu'on bannisse tes bons citoyens et conseillers, qu'on pende, qu'on massacre tes principaux magistrats. Tu le vois et tu l'endures Tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves et tu le loues et n'oserais et ne saurais faire autrement." On remarque dans ces paroles mâles et nobles un symptome de l'époque d'harmonie et d'unité qui s'approche. C'est dans la bouche de la bourgeoisie que se place l'expression de ces sentiments royalistes. L'alliance sympathique du peuple et de la monarchie va bientôt constituer l'unité nationale.

§. 26.

Au milieu des débats et des convulsions violentes provoquées par les nouvelles idées politiques et religieuses, il s'élève la figure imposente du chancelier Michel de l'Hopital (1503 — 1573) dont l'éloquence noble et sévère voulut en ramenant les esprits au juste milieu épargner toutes ces luttes sanglantes à la France. „Michel de l'Hôpital, dit le frivole Brantôme, a été le plus grand et le plus digne chancelier qu'il y ait eu en France. C'était un autre censeur Caton; il en avait du tout l'apparence avec sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon grave." Représentant de l'ordre, quand le désordre était partout; de la morale lorsque la corruption avait tout envahi; du désintéressement au milieu des scandales de la vénalité; de la tolérance, dans le conflit des sectes acharnées; il s'es. montré gardien sévère de la justice à l'encontre des chefs de partis, de la magistrature et des princes eux-mêmest Il marche à la tête de cet illustre cortége de magistrats français tels que les Séguier, les Pithou, les Harlay, les de Thou qui, par la gravité de leur vie, par leur science modeste et la trempe toute romaine de leur caractère, furent une des gloires les plus pures et les plus incontestées de

la France. »Ne changeons le nom de chrestiens!« toute la politique de l'Hôpital est dans cette parole; la pensée de toute sa vie, le but de tous ses efforts, ce fut d'introduire dans les lois la tolérance civile, d'amener les deux religions de vivre en paix sur le même sol. Il voulait au moins fermer aux passions religieuses le sanctuaire de la justice: „Vous êtes juges du pré ou du champ, disait-il aux magistrats du parlement de Rouen, non de la vie, non des moeurs, non de la religion. Vous pensez bien faire d'adjuger la cause à celui que vous estimez plus homme de bien ou meilleur chrétien, comme s'il était question entre les parties lequel est meilleur poète, orateur, peintre artisan et non de la chose qui est amenée en jugement. Si vous ne vous sentez pas assez forts et justes pour commander vos passions, et aimer vos ennemis, selon que Dieu le commande, abstenez-vous de l'office de juge." Il gardait courageusement son poste aussi longtemps qu'il pouvait espérer de contenir les mauvaises passions qui n'attendaient que sa retraite pour reprendre leur cours: „Je sais bien, dit-il, que j'aurai beau dire, je ne desarmerai pas la haine de ceux que ma vieillesse ennuie. Je leur pardonnerais d'être si impatients, s'ils devaient gagner au change; mais quand je regarde tout autour de moi je serais bien tenté de dire, comme ce bon vieil homme d'évêque, qui portait, comme moi, une longue barbe blanche et qui, la montrant, disait: Quand cette neige sera fondue, il n'y aura plus que de la boue." Il vécut assez longtemps pour voir la Saint-Barthélemy; la douleur qu'il en ressentit abrégea ses jours, il répétait toujours: „*Excidat illa dies aevo*!"

Le seul historien digne de ce nom au XVIe siècle, c'est le président de Thou (1553—1617). Il porta dans la composition de l'histoire l'impartialité de ses autres fonctions et se fit du rôle d'écrivain une seconde magistrature. Son grand travail historique qui comprend la dernière moitié du XVIe siècle est écrit en latin. Dirigé par une conscience sévère, éclairé par des travaux immenses, il a reçu de ses contemporains l'hommage qu'il méritait. Les hommes d'état attendaient ses décisions comme des arrêts. „Je vais tra-

vailler à m'obtenir une place dans quelque petit coin de votre histoire", disait à de Thou en partant pour la guerre le maréchal de la Châtre. Jacques Ier, roi d'Angleterre, entretint avec l'historien une négociation presque diplomatique pour obtenir qu'il effaçât quelques mots de son livre. De Thou sortit de cette épreuve respectueux, mais inflexible, le roi perdit son procès, les mots fatals restèrent.

§. 27.

Le XVIe siècle n'eut guère que des mémoires, mais le nombre en est aussi grand que le mérite, ils sont écrits tous par des contemporains qui ont presque tous pris part aux affaires qu'ils racontent. Cette longue série s'ouvre par *l'Histoire du chevalier sans paour et sans reproche* dont l'auteur anonyme s'approche souvent de la charmante naïveté de Joinville. L'un des principaux charmes qu'offre la lecture de cette vaste collection de mémoires c'est la variété de physionomies des auteurs qui la composent. On croit voir une scène mobile où s'agitent dans la diversité infinie de leurs costumes et de leurs rôles une foule d'acteurs remarquables. Le même évènement, raconté par plusieurs écrivains, prend tour à tour des nuances diverses et se colore du reflet de tant de caractères, de préjugés et de passions. L'histoire s'anime ainsi de la vie individuelle de l'homme. Là c'est le terrible Blaise de Montluc, intrépide Gascon plein de verve et de franchise; il donna le titre de *Commentaires* à ses mémoires, que Henri IV appelait la *Bible du soldat*. Ici c'est le vieux maréchal de Vieilleville, représenté par son secrétaire, homme aussi calme que brave, qui résiste à l'influence des passions contemporaines et conserve, au milieu de la fureur, la modération, la douceur et la générosité. Jean de Tavannes rédigea les mémoires de son frère Gaspard, qui comprennent les règnes de François Ier, Henri II, François II et Charles IX; dur guerrier, frondeur et satirique il faisait partie des conseils qui précèdent la St.-Barthélemy. François de la Noue, surnommé Bras de Fer, capitaine calviniste, le Bayard des huguenots: „C'est un grand homme de guerre, disait Henri IV, et encore

plus un grand homme de bien." Coligny avait aussi écrit ses mémoires; ils furent brûlés grâce au conseil donné à Charles IX. Ainsi il ne nous reste du célèbre chef de partie que le discours sur le *siége de Saint-Quentin* qu'il défendit avec une valeureuse opiniâtreté contre le duc de Savoie. — A côté de ces mémoires remplis des bruits des armes et de la franchise passionnée des auteurs se placent par un contraste frappant les mémoires de Brantomé qui contiennent l'histoire secrète des cours de Charles IX, Henri III et Henri IV. Courtisan habile, impartial par corruption, indifférent au vice et à la vertu, dont il n'a jamais compris la différence, excellent témoin des turpitudes du XVIe siècle, il n'a ni la pudeur qui les dissimule, ni l'indignation qui les exagère. — Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, ne parle guère que d'elle-même dans ses mémoires écrits avec beaucoup d'esprit, une grande finesse d'observation et une grâce égoïste et légère. Sous le rapport du style, ses mémoires sont peut-être supérieurs à tous ceux de son temps. L'âme, l'esprit, le caractère de la femme y percent à chaque trait. — Le journal des règnes de Henri III et Henri IV par Pierre de l'Etoile est précieux sous le rapport historique. C'est un annaliste badaud qui écrit chaque soir, avec une régularité scrupuleuse, ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire, mêlant les affaires de son ménage avec les affaires de l'Etat; indifférent en religion et spectateur minutieux des processions et des cérémonies. — Citons encore les mémoires de Sully. Le ministre de Henri IV écrivit dans sa retraite, après la mort de son prince et ami, ce qu'il a intitulé ses *Oeconomies royales*. La forme est bizarre; il suppose que ses secrétaires lui racontent l'histoire de sa propre vie; mais la véracité et le grand sens de l'écrivain, sa connaissance approfondie des affaires, la franchise de son expression donnent à ses récits un extrême intérêt.

§. 28.

Mais les deux prosateurs de ce temps qui ont partagé avec Rabelais la gloire de survivre à leur siècle, ce sont

Amyot et Montaigne. Amyot (1513 — 1593) a traduit Plutarque et un roman pastoral de Longus, et ces vieilles translations sont les seules qu'on relise toujours avec un nouveau plaisir; car lui seul sut être original en traduisant. La traduction de la *vie des hommes illustres de Plutarque* fut une bonne fortune pour la France; non-seulement elle enrichit la langue par l'heureuse nécessité d'exprimer tant de conceptions nobles et vraies, mais encore elle devint pour la renaissance des idées antiques un puissant auxiliaire. *)

Montaigne **) (1533 — 1592) fut un génie à part dans son siècle; il se plaça de lui-même à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les siècles les plus favorables. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue grossière, il écrit à l'aide de sa raison et des anciens; son ouvrage fait seul toute la gloire littéraire d'une nation, et encore aujourd'hui la France ne sent pas refroidir son admiration pour ces antiques et naïves beautés de l'auteur des *Essaias*. Il a constamment en vue un seul objet qu'il nous peint, qu'il nous montre sans cesse, c'est lui-même ou plutôt c'est nous, c'est l'homme tel qu'il fut, tel qu'il sera toujours. Il se juge avec tant d'impartialité qu'on croirait qu'il parle d'un autre; il s'analyse lui-même avec une finesse et une candeur incomparables; par cette peinture fidèle il met en lumière les secrets les plus cachés du coeur humain. Montaigne a défini l'homme un être ondoyant et divers; il le peint tel qu'il est sans l'embellir avec complaisance et le défigurer. Ses écrits ont un caractère de bonne foi qui

---

*) De tous les chefs-d'oeuvre de l'antiquité ce sont les vies des hommes illustres de Plutarque qui sont les plus appréciées et lues en France. La lecture de cet ouvrage était un des plus vifs plaisirs de Henri IV qui a exprimé dans une lettre remarquable son admiration pour cet historien. „Nous autres ignorants étions perdus, dit Montaigne, si ce livre ne nous eût relevés du bourbier, sa merci (grâce à lui) nous osons à cette heure et parler et écrire; les dames en régentent les maîtres d'école, c'est notre bréviaire."

**) Villemain, Eloge de Montaigne.

lui est particulier, ce n'est pas un livre qu'on lit, c'est une conversation qu'on écoute; il se laisse mener par le train de ses idées vers tous les points où peut se porter la méditation humaine, il persuade d'autant plus qu'il paraît moins enseigner. Le livre et l'écrivain ne sont qu'une même chose; il a pour ainsi dire vécu son livre au lieu de le composer. L'un des plus grands charmes de ses écrits c'est l'ancienneté du langage, les formes hardies et la libre allure de la vieille langue française: il est inimitable dans son style qui réunit la grâce à l'abandon. Il maîtrise, il assouplit l'idiome rebelle. „C'est aux paroles, dit-il, à servir et à suivre et que le gascon y arrive, si le français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent et qu'elles remplissent l'imagination de celui qui écoute, de sorte qu'il n'ait aucune souvenance du mot." L'imagination en fait la qualité dominante et telle est la vivacité de ses couleurs, que ce qu'il veut peindre il le fait toucher du doigt au lecteur. On ne saurait compter toutes les images, les expressions neuves, les alliances de mots qu'il a créées. Ses écrits sont encore aujourd'hui un trésor où la prose française, appauvrie par les dédains philosophiques du XVIIIe siècle, est heureuse d'aller rechercher ses anciennes richesses. Il est le plus original et le plus lucide de tous les écrivains français; si personne ne cite plus souvent que lui, personne aussi n'a été cité plus souvent ni plus largement mis à contribution. Pascal, son adversaire, le dérobe pour le vaincre, La Bruyère imite visiblement son style, La Fontaine le médite, Bayle se sert de son doute contre les mille erreurs de l'esprit humain, Voltaire reprend et développe ses idées, Rousseau le copie, Montesquieu, Diderot et les encyclopédistes lui font des emprunts et rhabillent ses doutes ingénieux.

Né en Gascogne, ce pays des vives saillies et de la grâce mobile, il conserva, à la faveur de l'éducation toute spéciale qu'il reçut, l'originalité naïve de ses penchants. Son père avait écarté de cette féconde et délicate nature tout ce qui pouvait la contraindre et la déformer. L'enfance de Montaigne s'était épanouie dans une atmosphère de liberté et de bonheur. Le matin c'est le son harmonieux des instruments qui

l'éveille; l'étude qui coûte aux autres enfants de si pénibles efforts, s'effaçait pour lui sous les apparences des jeux de son âge; il apprit le latin comme sa langue maternelle, par la conversation des personnes qui l'entouraient. Il en résulta une douce nonchalance, que sa vivacité naturelle préserva de l'apathie; une sincère bienveillance pour les hommes qu'il n'eut jamais l'occasion de haïr; un éloignement invincible pour les tristes occupations d'une politique étroite, d'un savoir pédant, de tout ce qui pouvait lui enlever son indépendance. Il veut le bonheur par la sagesse, non de la sagesse triste et chagrine, mais douce, agréable mère des plaisirs humains. Homme de guerre et homme du monde, il vit la cour, et porta dans les devoirs d'une vie insouciante et active, la paresse et l'observation qu'il devait au bien-être de son premier âge, et à l'habitude de ne juger les choses que d'après lui-même. Ami de presque tous les hommes célèbres de son temps, d'un commerce facile et d'un caractère peu fait pour braver les orages politiques, il se résolut à ne plus vivre qu'avec ses livres et avec lui-même. Il se retire dans son château fortifié jadis par ses pères, qui aujourd'hui n'a pour toute provision qu'un portier, lequel ne sert pas tant à en défendre l'entrée qu'à l'offrir plus doucement et plus gracieusement. Tandis que les guerres religieuses ensanglantent la France, sa demeure est le temple serein que la science éleva pour le sage et où ne pénètrent, malgré la courtoisie du portier, ni le pédantisme des écoles, ni le fanatisme des sectes.

Avec quelle ironie il se moque de l'érudit tout pituiteux qui sort après minuit d'une étude, bien décidé à y mourir ou bien à apprendre à la postérité la mesure des vers de Plaute et la vraie orthographe d'un mot latin. Au milieu des affirmations violentes qui prétendaient s'établir par le fer et le feu, il pensait que le doute était la seule sagesse. En religion, en politique, en littérature chacun disait: Je sais tout. Montaigne prit pour devise: *Que sais-je?* Une des gloires de Montaigne est d'être le disciple des anciens. Les poètes et les philosophes de la Grèce et de Rome sont pour lui ce que furent pour Bossuet l'Ecriture et les Pères. Plutarque et Sénèque sont ses deux maîtres; l'un est plein de choses, l'autre de pointes e de saillies; il s'en empare et se les assimile. Le tort de Montaigne est de conduire à la paix par l'indifférence, et, en désarmant les passions, de ne pas laisser assez de force à la vérité. C'est pour cela que l'école de Port-Royal s'est montrée si sévère contre lui; mais Montaigne, voyant en face les malheurs de son temps, ne prenait ses précautions que contre le fanatisme qui sous diverses figures en était le principe. Cependant malgré son scepticisme, son coeur est ouvert à toutes les nobles croyances qui lui inspirent quelquefois des morceaux sublimes d'éloquence; non-seulement il a connu l'amitié, mais il l'a illustrée par une

page immortelle où il parle de son amitié pour La Boëtie: „Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant: Parceque c'était lui, parceque c'était moi. Il y a au-delà de tout mon discours et de tout ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cettè union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous oyons l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; je crois par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms: et à notre première rencontre nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille; c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne; qui, ayant saisi toute sa volonté l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille: je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien ou mien. Nos âmes ont charrié si uniment ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection découvertes jusques au fin fond des entrailles l'une de l'autre, que non seulement je connaissais la sienne camme la mienne, mais que je me fusse certainement plus valontiers fié à lui de moi, qu'à moi."

La méthode de Montaigne ajoute à toutes ses séductions, si toutefois on peut trouver de la méthode dans ces excursions capricieuses d'une pensée vagabonde autant qu'aimable. Cet homme d'une raison si sévère semble dans la succession de ses idées n'obéir qu'à cette faculté que lui-même appelle la folle du logis. Il choisit un sujet, le quitte, le reprend, promet une matière dans le titre, en traite une autre dans le chapitre. „Je n'ai point, dit-il, d'autre sergent de bande à arranger mes pièces que la fortune. A mesure que mes rêveries se présentent, je les entasse: tantôt elles se pressent en foule, tantôt elles se trainent à la file. Je veux qu'on voie mon pas naturel et ordinaire; je me laisse aller comme je me trouve; je prends de la fortune le premier argument, pensant ici un mot, ici un autre, échantillon dépris de leurs pièces, écartés sans dessein ni promesses." Le sujet de chaque chapitre est tantôt quelque axiome de morale, tantôt une vertu, une passion, une coutume, un des principaux mobiles qui font agir les hommes. C'est sur ce sujet qu'il nous invite à entrer en méditation ou plutôt en conversation avec lui. S'il s'agit d'une vertu, d'une passion, il en examine les définitions et en rapporte les exemples tirés de l'histoire générale ou anecdotique; si c'est une maxime générale, les contradicteurs qu'elle a rencontrés, et qu'il réfute ou qu'il approuve;

si c'est une doctrine rendue orgueilleuse ou intolérante par ceux qui en profitent, quels échecs et quels démentis elle a reçus. Puis il compare le présent avec le passé, les opinions qu'on a eues sur ce point avec celle qu'il en a lui-même, les actes qui s'y rattachent avec sa conduite personnelle. Il écrit tour à tour sur la poésie, la médecine, l'histoire naturelle, la politique, les religions, la morale, selon ses humeurs, s'intéressant à toutes ces idées, négligeant les transitions. Il se promène dans le monde des pensées comme un voyageur dans une contrée historique, avec la seule curiosité pour guide, laissant à chaque endroit qu'il a quitté une réflexion triste ou ironique, une rêverie, un souvenir. Ajoutons qu'il déploie tous les genres et tous les tons, sauf le pédantesque; tous les genres de style agréablement mêlés depuis le plus relevé jusqu'au plus familier.

Le plus beau titre d'Etienne de la Boetie*) est l'amitié de Montaigne pour lui. En 1548 le connétable de Montmorency venait de châtier au nom de la royauté, avec une impitoyable rigueur, la révolte de Bordeaux qui s'était soulevée contre un nouvel impôt. Témoin de ces cruautés, La Boëtie, jeune homme nourri de l'étude des anciens, écrivit le fameux discours de la *Servitude volontaire* ou *le Contre un*, monument le plus hardi de la pensée au XVIe siècle, le père du Contrat social. Ce livre, écrit contre la tyrannie des puissants, est un appel au peuple pour l'exciter à briser ses chaînes et à renverser ses oppresseurs en lui découvrant la supériorité de sa force sur leur petit nombre et leur faiblesse. On y reconnaît l'inspiration de l'éloquence antique, ses contrastes, ses gradations, sa chaleur toujours croissante. On croirait lire un manuscrit antique trouvé dans les ruines de Rome sous la statue brisée du plus jeune des Gracques. On reconnaît l'enivrement des souvenirs de l'antiquité et la naïve inexpérience du jeune homme de dix-huit ans lorsqu'il s'écrie:

„Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux „mains, n'a qu'un corps. D'où a-t-il pris tant d'yeux d'où il vous „épie, si vous ne les lui donnez? Comment a-t-il tant de mains pour „vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule

*) Né à Sarlat en 1530, mourut en 1563, conseiller au parlement de Bordeaux.

„vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont les vôtres? Comment a-t-il „aucun pouvoir sur vous, que par vous autres mêmes? Comment vous „oserait-il courir sus, s'il n'avait intelligence avec vous? Que vous „pourrait-il faire, si vous n'étiez recéleurs du larron qui vous pille, „complices du meurtrier qui vous tue et traîtres de vous-mêmes?"

Transition au XVIIe siècle.

§. 29.

La réforme savante de Ronsard et de la Pléïade avait passé le but sans l'atteindre; il lui fallut un modérateur; elle en eut deux, Malherbe et Régnier.

Le premier qui déclara à Ronsard une guerre à mort fut Malherbe (1555 — 1628). Au lieu d'emprunter comme Ronsard au grec et au latin les formes nouvelles que réclamait le français, ce fut du fond même de la langue qu'il prétendit tirer toutes ses richesses. En même temps il voulait contenir dans des bornes rigoureuses la pensée et l'expression. Malheureusement il exagéra lui-même ses principes. Sa régularité tourna en rigorisme et ses successeurs souffrirent sous la pesanteur des chaînes qu'il leur imposa. Il ne connut jamais la grâce, l'abandon et le sentiment qui semblaient répugner à la sévérité de sa nature. Ses plus grands mérites sont d'avoir en poésie le premier enseigné la science de l'enchaînement correct des idées et d'avoir posé nettement les principes de la versification et de la langue poétique.

Boileau croyant faire son éloge, caractérise les défauts d'une poésie qui avait oublié que l'inspiration doit être son principe vital:

Enfin Malherbe vint et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée;
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber;
Tout reconnut ses lois.

Ce que Malherbe faisait par son système, Mathurin Regnier (1573 — 1613) l'exécutait par instinct. Il est le poète le plus original qu'ait eu la France depuis Villon et le vrai créateur de la satire. Son chef-d'oeuvre est *Macette*, la vieille hypocrite. (Déjà au XIIIe siècle Jean de Meung avait ébauché son *Faux-Semblant*, bientôt Molière créera Tartufe.) On a comparé son style à celui de Montaigne. Lui aussi, en n'ayant point l'air d'y songer, s'est créé une langue propre, toute de sens et de génie, qui sans règle fixe, sans évocation savante, sort comme de terre à chaque pas nouveau de la pensée. L'auteur peint toujours et quelquefois, faute de mieux, il peint avec de la lie et de la boue. D'une trivialité souvent heureuse, il prend au peuple ses proverbes pour en faire de la poésie et lui renvoie en échange ces vers nés proverbes.

Le plus beau nom du catholicisme au XVIe siècle est St.-François de Sales, né en 1576 au château de Sales en Savoie; missionnaire, évêque de Genève depuis 1602, il mourut en 1622 à Lyon pauvre comme un apôtre et vénéré comme un saint. C'est un pasteur aimable qui conduit doucement son troupeau. Dans ses *Sermons* comme dans ses oeuvres de piété il parle à chacun selon ses besoins, tirant ses comparaisons des usages de la vie commune et des habitudes domestiques; tantôt son langage est égayé par mille ressouvenirs de la vie des champs, des troupeaux, des abeilles, des vignes plantées parmi les oliviers, tantôt il est familier ou spirituel comme une conversation délicate entre mondains. Ajoutez-y toutes les grâces d'un style abondant et coloré, d'une délicatesse et d'une finesse exquise dans les peintures des passions, insinuant et suave pour rendre la piété aimable, efficace parce qu'il est affectueux, et vous comprendrez tout le charme qu'a le plus célèbre des ouvrages de François de Sales: *Philothée ou l'Introduction à la vie dévote.*

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. SIÈCLE DE LOUIS XIV.

§. 30.

Les différentes influences qui agissent d'une manière presque anarchique sur la littérature se rapprochaient et se concentraient enfin sous une influence nouvelle qu'on peut appeler monarchique. Le découragement que jetèrent dans les esprits les horreurs de la guerre civile, les vertus de Henri IV, la politique intérieure et extérieure de Richelieu, enfin cette auréole de gloire prestigieuse dont s'environna Louis XIV, tout contribua à étendre cette influence. De là naquit enfin ce dix-septième siècle, merveille de la littérature française, où l'éclat de la monarchie, la gravité du christianisme, l'élégance du caractère social, galant et chevaleresque des Français se fondent et s'harmonisent dans une savante imitation de l'antiquité.

Le caractère aimable et la grandeur d'âme de Henri IV amenaient une transaction d'autant plus facile entre les partis qu'ils étaient fatigués de la guerre. La régence de Marie de Médicis et les premières années de la majorité de Louis XIII furent fécondes en troubles et en scandales. Le respect de l'autorité, la discipline que Henri IV avait su maintenir firent place au relâchement et à la turbulence. Richelieu affermit la monarchie française et réunit par des liens étroits toutes les parties de l'État. Mazarin suivit ses principes. Le traité de Westphalie transporta en France la prépondérance politique de l'Autriche. La guerre de la Fronde (1648—1653), mélange bizarre de légèreté et d'héroïsme, de grandeur et d'intrigues, fut le dernier élan de l'ancien esprit aristocrate. Après cette guerre, tout s'apaise comme par enchantement, la royauté réunit en elle tous les pouvoirs et représente l'unité nationale; le parlement abandonnant toute ambition politique, enregistre docilement les édits de tout genre, la nation se fortifie par l'industrie

et par la science. L'université de Paris qui au moyen âge avait été la mère et le modèle de toutes les universités de l'Occident commença à décheoir rapidement. Les corps savants, depuis la mort de Henri IV, furent maltraités avec la même tyrannie que les corps politiques. En 1624 il fut défendu, sous peine de vie, de s'éloigner de l'autorité des anciens ou de contredire un dogme quelconque d'Aristote en matière de physique ou de métaphysique. L'histoire de Louis XIV, c'est l'histoire de l'Europe entière; la France était un centre autour duquel tout venait converger et son roi le principal ressort du mouvement politique et intellectuel. Il concentra au pied de son trône tout ce qui était influence ou éclat.

Louis XIV qui le premier donnait à la France ce qu'elle désirait le plus, l'unité sévère qui fait sa force et sa gloire, représentait, dans sa personne, les opinions, les goûts, les aspirations de son âge. C'est de la cour, c'est des marches du trône qu'il faut envisager le mouvement intellectuel de la seconde moitié du XVIIe siècle. — D'abord le roi quitte le Louvre, il va fonder Versailles. C'était le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eau, sans terre parceque tout y est sable mouvant ou marécage. Il se plut à y tyranniser la nature, à la dompter à force d'arts et de trésors. Il n'y avait là qu'un très misérable cabaret; il y bâtit une ville entière. Versailles est l'oeuvre symbolique du règne de Louis XIV. Il en révèle la pensée, les grandeurs, l'immense et cruel égoïsme. Trois cours vous conduisent jusqu'au sanctuaire où repose la majesté royale. Là une façade immense s'étale avec une régularité parfaite; plus de tourelles, de cages, d'escaliers; rien qui rappelle la vieille architecture nationale. Jules Hardouin Mansart a construit ce palais, Lebrun le peuple de peintures, il jette tout l'Olympe aux pieds du roi. La mythologie n'est plus qu'une allégorie magnifique dont Louis est la réalité. Les peuples vaincus y plient humblement les genoux, mais nulle part n'apparait la figure de la France; on n'y voit que celle de Louis. Le Nôtre a créé une campagne pour cette maison. Des fenêtres de son palais Louis ne voit rien qui ne soit lui. Ces bosquets, ces avenues si droites ne sont qu'une architecture de pierre. Les arbres ne végètent que sous la règle et l'équerre; les eaux amenées à grands frais dans ces lieux arides ne jaillissent qu'en dessins réguliers. Mille statues de marbre et de bronze sont les tableaux mythologiques de ce château de verdure et comme ceux de Lebrun forment l'apothéose du roi.

La France a payé pour construire Versailles une somme qui équivaudrait aujourd'hui à quatre cents millions. Le roi a créé autour de

lui un petit univers dont il est le centre et la vie. C'est là le modèle qu'il propose aux artistes; c'est là le symbole que les poètes et les écrivains vont tous plus ou moins reproduire. Louis est en effet l'âme de sa cour, comme de son palais. C'est lui qui inspire la grâce et l'esprit aux femmes, la valeur et la politesse aux hommes de guerre, l'émulation aux artistes. Les courtisans vivent et meurent de ses regards. Il est aisé de pressentir le caractère de la littérature sous un pareil monarque. La fière indépendance des Pascal, des Descartes va faire place à cet esprit de suite qui manquait à Corneille. La poésie sera taillée comme les arbres du tapis vert: Boileau continuera Le Nôtre. „Tout ce qui s'éloigne trop de Lulli, de Racine et de Lebrun est condamné", dit La Bruyère. Au reste, les lettres ne réfléchiront pas seulement la régularité du grand règne, elles en recevront la politesse et la grâce. La société des femmes, ces longues causeries, la science des passions et des ridicules, la cour en un mot, quelle excellente école pour assouplir le talent! Dans tous les ouvrages de ce temps on découvre l'unité, la convenance, la dignité monarchique. Il n'est pas difficile d'entrevoir que ces influences n'étaient pas favorables aux grandes productions du génie. Le besoin si français de clarté et de précision triomphera dans la prose, mais la poésie deviendra conventionelle. On exigera des poètes une langue claire et élégante. La cour, qui les juge, se croyant le modèle le plus parfait de la grandeur et de l'élégance, on n'entendra ni le véritable langage des passions dans la tragédie, ni l'enthousiasme des hautes pensées dans les odes. Dès que la pensée se plie à une autorité quelconque elle perd la conscience de sa propre force et est obligé d'avoir recours aux systèmes. C'est pourquoi en créant des systèmes on croyait pouvoir atteindre la haute poésie des anciens, mais on oubliait que le principe vital de cette poésie antique c'était la liberté et qu'il n'y avait point de liberté possible sous Louis XIV. Alors la tragédie peignait le roi, sa cour, ses splendeurs, tout en revêtant des noms et des formes antiques; la poésie lyrique au lieu de donner un libre essor aux nobles sentiments, ne fait que célébrer et prôner les hauts exploits du roi, la comédie elle-même ne puise sa liberté que dans les fantaisies de ce même roi qui aima à protéger Molière contre les dédains et la cabale des Seigneurs et se plut à lui dénoncer quelques caractères autour de sa personne pour qu'il les transportât sur le théâtre. Si l'éloquence religieuse seule faisait entendre une voix libre au milieu du concert monotone de la flatterie et de l'admiration, on ne doit pas oublier que c'était souvent par le commandement du roi qu'on lui tenait un langage sévère et qu'il est bien naturel que l'homme le plus obéi et le plus flatté qui fût au monde ait voulu quelquefois respirer de tant d'adulation et de déférence dont il entrevoyait au fond le mensonge.

Invasion du goût espagnol et italien.

§. 31.

L'intérêt de la première période du XVIIe siècle, c'est de voir comment le génie national se dégagea peu à peu des éléments hétérogènes qui menaçaient de l'altérer. Le vainqueur d'Ivry, en voyant partir les Espagnols de Paris, leur dit: „Bon voyage, messieurs, mais n'y revenez plus!" Ils y laissaient cependant leurs modes et la domination de leurs idées. On ne voyait à Paris que „Français espagnolisés." Le bon roi lui-même endossa bon gré mal gré le noir costume de Philippe II, et sur ses vieux jours il se mit, tout en grondant, à apprendre l'espagnol. Le maître qui lui donna des leçons fut Antonio Pérez, ancien secrétaire de Philippe II: confident, rival, complice et victime de ce prince, il avait cueilli à la cour de l'Escurial toute la fleur du cultorisme (c'est ainsi qu'on appelait en Espagne le mauvais goût mis à la mode par le poète espagnol Gongora). Reçu avec empressement par Henri IV et par Elisabeth comme une diffamation vivante de leur ennemi, il se retrempa surtout en Angleterre dans le mauvais goût par l'euphuïsme, style plein d'affectation mis à la mode par Lilly, qui régnait à la cour d'Elisabeth. Pérez enjoliva son style de quelques absurdités de plus qu'il ne manqua pas de rapporter en France. L'abus le plus incroyable de la métaphore et de la comparaison, les rapprochements les plus forcés, les plus ridicules hyperboles forment le tissu de cette langue nouvelle.*) L'Italie envoya

*) Pérez écrivit à Lord Essex: „Mylord et mille fois mylord, ne savez-vous pas en quoi consiste l'éclipse de lune et celle de soleil? La première résulte de l'interposition de la terre entre le soleil et la lune la seconde de l'interposition de la lune entre le soleil et la terre. Si entre la lune, c'est-à-dire ma fortune variable et toujours périclitante, et vous qui êtes mon seul soleil vient se placer l'absence (car entre des amis séparés l'absence est l'interposition de la terre); ou si entre la terre, c'est-à-dire mon pauvre corps, et votre noble faveur s'interpose ou plutôt s'oppose ma fortune, mon âme ne sera-t-elle pas dans la tristesse, ne sera-t-elle pas dans les ténèbres?" C'est ainsi qu'écrivit un homme d'État occupé de graves négociations.

Marini en personne à Paris; Concini l'appela à la cour de Marie de Médicis. Une réputation énorme le précédait. Rien de plus fardé, de plus ampoulé, de plus chargé de faux ornements que ses ouvrages dont le plus célèbre, *l'Adone*, avait quarante mille vers. Ainsi le mauvais goût soufflait sur la France de tous les points de l'horizon. Le foyer où se concentraient ces rayons étrangers, ce fut l'hôtel de Rambouillet.

Après les guerres du XVIe siècle on avait senti le besoin de se réunir, de commencer cette vie commune d'esprit qui caractérise la nation française. Le premier cercle où une conversation vive, enjouée, spirituelle répondit à ce besoin nouveau, fut l'hôtel de Jean de Vivonne, marquis de Pisani. Son épouse Julie Savelli et sa fille, Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, fondèrent à l'hôtel Pisani, qu'on appelait plus tard hôtel Rambouillet, sur les traditions de leur pays, l'art de la vie élégante, l'esprit de conversation et de société. Catherine, ou comme elle s'appelait par anagramme *Arthénice*, y régnait et après elle sa fille Julie d'Angennes, qui réunirent autour d'elles les beaux-esprits et les femmes distinguées. C'était, dans l'origine, une opposition élégante et modérée destinée à combattre indirectement les orgies de la cour par la pureté du langage et des moeurs.

C'était à cette époque chose salutaire, en somme, que l'influence souveraine et incontestée des femmes. Les *Précieuses* — nom respecté alors qu'on donnait aux dames de cette société d'élite — se proposèrent de dévulgariser la langue. Mais au lieu de s'adresser aux langues mortes, elles tirèrent toutes leurs images d'objets connus ou ordinaires. C'était concilier Ronsard et Malherbe. La société connut le charme de la conversation, les lettrés purent compter sur un public. Eux-mêmes devinrent hommes du monde; ils furent admis pour la première fois comme des égaux aux réunions les plus illustres; dans ce commerce tout nouveau ils empruntèrent et reçurent. Malgré cela c'était une société exclusive et en affaire de goût et de lettres on ne s'isole pas impunément. La Bruyère nous dira ce qu'ils devinrent: „On a vu il n'y a pas longtemps, dit-il, un cercle de personnes liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible. Une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes toujours suivies par de longs applaudissements. Par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiment et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne plus s'entendre eux-mêmes.“ Ce fut bien pis quand à l'exemple de Rambouillet se formèrent d'autres ruelles imitatrices;

la province eut ses Précieuses; à Paris même à côté de Rambouillet et de Sévigné il y eut les réunions de Bregy, de Scudéry etc. Nous pouvons nous faire une idée de l'esprit qui régnait dans celle de Scudéry par les romans d'*Ibrahim*, d'*Artamène* ou *le grand Cyrus* et surtout de *Clélie* composés par Mlle. de Scudéry. Sous des noms turcs, grecs ou romains, c'est la galanterie, la ridicule sentimentalité de la société contemporaine. Le galant Brutus échange des billets doux avec la coquette Lucrèce; Horace Coclès amoureux de Clélie s'amuse à chanter à un écho qu'il a trouvé. Un héros fameux, perfectionnant le génie de la galanterie trace la carte du pays de Tendre. On y voit le fleuve d'Inclination ayant sur la rive droite les villages de Jolis-vers et d'Epîtres-galantes, sur la gauche ceux de Complaisance, de Petits-soins, et d'Assiduité etc. Le Roman héroïque tombé à cet excès de ridicule réveilla l'*Amadis de Gaule*; il fut la souche d'une infinité de descendants. On voit que le bûcher de Cervantès n'avait pas étouffé toute la race chevaleresque, elle sortit du tombeau pour l'ennui du XVIIe siècle. Un autre genre du roman, non moins chargé et étudié, c'est le roman pastoral, l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé fut regardée pendant longtemps comme un chef-d'oeuvre sans égal. L'Astrée appartient au genre pastoral le plus artificiel où la scène se passe à la campagne et entre des bergers qui ne sont bergers que de nom et qui au milieu de la vie des champs conservent la vie, les moeurs, le langage des salons et des cours. Pendant quarante ans on tirait presque tous les sujets de théâtre de d'Urfé. Ces pièces s'appelaient pastorales; quand la pastorale eut disparu en tant que comédie, elle se maintint comme opéra. L'Astrée fut appelée une oeuvre exquise par Lafontaine; J. J. Rousseau la lisait encore avec plaisir.

Les Précieuses ridicules et le mauvais goût qu'elles représentaient succombèrent définitivement sous les coups de Boileau et de Molière (1659).

Deux hommes brillent au premier rang parmi les beaux-esprits qui illustrèrent les ruelles, Balzac (v. §. 37) et Voiture.

§. 32.

Voiture fut pendant longtemps le héros de la poésie fugitive. Il représente le mieux les qualités et les défauts de cette société brillante et maniérée.*) Du reste il n'a jamais eu la prétention d'être un auteur. Ce n'est qu'après

*) Sarrazin (1594 — 1664) comme bel-esprit fut le rival de Voiture, qu'il surpasse peut-être comme poète.

sa mort que son neveu a publié quelques-unes de ses lettres et vers de société. Il ne songea qu'à jouir agréablement de sa vie, il plaça son talent en viager, et devint l'homme le plus aimable et le plus recherché de son temps. Séduits par ses charmants défauts, ses contemporains voyaient en lui le plus parfait des écrivains, on se disputait ses lettres, les Condé, les Gramont étaient les correspondants du fils d'un marchand de vin. C'est que — en opposition contre le genre ennuyeux et cultivé — Voiture faisait rentrer dans la littérature ce que la France aime le mieux — l'esprit. On sait quelle grande querelle*) suscita le sonnet d'*Uranie* comparé au sonnet *Job* de Benserade et que le monde lettré se divisa en Jobistes et Uranistes.

Racan (Honorat de Beuil 1589 — 1670) surpasse Malherbe autant par le sentiment et la grâce qu'il lui est inférieur pour la correction et la régularité. Dans ses *Bergeries*, longue pastorale dramatique où l'intérêt ne se soutien pas, il y a des passages, trop rares, il est vrai, d'une grande beauté. La poésie fugitive fut cultivée avec succès par Maynard qui réussit dans le sonnet et l'épigramme; ses odes sont médiocres. Rien de plus affecté que les écrits de Benserade, ce poète des ruelles, qui porta la passion du rondeau jusqu'à l'employer à traduire les métamorphoses d'Ovide; rien de plus ampoulé que les poèmes épiques assez fréquents à cette époque et dont plusieurs ne sont guère connus maintenant que par les traits satiriques dont Boileau les poursuivit. Tels furent l'*Alaric* de George de Scudéry, poète guerrier qui se vantait d'avoir usé plus de mèches en arquebuses qu'en chandelles, le *Moïse sauvé* de Saint-Amand, la *Pucelle* de Chapelain et la *Pharsale* de Brébeuf, dont la renommée d'abord si brillante allait mourir dans les provinces. Saint-Aulaire, Lafare, Chaulieu, rappelèrent dans quelques madrigaux délicieux ou dans les poésies légères le génie d'Anacréon qu'ils avaient pris pour

*) Voiture prit aussi en main la cause de la particule car, mise en péril par un caprice de Gomberville qui se vantait d'avoir écrit dix volumes sans lui donner place une seule fois.

modèle. Un artisan né poète, le menuisier de Nevers, Adam Billaut (mort en 1682) connu par ses chevilles a composé sans art et avec verve quelques chansons bachiques.

§. 33.

Réaction contre le goût espagnol et italien. De tous les poètes du XVIIe siècle, un seul a réellement continué Malherbe, et, avec un génie supérieur au sien, il est tombé aussi dans les mêmes fautes, c'est Boileau-Despréaux (1636 — 1711). C'est la même critique inexorable contre le mauvais goût, mais incomplète puisqu'elle était plus jalouse de la forme que du fond. Boileau était le législateur du Parnasse de son temps: il eut une immense renommée de son vivant, chacune de ses paroles était un arrêt dans les questions littéraires. Ses armes étaient la raison, la clarté et la modération; sa versification est d'une élégance toujours travaillée. Ses *Epîtres*, ses *Satires* prouvent quelquefois quoique rarement sa sensibilité. Le *Lutrin* révèle une imagination vive; l'*Art poétique* est son chef-d'oeuvre plein d'un goût délicat et d'une foule de vers si vrais qu'ils sont passés en proverbes.

La volonté de son père fit entrer Boileau dans différentes carrières sans qu'ils y pût prendre goût. Au début de sa carrière littéraire il se tourna d'abord contre les mauvais poètes et reprit par la satire l'oeuvre que Malherbe avait commencée par la grammaire. C'était une entreprise utile et courageuse, elle était nécessaire pour arrêter les progrès du mauvais goût. Il faut se rappeler qu'à cette époque Chapelain était le roi des auteurs; que l'invasion espagnole et italienne, (v. §. 31) contenue quelque temps par Malherbe, avait rompu ses digues. Le mauvais goût était partout: dans la chaine chrétienne, où Mascaron, jeune encore, lui paya un large tribut; dans la poésie, où le burlesque introduisait la caricature; dans les romans, où la passion et l'histoire étaient dénaturées; dans l'épopée que ridiculisaient les ouvrages des Chapelain, des Scudéry. Il fallait déblayer le terrain pour faire place aux véritables génies qui commençaient à poindre; il fallait instruire le siècle à goûter Molière, Racine, Bossuet. La guerre impitoyable qu'il a déclarée aux rimeurs qui se croyaient poètes a éclairé l'admiration qui hésitait encore entre le faux et le vrai. Tandis que Racine et Molière dotaient la France de leurs chefs-d'oeuvre, Boileau, leur ami, apprenait au public à les comprendre et à les admirer. Le

culte du bon sens, la souveraineté de la raison en matière de goût; tel est le mérite durable de la doctrine de Boileau. On ne reconnait pas moins dans sa critique le caractère et les défauts de son époque. Amoureux avant tout de l'ordre et de la régularité, il discipline la poésie, comme Louis XIV, qui l'estimait beaucoup, *) la société. Son esprit est plus juste que large, plus judicieux que profond. Dans un siècle où domine exclusivement l'esprit de société, où les poètes, en général, sentent peu la nature, Boileau est le type et le modèle. Disciple des anciens, il recommande la mythologie sans la comprendre; il prend pour un système d'allégories abstraites ce panthéisme de la vie universelle qui est l'âme de la poésie grecque. Il n'a pas non plus le sens du moyen âge; il montre une ignorance dédaigneuse de toute la vieille poésie nationale; il dirait volontiers comme Louis XIV: c'est du gaulois. L'art était tout pour lui. Il écrivit à Racine en parlant de la satire des femmes qui l'occupait: „C'est un ouvrage qui me tue par la multitude des transitions qui sont, à mon sens, le plus difficile chef-d'oeuvre de la poésie." Il suffit de citer les vers de son *Art poétique* pour indiquer en peu de mots ce qu'il demandait à la poésie:

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Boileau l'un des premiers et plus instamment que tout autre, introduisit dans les vers la manie des périphrases dont nous voyons plus tard sous Delille le grotesque triomphe.

§. 34.

Un autre poète de ce temps, le plus naïf, le plus gracieux, le plus original de tous, fut Lafontaine (1621 — 1695) né à Château-Thierry. Dans ses *Contes* et dans ses *Fables* nous voyons l'homme autant que le poète; l'intérêt tout personnel qu'il prend à ce qu'il raconte fait le charme principal de ses récits; ses rêveries, ses regrets, ses désirs, ses confidences tantôt gaies tantôt sensibles, cette naïve négligence, qu'il tenait de lui-même et de la vieille école qu'il avait spécialement étudiée (Marot, Rabelais, la reine de Navarre) lui ont mérité ce nom d'amour: le bon Lafontaine. Il y a dans Lafontaine une plénitude de poésie qu'on

*) Louis XIV disait à Boileau: „Souvenez-vous que j'ai toujours une demi-heure à vous donner." Et je ne sais quel est le seigneur de la cour auquel il aurait dit davantage.

ne trouve nulle part dans les autres auteurs français. Il est avec Homère et Horace du petit nombre des poètes avec lesquels on croit vivre en les lisant et qu'on aime en les admirant.

Tandis que la poésie de son époque ne voit dans l'univers que l'homme et considère la nature comme un mécanisme inanimé, Lafontaine sympathise avec toute la création; tout ce qui végète, l'arbre, l'oiseau, la fleur des champs, ont pour lui un sentiment, un langage. Il est le seul grand poète rêveur et personnel avant André Chénier. La vie universelle, éteinte aux yeux sévères et exclusifs de ses amis s'éveille pour lui avec toutes les grâces de l'antique mythologie, toute la vérité profonde de la poésie moderne. — Rien de plus spontané et de plus involontaire que sa vie et sa vocation. Une ode de Malherbe qu'il entendit lire à vingt-deux ans, éveilla en lui le sentiment du rhythme. Dès lors commença son éducation poétique qu'il poursuivit sans ambition, sans empressement: il étudie et croit ne faire que s'amuser. Jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans, Lafontaine semble attendre sans impatience et dans une molle paresse la tardive maturité de son génie. Admis dans la maison, dans la familiarité du surintendant Fouquet, il consume le temps comme tous les autres biens et parait doucement laisser rouler sa vie. Il a immortalisé sa reconnaissance dans un poème où il eut le courage de défendre son protecteur disgracié et abandonné de presque tous ses amis. La belle élégie des *Nymphes de Vaux* ferma pour toujours à Lafontaine la cour de Louis XIV. Mme de la Sablière l'accueillit et était dès lors sa providence; il passa chez elle vingt années, les plus heureuses de sa vie. Il composa chez elle la plupart de ses chefs-d'oeuvre, entre autres ses *Fables* dont les premiers livres parurent en 1668. Il était l'hôte toujours bienvenu des princes de Conti et de Vendôme et du Temple où régnait le voluptueux et anacréontique abbé de Chaulieu. On devine ce que durent être des récits faits pour une société aussi corrompue que spirituelle. De là ses *Contes* (dernière refonte des fabliaux populaires qui, depuis le moyen âge, amusaient l'Europe) où il se montre le digne rival de Boccace, de l'Arioste et de la reine de Navarre. Les *Fables* font toute la gloire du poète tant par la pureté irréprochable de leur morale que par l'inimitable perfection du style. Dans les *Contes* il était le poète de sa société; il est le poète de tous les temps, de tous les âges, de tous les états dans ses *Fables*. A la mort de Mme de Sablière il se retira chez Mme d'Hervart. Il mourut dans les austérités de la pénitence. — Le sentiment vrai de la nature rapproche Lafontaine de l'antiquité mieux que n'eût pu faire l'érudition: il comprend comme Virgil et Théocrite, les voix secrètes

des eaux et des bois. Il n'a jamais eu de cabinet particulier ni de bibliothèque, il se plaisait à composer dans la solitude des champs: il étudiait du coeur cette nature qu'il devait peindre. Son caractère et ses négligences naïves sont assez connues. L'épitaphe qu'il composa pour lui-même, le peint admirablement:

Jean s'en alla comme il était venu
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant richesse chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser:
Deux parts en fit, dont il voulait passer
L'un à dormir et l'autre à ne rien faire.

Théâtre.

§. 35.

Dans la période qui précède le règne de Louis XIV, e théâtre devint sous le patronage de Richelieu la passion des poètes et des gens du monde. Alexandre Hardy (1560 — 1630) régna d'abord sur la scène, il composa huit cents pièces: cette longue fécondité est son unique mérite. Une exagération continuelle, quelque chose d'outré dans le tragique comme dans le comique, le mauvais goût plus funeste que la barbarie qui du moins peut être énergique et naïve, tel est le cachet de presque toutes les compositions sous le règne de Louis XIII. Toutes les pièces de ce temps présentent de la fausseté dans les caractères, de l'enflure ou une fadeur outrée dans le style, un éloignement égal pour le simple, le noble et le naturel. Peut-être faut-il attribuer ces défauts d'abord au cardinal de Richelieu, qui, poète lui-même, poète jaloux à l'esprit faux et étroit, imprima aux lettres une direction funeste, ensuite à l'influence souvent pernicieuse qu'eurent alors les femmes sur la littérature, et enfin à l'imitation mal-entendue du génie espagnol et italien dont on ne prit que l'affectation et les concetti sans en comprendre l'originalité, la grandeur et la richesse. Nous nous contentons de citer *Pyrame et Thisbé* de Théophile Viaud; il profita de Gongora qui avait traité le même sujet dans un poème narratif. On trouvait du dernier

galant l'exclamation finale de Thisbé apercevant le poignard dont son amant vient de se percer:

Ah voilà le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement, il en rougit le traître!

Au reste public et poètes se précipitaient vers la scène avec une ardeur égale. Nous retrouvons encore les noms de quatre-vingt-treize poètes dramatiques contemporains de Hardy.

Cependant les semences jetées par Malherbe portèrent enfin leur fruit; l'exagération et l'anarchie qui régnaient dans la dernière époque furent chassées par les règles sévères des classiques; les trois unités furent adoptées et rigoureusement observées.*) Le théâtre ancien fut savamment imité si ce n'est dans son esprit au moins dans sa forme extérieure.

Pierre Corneille (1606 — 1684) faisait la gloire de son temps. Son style s'élevait infiniment au-dessus de tout ce qui l'avait précédé. Il avait compris que les sentiments nobles et les grandes tirades dominent le mieux les Français rassemblés; il y a de beaux morceaux d'éloquence dans ses tragédies, mais malheureusement il regardait plus à l'effet que cela produirait qu'aux inspirations de son génie. Plusieurs de ses traits cependant sont naturels et même sublimes. *Horace* nous montre l'enthousiasme de la patrie, *Polyeucte* celui de la religion, *le Cid* contient les éléments de la tragédie moderne joints à ceux de l'ancienne — la terreur et la pitié — la religion, l'honneur et l'amour. Une comédie de Corneille: *Le Menteur*, est une imitation de l'espagnol.

Les personnages de Corneille sont grands, généreux, vaillants, tout en dehors, hauts de tête et nobles de coeur. Ils ont sens cesse à la bouche des maximes auxquelles ils rangent leur vie; et comme ils ne s'en écartent jamais, on n'a pas de peine à les saisir; un coup d'oeil

---

*) „Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli." Corneille commentait cette loi dans ses discours sur la tragédie. — Lessing a supérieurement réfuté le système français dans son immortelle: *Hamburgische Dramaturgie.*

suffit: ce qui est presque le contraire des personnages de Shakspeare et des caractères humains en cette vie. La moralité de ses héros est sans tache: ses tyrans et ses marâtres sont méchants d'un bout à l'autre et encore, à l'aspect d'une belle action, leur arrive-t-il quelquefois de se retourner subitement à la vertu. Les hommes de Corneille ont l'esprit formaliste, il se querellent sur l'étiquette, ils raisonnent longuement à haute voix avec eux-mêmes jusque dans leur passion, l'amour de ses héroïnes est subtil, alambiqué et sort plus de la tête que du coeur

Racine (1649—1699) qui lui succéda est le fondateur de l'école tragique française qu'il ouvre par la supériorité de son expression et de sa versification. *Andromaque*, *Britannicus*, *Mithridate*, *Iphigénie* appartiennent à ce système, *Phèdre* en fut la plus éminente production. Après douze ans de silence, de retraite et d'études pieuses Racine créa à la sollicitation de Mme de Maintenon l'idylle dramatique: *Esther* (1689) et l'année suivante, *Athalie*, remplie d'accents prophétiques et de graves paroles sur les souffrances du peuple et l'abus du pouvoir absolu. Dans *Athalie* Racine voulait se surpasser lui-même et en effet cette tragédie est pleine de dignité et de vrai sentiment religieux qui forme le pathétique dans les scènes touchantes.

Racine et Boileau ne sont pas des eaux de source. Un beau choix dans l'imitation fait leur mérite. Ce sont leurs livres qui imitent des livres et non leurs âmes. (Joubert.) Racine et Corneille ont fait des discours admirables, et n'ont pas créé un personnage vivant. (H. Taine.) Voltaire en reconnut déjà le faible. De là sa critique:

Ils ont tous le même mérite,
Tendres, galants, doux et discrets,
Et l'amour qui marche à leur suite
Les croit des courtisans français.

Nous n'avons qu'à comparer une pièce quelconque avec les originaux grecs. Racine n'aurait pas osé représenter, sur la scène française *Hippolyte* entouré d'un choeur de jeunes gens, comme lui, se dévouant à la rude vie de chasseurs et offrant à Diane, la plus belle des vierges du ciel, une couronne de fleurs tressée dans une plaine inviolable où nul berger ne conduit ses troupeaux, où le fer ne pénètre jamais, mais que l'abeille parcourt seule au printemps: il n'aurait pas imaginé Hippolyte dans son enthousiasme s'adressant à Diane, se vantant d'être séparé de tout et de n'entendre que la voix de la déesse au milieu de la solitude. Ce sont là des idées toutes grecques et quand Racine ré-

pondait aux reproches d'Arnault: „Qu'auraient dit nos petits-maîtres si je n'avais pas fait mon Hippolyte amoureux?" il donnait le secret de toutes les transformations que le goût de son temps lui prescrivait dans les sujets antiques. Racine ne pouvait se défendre de donner à son Iphigénie la dignité, la fierté que les moeurs de la cour de Louis XIV imposaient à une princesse. Il n'aurait pas osé, comme Euripide, lui faire exprimer l'espèce d'horreur timide, enfantine qu'elle éprouve à la pensée de descendre dans le noir Tartare et de quitter cette douce lumière du ciel de la Grèce. — Chez lui la vierge dit:

Je saurai, s'il le faut, victime obéissante
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Aussi rien ne ressemble moins et ne peut moins ressembler à une pièce grecque qu'une pièce française sur un sujet grec.

§. 36.

La Comédie trouva en Molière (1620—1673) un maître inimitable. Né dans les troubles à la fois guerriers, sanglants, frivoles et ridicules de la Fronde, il en profitait merveilleusement pour l'observation des hommes et l'étude des caractères. Molière est également supérieur à tous les autres dans les pièces d'intrigue et dans celles de caractère, dans la gaîté de l'imagination et dans la finesse de l'observation. Quoi de plus bouffon que *l'Amour médecin*, *Pourceaugnac*, — quoi de plus savamment intrigué que *l'École des femmes*, quel comique pour ainsi dire idéal dans le *Bourgeois gentil-homme* et *le Malade imaginaire!* Un trait admirable dans Molière c'est que non-seulement il châtia les vices et les ridicules, mais encore qu'il les aperçut le premier dans des choses que son siècle estimait; en sorte qu'il eut la perspicacité de l'esprit et le courage de l'âme; témoin *les Précieuses ridicules*, *les Femmes savantes*, et le *Tartufe*. Le dernier et le *Misanthrope* sont les deux chefs-d'oeuvre du comique supérieur qui réunit la vérité de l'observation à la leçon philosophique et à l'intérêt dramatique. Pendant la vie de Molière parurent les *Plaideurs* de Racine, délicieux croquis dans le genre d'Aristophane, le sel y est jeté à pleines mains. Dans quelques mots perce une observation des moeurs si profonde qu'on peut croire que Molière eût pu trouver en Racine un rival dangereux. — Parmi

les élèves de l'école de Molière le premier et le plus distingué (mais à quel intervalle du maître!) fut Regnard (1656 — 1710). Ce qui le caractérise c'est la gaîté presqu'aussi spirituelle et plus folle que celle de Molière. Il amuse, il fait rire, mais il n'instruit pas, il manque de vérité, sa gaîté va trop souvent jusqu'au bouffon. Ses meilleures oeuvres sont *les Ménèchmes* et *le Joueur*.

La danse et la musique avaient de tout temps fait partie des divertissements des rois de France. On avait même songé plusieurs fois à leur associer la poésie; enfin vers 1673 Quinault introduisit l'opéra tel que nous le connaissons. Ce fut lui qui aidé de Lully pour la musique réunit dans un spectacle brillant tous les arts capables de toucher le coeur et d'enchanter l'imagination. Ses meilleurs opéras sont *Alceste*, *Armide* et *Roland*.

PROSE.

§. 37.

Formé par les leçons de Malherbe, Balzac (1588 — 1654) appliquait les réformes à la prose; à force de travailler et de corriger son style il parvint à une harmonie et une correction qui était un rare mérite dans son temps. On sent un homme qui écrit pour écrire, ce n'est point la pensée qui pousse la plume, c'est la plume qui va chercher la pensée et s'en passe quand elle ne la trouve pas. Il cueille en passant les contrastes, les antithèses, les comparaisons. A ce beau corps il ne manque qu'une âme, qu'un intérêt sérieux. Quand par hasard il le rencontre, la véritable éloquence éclate. Dans son *Socrate chrétien* on trouve quelques pages admirables, celles où l'auteur développe la merveilleuse diffusion de l'Evangile où il montre la main de Dieu cachée derrière les évènements de l'histoire.

La langue se dégageait, elle réunissait les élémens qui devaient la former, on professait une haute estime pour les travaux des grammairiens. Le dépôt de la langue fut confié à l'*Académie française* qui le surveillait et n'empêchait que

trop souvent son développement. Cette réunion formée par le goût des lettres dans la maison hospitalière de Conrart, et devenue par la politique de Richelieu une institution d'Etat (1635), avait pour but de garantir l'unité et la pureté du langage et d'entretenir l'émulation des écrivains par l'honneur qui s'attachait à la réception, honneur tel que les plus hautes dignités de la magistrature et de l'Eglise même y trouvaient un nouveau relief. On ne saurait nier que ce n'est pas toujours le véritable mérite qui a déterminé le choix de ses membres, mais bien souvent des considérations politiques, l'esprit de coterie et des caprices de salons. Il suffit de dire que Descartes, Pascal, Molière, Le Sage, J. J. Rousseau n'ont pas été du nombre des quarante. *)

Le genre faux étant tombé avec l'hôtel Rambouillet qui l'avait tant prôné, Mme de Lafayette (1632—1693) entra dans l'arène. Elle peut être regardée comme la créatrice du roman moderne. Elle écrivit *Zaïde* et *la Princesse de Clèves* (sous le nom de Segrais). Sentiments vrais exprimés avec un tact naturel.

Le *Roman comique* de Scarron (1610—1660) persifflant les Précieuses remporta sur les romans de métaphysique amoureuse une victoire analogue à celle de Cervantès sur les romans chevaleresques.

Antoine Hamilton (1646—1720) né en Angleterre, mais nourri de bonne heure en France, a écrit les *Mémoires du comte de Gramont.* Le héros de ces mémoires, beau-frère de l'auteur, était l'homme le plus à la mode de son temps; c'est l'idéal du courtisan français à une époque où la cour la plus polie de l'Europe était celle de Paris.

Les *Contes des fées* de Ch. Perrault (1628—1703) ont eu la gloire de survivre au siècle, tandis qu'ils y passèrent presque inaperçus. L'auteur eut le bon esprit de conserver

---

*) L'Académie des Inscriptions fut fondée par Colbert en 1663; elle devait rédiger les inscriptions des monuments destinés à rapporter la gloire du roi et ses victoires; l'Académie des Sciences date de 1666.

leur simple et naïve allure à de vieux récits populaires qu'il a le premier tirés de l'oubli.

Mme Dacier (1651—1720) se fit un nom par ses traductions d'Homère, d'Aristophane et de Térence qui sont cependant bien éloignées des originaux.

Le fruit le plus naturel, le plus spontané du siècle de Louis XIV, ce sont les *Recueils de lettres*, où brillent les noms de Mme de Maintenon et de Mme de Sévigné (1626—1696). Il n'y a rien de comparable à cette dernière pour la politesse et l'élégance du style, le sentiment profond et un charme infini de grâce et de bon goût. L'esprit religieux, la sensibilité maternelle jettent à travers la gaîté de ses lettres une légère teinte de mélancolie. On ne se lasse pas de relire ces charmants récits où le siècle de Louis XIV nous est débité en anecdotes, où comme par un miroir enchanté la cour et ses intrigues, le roi, le théâtre, l'église, la littérature, la guerre, les fêtes, les repas, les toilettes passent devant les yeux du lecteur.

Histoire, éloquence, morale.

§. 38.

L'histoire de la Fronde se trouve exprimée d'une manière inimitable dans les *Mémoires* du Cardinal de Retz (1614 — 1679), tableau précieux de son temps, surtout par les portraits. Le plus curieux qu'il a tracé c'est le sien, car il dit plus de mal de lui que n'en aurait pu dire son plus grand ennemi. Un historien estimé de ce temps est Mézerai (1610—1683) qui a porté jusqu'à la hardiesse l'expression de ce qu'il croyait la vérité. Celui qui a su transporter dans l'histoire toute l'éloquence et toute la hardiesse de la conviction religieuse, c'est Bossuet (1627—1704), si toutefois on peut ranger parmi les compositions historiques son *Discours sur l'histoire universelle;* si aujourd'hui ses vues paraissent incomplètes et pleines d'erreur, il faut avouer cependant que cet ouvrage est fondu d'un

seul jet et qu'il partage du moins avec Vico et Herder l'unité du dessein et la majesté de l'expression qui répond à l'élévation de la pensée. Bossuet est le chef de cette philosophie religieuse et monarchique qui inspira toute l'éloquence du XVIIe siècle. Dans ses sermons on ne voit plus que le génie. Son éloquence a tout l'enthousiasme de la poésie. Dans les *Oraisons funèbres* de la *reine d'Angleterre*, *du prince de Condé*, le lecteur irrésistiblement entraîné court avec lui au dénoûment, comme si le discours était devenu le drame le plus tragique et le plus animé. Tel est le fruit de son commerce continuel avec la bible, seule nourriture assez forte pour son génie; il y voit la science, s'en pénètre et s'en revêt à la fois. — Bourdaloue (1632 — 1704) possède la même force de la pensée, une grande finesse du style et une profonde connaissance de la morale des Écritures. — J. B. Massillon (1663 — 1742) est moins un apôtre qu'un moraliste. Il a une profonde connaissance du coeur humain. Sa diction est partout d'une simplicité noble unie à l'harmonie la plus douce. On sent que ses beautés coulent de source. Son chef-d'oeuvre est le *Petit Carême* prononcé en 1717 devant le jeune roi Louis XV, où il traite des devoirs des grands. — Esprit Fléchier (1632 — 1710) avait atteint la perfection de l'art par la régularité de ses plans, le soin qu'il met jusque dans le plus petit détail, la pureté de sa diction et l'harmonie brillante de ses périodes. Toujours on aperçoit trop l'artifice et surtout l'antithèse. — Fénelon (1651 — 1715) fut comme Bossuet la gloire de son âge et par ses vertus la gloire de l'humanité. Il suffit de nommer son *Traité sur l'existence de Dieu*, *sur l'éducation des filles*, la *Remontrance au roi*, *les Directions pour la conscience d'un roi*, et son immortel *Télémaque* qui respire la morale la plus pure et l'amour le plus ardent des hommes.

Jacques Benigne Bossuet naquit à Dijon. En 1661 il prêcha pour la première fois devant Louis XIV. Le roi fit écrire à son père pour le féliciter d'avoir un tel fils. De 1659 à 1669 il se montra dans toutes les chaires de Paris. La cour, la ville entière affluaient à ses sermons. Il prononça les oraisons funèbres pour Anne d'Autriche

et la reine d'Angleterre. En 1671 le roi le chargea de l'éducation du Dauphin. C'est à cette charge que nous devons le *Discours sur l'histoire universelle.* L'éducation terminée, il fut nommé évêque de Meaux. C'est alors qu'il rédigea les articles de l'Eglise gallicane (1692). Bossuet est pour ainsi dire l'âme du siècle de Louis XIV: il règne à côté du roi. Attaché à l'idée d'unité et de discipline, il accepte avec ardeur la transformation monarchique. Aux yeux de son siècle il n'était pas un orateur, mais un père de l'Eglise. Sa vie ne fut qu'une longue bataille contre tous les ennemis du dogme. Tantôt il cherche à réunir les deux parts de l'Europe que le protestantisme a divisées; tantôt se posant au milieu de deux doctrines opposées, il frappe également jansénistes et jésuites. Dans la question du quiétisme il eut une dernière lutte (1696) contre un homme dont toutes les vertus formaient avec celles de Bossuet un violent contraste, Fénelon.

Bourdaloue (jésuite) fit de l'éloquence évangélique un art profond et régulier, il s'arme de la raison pour combattre pour la foi. „Il est très capable de convaincre, dit Fénelon, mais je ne connais guère un prédicateur qui persuade et qui touche moins. Il n'a rien d'affectueux, de sensible." Ce sont des raisonnements qui demandent de la contention d'esprit: „Il m'a souvent ôté la respiration, dit Mme de Sévigné, par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours." La cour ne parlait que des sermons de Bourdaloue et cependant il prêchait avec la liberté d'un apôtre. Il était d'une force à faire trembler les courtisans.

François de Salignac de La Mothe-Fénelon prêcha, dès l'âge de quinze ans, devant un brillant auditoire, dont il enleva tous les suffrages. Lié d'amitié avec Bossuet et le duc de Beauvilliers, il fut chargé, après la révocation de l'édit de Nantes, des missions du Poitou. Cette mission lui inspira plus tard (1694) la lettre qu'il adressa au roi sur l'état de la France. Le spectacle d'un peuple accablé d'impôts pour des guerres ruineuses et un faste outrageant, foulé par le despotisme, lui donna le courage de faire entendre la voix de la vérité au roi tout puissant. En 1689 il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. C'est pour son élève qu'il composa ses *Fables, les Dialogues des morts* et les *aventures de Télémaque.* Cinq ans plus tard il fut appelé à l'archevêché de Cambrai. La publication des *Maximes des Saints* où il avait concentré toute sa doctrine lui valut la disgrâce du roi et une lutte acharnée avec Bossuet où celui-ci déploya une aigreur que ne justifiait ni la position ni le caractère de son adversaire, qui ne lui opposa que la douceur. Louis qui n'aimait pas Fénelon, sollicita de la cour de Rome la condamnation de ce livre. Il passa dans son diocèse les dix-huit dernières années de sa vie et se consola de sa disgrâce en devenant l'ange consolateur des pauvres et

des affligés. La mort du duc de Bourgogne, les malheurs de la France précipitèrent sa fin qui arriva le 1er janvier 1715.

§. 39.

Auprès de ces auteurs monarchiques s'était élevée une secte plus rigoureuse et plus indépendante qui aux honneurs du talent réunit la persécution. Ce sont les Jansénistes et surtout les solitaires du Port-Royal.*) Là se distinguait le génie le plus prodigieux de son siècle, Blaise Pascal (1628 — 1662). Ses immenses travaux dans les sciences exactes, dont à vingt-trois ans il avait parcouru le cercle entier, ont donné à son style quelque chose d'élevé et de rigoureux tout à la fois qui n'appartient qu'à lui — surtout dans les *Pensées*, cet ouvrage d'une profondeur effrayante dans lequel il voulut ramener l'homme à Dieu en lui prouvant son imbécilité et qui ne restait qu'un fragment d'un grand édifice qu'il voulait élever en faveur de la religion. Au milieu de ce grand travail, Pascal écrivit ses fameuses *Lettres Provinciales,* chef-d'œuvre d'érudition et d'éloquence, qui fixa dans la prose française le style de la plaisanterie et de la fine raillerie comme Lessing dans l'allemand.

Blaise Pascal né à Clermont (Auvergne). Dès son enfance, il épouvantait son père de la grandeur et de la puissance de son génie. A douze ans, seul et sans livres, il inventait, à ses heures de récréation, les éléments de la géométrie, dont il ignorait les termes. A seize ans il composait son traité des *sections coniques*. Son organisation fléchit sous cette activité dévorante. Depuis l'âge de dix-huit ans il ne passa pas un seul jour de sa vie sans souffrir. Les médecins lui ayant interdit tout travail, il se jeta dans l'agitation du monde; c'est à cette époque qu'on doit le *Discours sur les passions de l'amour*. La vie mondaine de Pascal fut de courte durée; un accident qui mit ses jours en danger le rappela aux sentiments religieux et le jeta entre les bras des solitaires de Port-Royal. Aux portes de Paris, à trois lieues de Versailles, s'élevait dans une solitude le monastère de Port-Royal, abbaye des filles de l'ordre des Cîteaux. Il tomba, au commencement du XVIIe siècle sous la direction de la famille d'Arnaud, le célèbre avocat de l'Université contre les jésuites en 1594. Angé-

*) Sainte-Beuve, Histoire de Port-Royal.

lique Jacqueline Arnaud fut nommée abbesse et entreprit la réforme du couvent où se retiraient la plupart de ses soeurs, nièces et sa mère. L'abbé de Saint-Cyran fut reçu comme directeur à Port-Royal et y imprima le sombre caractère du jansénisme. Près de lui vinrent se ranger toute une colonie d'illustres pénitents et enfin Antoine Arnaud, le grand Arnaud, le plus jeune frère de la réformatrice. Le jansénisme dont Port-Royal était le plus puissant abri, prétendait fortifier le christianisme en le rappelant à sa source. S'abritant des noms de St.-Paul et de St.-Augustin, il poursuivit d'une haine implacable la nature corrompue. Talents, arts, sciences, sentiments ne lui paraissaient que comme des vanités; les bonnes oeuvres étaient sans mérite, la grâce seule, donnée ou refusée arbitrairement, faisait les saints. Au moment où Pascal se retira au Port-Royal, les solitaires étaient dénoncés et vivement attaqués par les jésuites; Arnaud allait être condamné en Sorbonne. Pascal s'adressa au public: alors pour la première fois les gens du monde furent constitués juges de ces hautes questions. La nécessité de se faire lire et goûter d'un pareil tribunal fit des *Provinciales* (1656) un chef-d'oeuvre.

L'immense intérêt des *Pensées* c'est que la vie de l'auteur y éclate à chaque pas par des accents d'une vérité profonde. C'est le combat tragique livré entre la foi et le doute au fond du coeur d'un homme si extraordinaire et si sensible. Ses doutes, ses déchirements, ses dédains pour lui-même et pour la raison, ses terreurs religieuses, ses entraînements vers Dieu s'y trahissent tour-à-tour par une éloquence sublime. On suit l'écrivain, avec une anxiété pleine de terreur, à travers ce long drame religieux. Son style est comme son âme d'une beauté incomparable.

§. 40.

La Rochefoucauld*) (1613—1680) dans ce livre si court et si célèbre des *Maximes* voulut prouver que l'amour de soi, la vanité égoïste est le seul mobile de nos actions, vue pardonnable à un contemporain de Richelieu et de Mazarin; son livre est plein de perspicacité et d'une profonde connaissance du coeur humain. Dans les temps de faction et d'intrigues politiques on a plus d'occasion de connaître les hommes. On lut avidement ce petit recueil: il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat.

---

*) Il était aussi l'ami et le protecteur de Lafontaine; voyez fable XI du livre Ier le cas que le poète faisait des *Maximes* et dans le livre X fable XV l'éloge qu'il fait de l'auteur.

Il faut ajouter que La Rochefoucauld donnait lui-même l'exemple des vertus dont il paraissait contester l'existence. Il peint les hommes comme il les a vus. Il était l'ami intime de Mme. de Lafayette jusqu'à la fin de sa vie. Sa maison était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville par le nom, l'esprit, les talents.

La Bruyère, né à Dourdon en Normandie (1644 — 1696), a une meilleure morale et une intelligence de la nature humaine moins étroite; l'heureux mélange des réflexions et des portraits donne aux *Caractères et moeurs de ce siècle* un attrait piquant qui manque souvent aux écrits des moralistes. Il trace en quelques lignes un portrait entier vivant et agissant. Souvent il se plaît à renfermer sa pensée dans un petit nombre de paroles et laisse beaucoup à deviner. Point de transitions, point de plan régulier. Ses personnages sont une foule affairée qui court, remplie de prétentions et de ridicules. Vous croiriez être dans la grande galerie de Versailles et voir défiler seigneurs, bourgeois, marquis, financiers, pédants.

Bossuet devina le génie de La Bruyère et le tira d'un obscur emploi de finance pour l'attirer à la cour, sur ce théâtre des ses observations. Les chapitres: *Du souverain et de l'Etat, De l'homme, De la mode,* sont admirables par la finesse de l'observation et par le noble courage de l'auteur. Mots célèbres de La Bruyère: „Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la Satire; les grands sujets lui sont défendus. Il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur les petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style.“ „Un Dévot est celui qui sous un roi athée serait athée.“ Le passage admirable où il cherche à éveiller la pitié pour le sort du paysan, peint mieux que toute éloquence l'abîme où la France était entrainée par les guerres ruineuses et l'ambition de son maître brillant. (C'était le temps où Vauban*) allait cherchant des remèdes à la

*) Deux grands hommes de bien, sans s'être donné le mot, publièrent la même année chacun un livre qui peint la misère et propose le remède. *Le Détail de la France* par Bois-Guilbert et le *Projet de la dîme royale* par Vauban parurent en 1707. La situation y est exposée au vif. D'après les calculs de Vauban, la France avait perdu par la révocation de l'édit de Nantes (1685) 100,000 habitants et des meilleurs, 60 millions d'argent monnayé emportés par les proscrits, 9000 matelots, 12,000 soldats aguerris, 600 officiers, ses manu-

misère publique, où même le pieux et doux Racine fit entendre par la voix de Joad de graves avertissements au pouvoir absolu enivré par les louanges de lâches flatteurs.) „L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines, ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé."

Philosophie, sciences.

§. 41.

Le XVIIe siècle est l'époque de la création définitive des sciences modernes; les doctrines d'Aristote sont renversées les unes après les autres; en France, en Angleterre, en Italie et en Allemagne, quatre hommes, Descartes; Bacon, Galilée, Kepler, fondent la philosophie scientifique, et ouvrent la voie à la science nouvelle dont rien désormais ne doit arrêter l'essor.

Descartes (1596 — 1650) est le père de la philosophie moderne. A seize ans, il avait épuisé la science contemporaine et en senti le vide. Il se retira dans une solitude, se tenant tous les jours enfermé dans une chambre, il arriva de pensée en pensée à vouloir mettre son esprit tout nu et à se dépouiller en quelque sorte lui-même, ne gardant que l'ardent désir de découvrir la vérité en toutes choses par les propres forces de son esprit. Il cherche la *méthode*, la grande et universelle route qui conduit à la vérité. Il arrive enfin à la vérité: *Je pense*, *donc j'existe* et il a

---

factures les plus florissantes. Le commerce en fut ruiné, et le quart du royaume sensiblement dépeuplé. Bois-Guilbert, pour prix de ses conseils, fut exilé; le *Projet de la dîme royale* fut brûlé au pilori de la place de Grève. Vauban mourut six semaines après.

établi le principe fondamental de la philosophie moderne. Armé de sa méthode, il descendait hardiment dans l'abîme du doute et tentait de *reconstruire tout son savoir.* Son école est idéaliste et métaphysique; Spinoza, Malebranche, Leibnitz sont ses successeurs. (Bacon de Verulam et après lui Locke (1632 — 1704) sont les fondateurs de la méthode du réalisme et des sciences naturelles qui est basée sur l'induction.) Le *Discours de la méthode* est le premier chef-d'oeuvre de la prose française moderne.

Son influence a été immense. L'oeuvre de Bossuet *De la connaissance de Dieu et de soi-même* et le traité de Fénelon *De l'existence de Dieu* paraissent déjà, malgré leur tendance dogmatique, remplis des idées et de la méthode de Descartes.

Gassendi (1592 — 1655) fut un opiniâtre adversaire de Descartes dont il combattit le système des idées pour lui substituer celui des idées tirant leur origine de la sensation.

Descartes fut suivi par le père oratorien Malebranche (1631 — 1715); son imagination de poète lui fut nuisible dans l'analyse philosophique; mais elle a souvent embelli la pensée de sa *Recherche de la Vérité* d'une couleur presque platonicienne.

P. Bayle*) (1647 — 1706) homme d'une immense érudition et d'une étonnante facilité, réfugié en Hollande, soumettait dans son *Dictionnaire critique* les institutions et les opinions humaines à l'examen d'un scepticisme railleur et savant. Ce fut un arsenal où le XVIIIe siècle vint chercher ses armes. Les doctrines d'Epicure furent professées par Gassendi, St.-Evremont et cette voluptueuse société de Ninon de l'Enclos, où Chaulieu initia Voltaire. Toute cette école en dehors du XVIIe siècle préparait le XVIIIe et Fontenelle (1657 — 1757) parut être l'anneau destiné à lier l'un à l'autre: il n'attaqua pas les préjugés de front comme on fit après lui. Le premier il se fit un nom dans l'éloquence académique que Racine seul avait illustrée par l'éloge de Corneille.

---

*) De Carlat en Auvergne. Son père était ministre protestant.

Fontenelle était secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences (fondée par Colbert en 1666). Deux fois par an cette académie entendait solennellement l'éloge de ceux de ses membres qui etaient morts depuis la dernière réunion publique. Les éloges prononcés par F. dans ces occasions ont atteint une juste célébrité. Un tour aisé et noble, un choix heureux de détails biographiques font de ces petits morceaux autant de chefs-d'oeuvre.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE. SIÈCLE PHILOSOPHIQUE.*)

§. 42.

Jusqu'ici la littérature n'a semblé que le résultat de la société existante: au XVIIIe siècle la scène change; au milieu de la décadence générale des pouvoirs, la littérature devient un pouvoir: elle tend à se concentrer, elle se personnifie spécialement dans quelques hommes qui donnent l'impulsion à tout le reste. La poésie cède la première place à la prose. Celle-ci subit elle-même un changement. Désormais légère, brillante, acérée, elle devint une arme terrible dans la main de l'écrivain. La philosophie du XVIIIe siècle, c'est la révolution française dans le domaine de la pensée. Le XVIIe siècle n'avait connu que le libre examen de la philosophie; il ne s'était proposé d'autre réforme que celle de l'individu. Interroger l'âme humaine, redresser la raison pour la mieux guider dans la vie, là se bornait l'ambition de Descartes et de ses disciples, c'était le siècle des moralistes. Le XVIIIe siècle interroge peu l'âme humaine, mais beaucoup la société; il prétend corriger le gouvernement, non l'individu.

Le génie littéraire du XVIIe siècle s'était formé sous trois influences, la religion, l'antiquité, le règne de Louis XIV. Les influences qui dominent la littérature du XVIIIe siècle sont, au contraire, la philosophie sceptique, l'imitation des littératures modernes et la réforme politique. Rien de plus opposé et pourtant rien de plus lié que ces deux époques, la grandeur et les abus de la première devaient enfanter l'autre. D'ailleurs l'incrédulité du XVIe siècle —

---

*) Villemain, Tableau de la littérature au XVIIIe siècle. — H. Hettner, Geschichte der französ. Litteratur im 18. Jahrhundert.

étouffée en apparence par le concert harmonieux des écrivains religieux du XVIIe — traversait secrètement le règne de Louis XIV pour aller ébranler le siècle suivant. A la cour même, que de vices païens s'impatientaient du masque de la décence, surtout quand le règne de Maintenon les eut comprimés encore davantage sous des apparences hypocrites. Tout cela fermentait sourdement au-dessous de la société officielle et régulière. On sentit que la fin du règne était la fin d'une société. C'est de l'Angleterre que partit la première impulsion du XVIIIe siècle; liberté de tout examiner et de tout dire, application de la littérature aux intérêts politiques et économiques de la nation; sciences exactes, tendance positive et matérialiste de la pensée, couleur prosaïque et un peu vulgaire des productions de l'esprit, tout cela passa de l'Angleterre du XVIIIe siècle à la France. Mais ce qui chez les Anglais était épars et isolé, vint se concentrer ici dans un foyer brûlant: la France porte partout son unité.

Quand les deux générations contemporaines de la grandeur de Louis XIV eurent disparu, celle qui succéda n'hérita point de leur enthousiasme pour le grand roi. La fermeté que montra Louis dans ses derniers malheurs ne ramena point à lui les coeurs qu'avaient aliénés ses ministres et ses maîtresses. Il mourut. Le respect pour la monarchie qui n'était déjà plus qu'habitude ou hypocrisie tomba avec lui. Louis XV joignit bientôt à la honte de sa politique extérieure le scandale de sa vie privée. Le mécontentement fut universel, on y répondit par des coups d'autorité. Cependant les gens de lettres se répandaient; soutenus par les moeurs et l'opinion ils soumirent à l'examen et à l'analyse d'abord la religion, puis la politique, le gouvernement tout entier. Flattés par les souverains du nord, ils sentirent tout ce qu'ils pouvaient être. *L'Encyclopédie* fut le fruit de leur union. La discorde entre les opinions et les institutions devenait toujours plus flagrante: enfin elle fut une lutte acharnée qui ensanglanta les dernières années du XVIIIe siècle; alors les institutions croulèrent toutes à la fois et leur chute en ébranlant toute

l'Europe lui ouvrit une ère nouvelle. La littérature seconda et formula les opinions, un homme surtout: Voltaire.

Il est bon de rappeler que le XVIIIe siècle, siècle d'émancipation et de lutte contre les anciennes croyances et institutions, ne s'attaqua pas seulement à tout ce qu'il y avait de suranné et de contraire à l'esprit moderne, mais qu'il conduisit à une exagération du principe novateur et qu'il établit une philosophie sensualiste et égoïste qui eut une influence funeste par le relâchement des moeurs et l'autorisation de la jouissance irréfléchie et frivole. C'est contre ces doctrines que s'éleva la voix puissante de J.-J. Rousseau qui défendit avec courage la cause de la liberté morale qui impose à l'homme le frein du devoir et de la conscience.

Philosophie, histoire naturelle.

§. 43.

Voltaire*) (1694 — 1778) doué d'une merveilleuse flexibilité de talent a abordé tous les genres et son influence a puissamment modifié chacun d'eux. Aucun écrivain français n'a mieux connu et mieux représenté son temps et sa nation. Dans ses premiers écrits il est plus grave et plus modéré; on voit qu'il ne veut pas rompre encore les liens qui l'attachent à l'âge précédent. Son séjour en Angleterre lui donne d'abord l'occasion d'attaquer les abus dominants dans son pays. Bientôt la renommée qu'il s'est acquise, l'enthousiasme des grands rois, le progrès des idées nouvelles l'enhardissent à soulever toutes les questions. Sans doute on peut lui reprocher l'abus de ses facultés pour poursuivre d'un persifflage inconvenant des opinions et des hommes honorables; l'inconstance et l'incertitude de ses propres doctrines; cependant il a rendu de grands services à son pays en popularisant les idées de tolérance, de justice, d'égalité, la philosophie de Locke, la physique

*) Desnoiresterres, Voltaire et la société française au XVIIIe siècle.

de Newton (Elémens de la philosophie de Newton), la jurisprudence de Beccaria. Le génie infatigable et capricieux de Voltaire courut comme une flamme mobile sur tous les points du domaine des lettres: il s'arrêta sur quelques-uns et y jeta une vive lumière. Sa véritable supériorité est dans son ardeur, son étendue et son incomparable netteté. Il manque de profondeur; il s'en passe et la méprise. Pour lui, aller au fond des choses, c'est s'enfoncer dans un obscur souterrain; et monter sur les hauteurs, c'est se perdre dans le vide. Il nie hardiment ce qu'il ne peut pas atteindre. Il exprime avec clarté ce qu'il comprend et il anéantit avec sécurité ce qu'il ne comprend pas. Tout ce qui est mystère est pour lui non avenu et il accuse d'erreur ou d'imposture tout ce qui tend à l'éclaircir. — Ce qui distingue ses ouvrages parmi lesquels il faut citer sa *Correspondance* (émule de celle de Sévigné), le *Dictionnaire philosophique,* le *Commentaire sur Corneille,* les *Lettres sur les Anglais*, c'est la facilité, la clarté, la fécondité, le mordant, la variété, le goût toujours pur et l'inaltérable élégance.

François Arouet de Voltaire, né à Paris, fit de brillantes études au collége Louis le Grand dirigé par les jésuites. Il fut introduit de bonne heure par l'abbé de Châteauneuf, son parrain, dans une société de beaux-esprits et de jeunes seigneurs incrédules, les Conti, les Vendôme, les Sully, les Richelieu, les poètes La Fare et Chaulieu. Exilé en 1726 *), il se rendit en Angleterre, où il étudia profondément

*) En 1725 Voltaire fut bâtonné par les gens du chevalier de Rohan. Il avait alors trente et un ans. Sa gloire était déjà établie, et, mécontent sans doute du nom d'Arouet qu'il tenait de son père, il avait emprunté le nom de Voltaire d'un petit domaine que sa mère possédait dans le Poitou. Ce détail choqua le chevalier de Rohan, et, rencontrant à l'Opéra l'auteur de la *Henriade*: „Ah ça! lui dit-il, comment vous appelle-t-on décidément? Est-ce mons Arouet ou mons Voltaire?" „Monsieur le chevalier, répondit Voltaire, il vaut mieux se faire un nom que de traîner celui qu'on a reçu." Un jour que Voltaire dînait chez le duc de Sully, on vint l'avertir qu'un carosse l'attendait devant la porte de l'hôtel. Il descendit aussitôt, et fut saisi par des laquais qui le frappèrent à coups de bâton. Le chevalier du fond de son carrosse, assistait à cette exécution et encourageait

la langue, la littérature, la philosophie des Anglais. Rentré en France et inquiété de nouveau à propos de la publication de ses *Lettres philosophiques* *) (1735), il se retira au château de Cirey chez la marquise du Châtelet, où il resta jusqu'en 1749. A la suite d'un voyage à la cour du roi de Prusse, Frédéric II, l'un de ses plus grands admirateurs, il se vit tout-à-coup recherché par le ministère qui l'avait jusque-là persécuté. En 1745 il obtint par le crédit de Mme de Pompadour le brevet d'historiographe de France, en 1746 il entra à l'Académie. Sa faveur dura peu. Après avoir été accueilli à Sceaux chez la duchesse du Maine, à Nancy à la cour du roi Stanislas, il se rendit en 1750 à Berlin et resta pendant trois ans attaché, en qualité de chambellan, à la personne du roi de Prusse. Son penchant à la satire et les singulières contradictions de son caractère amenèrent bientôt un refroidissement dans ses relations avec le philosophe de Sans-Souci. Voltaire quitta Potsdam (1753); mais Frédéric le fit arrêter à Francfort et l'y retint jusqu'à ce qu'il lui eût rendu un manuscrit de ses poésies que Voltaire avait emporté. Il parcourut ensuite une partie de l'Allemagne, séjourna dans plusieurs villes de France et finit par se fixer à Ferney dans le pays de Gex (1758). C'est là qu'il passa les vingt dernières années de sa vie, occupant Paris et l'Europe de ses moindres écrits. Devenu le père de la littérature, il en remplit tous les devoirs. Il recueillit chez lui la nièce de Corneille, qui languissait dans la misère et lui constitua une dot du revenu des *Commentaires sur Corneille;* il prit la défense du malheureux Calas, plaida pour Sirven; il éleva la voix pour l'infortuné Lally et le jeune chevalier de la Barre; il dévoua sa plume aux paysans de quelques cantons de la Franche-Comté. En 1778 à 84 ans, il fit un voyage à Paris afin de

---

ses gens. „Frappez, frappez, disait-il; seulement ménagez la tête; il en peut encore sortir quelque chose de bon." Ce chevalier de Rohan avait l'oreille des ministres, si bien que Voltaire, pour avoir voulu poursuivre la réparation de son injure, fut d'abord embastillé, puis contraint de passer de l'autre côté de la Manche.

*) Ou *Lettres sur les Anglais.* Publiées en anglais dès 1728. Ces lettres passent en revue la politique, la religion, la condition des gens de lettres, la littérature sous toutes les formes. Voltaire sent vivement que, sous le rapport des sciences et de la méthode philosophique, la France est fort en retard sur l'Angleterre et il s'applique à le faire comprendre à ses concitoyens. Il y recommande vivement deux mesures hygiéniques dont il fit pendant toute sa vie une propagande active: l'inoculation de la petite vérole et l'habitude d'enterrer les morts hors des centres de population.

faire représenter *Irène*, une de ses dernières productions. Reçu dans la capitale avec un enthousiasme inouï, accablé d'honneurs de tout genre, il mourut trois mois après son arrivée, chez le marquis de Villette.

Les opinions philosophiques de Voltaire étaient ceux de Locke et des déistes anglais. Ennemi de toute religion révélée et surtout du christianisme, il fit la guerre à toutes les convictions religieuses; il a séduit ses contemporains en exprimant sous une forme vive et brillante les idées et les sentiments qui fermentaient dans les âmes d'où s'étaient retirées les antiques croyances. Il ne fit pas, comme on l'en a accusé, l'incrédulité et le scepticisme de son temps, il s'en empara pour faire prévaloir le seul dogme auquel il était attaché, la tolérance. Voltaire était plutôt malicieux que méchant, plutôt relâché que corrompu; parmi tous les caprices de son esprit, les inégalités de son humeur, il avait de généreuses passions. Comme son siècle, il a eu dans la guerre contre le passé ses ruses déloyales, ses ingratitudes, ses emportements; mais l'ardeur ne l'entraîna pas à tous les excès: il s'arrête avec respect devant la noble figure de Saint-Louis malgré sa haine pour le moyen âge; il glorifie Henri IV; il défend la civilisation contre les chimères d'innocence et de pureté barbares écloses du cerveau de Jean-Jacques; il renvoie avec dédain et colère le brévet d'athéisme que lui décernent les d'Holbach et les Lamettrie et ne se laisse pas déconcerter par les railleries des Grimm et Diderot qui lui reprochent comme une faiblesse de tenir encore à son Dieu rémunérateur et vengeur.

§. 44.

Beaucoup d'autres écrivains, sans embrasser une aussi vaste superficie, creusaient à une plus grande profondeur le terrain auquel ils se bornaient.

Montesquieu*) (1689—1755), dans ses *Lettres Persanes*, avait uni comme Voltaire à la satire souvent amère des institutions de son temps l'amour des hommes et de la liberté. Dans les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* il examina Rome sous le point de vue qu'aurait choisi Tacite. C'est le premier essai d'une histoire pragmatique que les modernes aient à opposer aux chefs-d'oeuvre des anciens. Enfin parut 1748 après 20 ans d'études et de recherches *l'Esprit des lois* **) qui jeta une lumière inattendue sur toutes les questions civiles et poli-

*) Villemain, Éloge de Montesquieu.

**) En moins de deux ans cet ouvrage eut 22 éditions.

tiques; qui toujours modéré s'attacha à faire sentir la nécessité du respect pour les lois et inspira une haine contre le despotisme et un enthousiasme pour la vraie liberté. Son langage est grave, concis et animé d'une intime poésie. On a dit de cet ouvrage: Le genre humain avait perdu ses titres, Montesquieu les a retrouvés.

Charles Secondat, baron de Montesquieu et de la Brède naquit à la Brède, près Bordeaux. A l'âge de 27 ans il fut nommé président du parlement de Bordeaux. Il chercha une distraction de sa grave profession dans des études plus libres. Dans les *Lettres persanes,* il effleurait déjà, sous une apparance frivole, les questions qu'il devait approfondir plus tard dans son *Esprit des lois.* En 1726 il vendit sa charge, résolu de voir l'Europe, d'étudier les peuples chez eux. Il partit pour Vienne, alla jusqu'en Hongrie, vint en Italie, s'arrêta à Florence et à Venise et passa en Angleterre en compagnie de Lord Chesterfield, son ami. Après deux ans de séjour à Londres, il revint enrichi de tout un ordre d'idées nouvelles. La publication de l'*Esprit des lois* est peut-être la date la plus importante du XVIIIe siècle. L'auteur dit dans une lettre: „Je puis dire que j'ai travaillé à ce livre toute ma vie. J'avoue que cet ouvrage a pensé me tuer je vais me reposer, je ne travaillerai plus. Il y a un morceau sur l'origine et les révolutions de nos lois civiles de France qui forme trois heures de lecture, mais je vous assure que cela m'a coûté tant de travail que mes cheveux en sont blanchis.“ (*Lettres de Montesquieu.*) La loi aux yeux de l'auteur n'est plus le fruit de la volonté arbitraire soit d'un homme, soit d'une nation. Les lois dans la signification la plus étendue sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses et dans ce sens tous les êtres ont leurs lois. Au lieu d'aller chercher ces rapports nécessaires dans la région des idées, c'est dans l'étude positive des faits qu'il prétend les trouver; il ne considère pas l'homme comme un être abstrait créé par la pensée, il l'observe dans l'état réel où le montre l'histoire. Il examine les lois dans leur rapport avec le gouvernement, les moeurs, le climat, la religion et le commerce; il en cherche l'origine, il en découvre les causes physiques et morales, il en examine les effets; il voit pourquoi dans tel lieu, dans tel temps et chez tel peuple elles se sont produites avec tel caractère et non autrement et quelles conséquences en ont découlé. — L'influence de ce livre fut immense, mais non pas immédiate. Cette politique prudente, historique qui ne marchait qu'appuyée sur l'expérience, qui ne dédaignait pas même l'étude des institutions du moyen âge et s'occupait longuement de la théorie des lois féodales, devait déplaire aux impatients novateurs du XVIIIe siècle.

— Comme homme Montesquieu fut véritablement un sage. Il aima et pratiqua la vertu, parce que la vertu est selon l'ordre et qu'elle conduit au bonheur par le respect du juste et du vrai. Il a été donné à peu d'hommes de pouvoir dire comme lui: „Chaque jour, je m'éveille en revoyant la lumière avec une joie ineffable.“ Digne de toutes les distinctions et de toutes les récompenses, il ne demandait rien et ne s'étonnait pas d'être oublié; quoiqu'il vécût parmi les grands par convenance et par goût, leur société n'était pas nécessaire à son bonheur. Il fuyait, dès qu'il le pouvait, dans sa terre, pour y retrouver sa philosophie, ses livres et son repos. C'est lui qui a marqué l'ordre des devoirs imposés à l'homme pour la conduite de la vie dans ces paroles mémorables: „Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose d'utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe et au genre humain, je le regarderais comme un crime.“ Son âme était faite pour pratiquer ces hauts devoirs, aussi dit-il dans son journal: „Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre; j'ai pris part à leur fortune et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant.“ Combien ce langage désigne l'ami de l'humanité et combien les Français d'aujourd'hui sont loin de l'idéal proposé par le grand homme!

Buffon (1707 — 1788) expliqua les mystères de la nature; son style et son ouvrage la représenteraient parfaitement, s'il avait pu jeter dans le premier cette infinie variété, dans l'autre cet ordre parfait dont les oeuvres seules de la nature réalisent l'alliance. Son style est élevé, même solennel, animé d'un riche coloris et d'une vive imagination; plus le sujet s'élève, plus Buffon se trouve dans son naturel. Cependant il a plus d'imagination que de sensibilité, plus de noblesse que d'émotion. Il ramène tout à l'homme, il décrit les objets dans l'ordre où ils se présentent à ses yeux, mais cet égoïsme humain en brisant la grande chaine des choses semble aussi tarir dans l'observateur la source du sentiment.

Georges-Louis le Clerc, comte de Buffon, né à Montbard en Bourgogne, se fit connaître de bonne heure par des expériences de physique et par de savants mémoires. Il fut admis en 1739 à l'Académie des Sciences, et fut nommé la même année intendant du jardin du Roi. Les devoirs de sa place fixèrent pour jamais sa vocation

d'écrivain, jusqu'alors incertaine et partagée entre différentes sciences: il osa concevoir le projet de réunir en un vaste ensemble tous les faits auparavant épars de l'histoire naturelle. Son ouvrage dont les premiers volumes parurent en 1749 l'occupa tout le reste de sa vie et lui valut tous les genres de récompenses et d'honneurs. L'*Histoire naturelle* de Buffon est accompagnée d'une *Théorie de la terre*, de *Discours* et de suppléments parmi lesquels se trouvent les *Epoques de la nature,* un des plus beaux ouvrages de l'auteur.

Le grand style de Buffon, voilà ce qui assure sa réputation. „Les ouvrages bien écrits, dit-il, sont les seuls qui passeront à la postérité. Les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mis en oeuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; le style est l'homme même." Il était incapable de s'abaisser à un style élégamment simple. Il décrit l'âne, le colibri, le héron du même style que les catastrophes de l'univers. Donner la vie à ses créations, c'est le don le plus précieux de l'écrivain, Buffon ne donne guère que des idées abstraites; il s'applique à désigner les choses par leurs termes les plus généraux. „Mr. de Buffon, dit Mme Necker, ne pouvait écrire sur des sujets de peu d'importance: quand il voulait mettre sa grande robe sur de petits objets, elle faisait des plis partout. Son génie d'écrivain se déploie largement dans ses belles conjectures sur l'état primitif du globe; la majesté du style est égale à celle du sujet, quand il faut fouiller les archives du monde, tirer des entrailles de la terre les vieux monuments et recueillir leurs débris. C'est alors qu'il fixe quelques points dans l'immensité de l'espace, et place un certain nombre de pierres numéraires sur la route éternelle du temps."

§. 45.

J.-J. Rousseau (1712 — 1778), né au milieu du paysage poétique des Alpes, a rendu trois grands services à son siècle: en politique il chercha dans le droit national une base solide pour le pouvoir; en morale il réveilla le sentiment du devoir, et prêcha avec une éloquente conviction l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme et comme conséquence de ces nobles principes il renouvela les sources de la poésie et lui apprit à voir, à aimer la nature. — Dans le *Discours sur l'inégalité des hommes* comme dans le *Contrat social* il cherche les bases de la société humaine et prouve que la civilisatoin rend l'homme malheureux et coupable, que le sauvage est seul bon, libre et heureux.

Dans le *Contrat* c'est la précision du style, le ton dogmatique qui part d'un seul principe d'où il prétend tirer toute sa politique. *L'homme est né libre,* ce sont ses premiers mots, c'en est aussi toute la pensée. Si l'homme sort de sa naturelle et sauvage indépendance, c'est par son consentement. Donc toute société est fondée sur un contrat. L'ensemble des volontés particulières forme la volonté générale qui est la seule véritable loi. Le peuple est le seul souverain. Le despote n'est le maître qu'aussi longtemps qu'il est le plus fort. Il est manifestement contre la loi de la nature qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage et qu'une poignée de gens regorge de superfluités tandis que la multitude affamée manque du nécessaire. On voit que Rousseau s'est égaré en suivant toujours un seul principe et on doit reconnaître à côté de la liberté personnelle la raison souveraine et impersonnelle à laquelle sous peine d'injustice elle ne saura se soustraire. Le législateur ne sera que le traducteur plus ou moins fidèle de ces droits et de ces devoirs antérieurs et supérieurs aux lois positives. L'erreur principale du XVIIIe siècle était d'attribuer à la réflexion, à la volonté libre et consciente ce qui est le produit naturel des facultés humaines. En général ce siècle ne comprenait pas la théorie de l'activité instinctive: ébloui par l'idée de la puissance de la réflexion, il étendit beaucoup trop la sphère de l'invention humaine. Dans sa *Nouvelle Héloïse* Rousseau offre des personnages qui, vertueux en sentimens et en paroles, violent cependant sans cesse dans leur conduite les règles de moralité reconnues par les hommes; dans les *Confessions* il s'avoue coupable de l'oubli de tous les devoirs imposés par la société et il se présente en même temps comme le plus vertueux des hommes; dans l'*Emile* il développe un système d'éducation où tout est basé sur la nature et sur le principe que l'homme est un être naturellement bon, que l'éducation ordinaire le déprave. C'est pourquoi il isole son élève, il veut lui faire inventer les arts, les sciences, Dieu même par l'élan de sa liberté, par l'expansion naturelle de son âme. Vain effort! l'homme

ne peut s'enfermer en lui-même et être seul son univers. On a appelé ce livre la Déclaration des droits de l'enfant et l'évangile naturel de l'éducation (Goethe). Si l'éloquence consiste surtout à trouver le chemin des esprits et des coeurs, Rousseau malgré toutes les erreurs de sa doctrine fut un véritable orateur religieux pour son époque. Au milieu du silence timide de la chaire chrétienne lui seul éleva une voix puissante pour rétablir par le sentiment et la raison les vérités obscurcies. Les attaques contre la révélation sont d'un ton bien différent de celui des encyclopédistes. Plus franches et plus hardies, elles sont aussi plus respectueuses et l'éloge le plus éloquent qu'on ait jamais fait de l'Évangile se trouve dans la *Profession de foi d'un Vicaire savoyard.*

Ce que les Français du XVIIIe siècle ne comprenaient guère, c'était cette rupture que Jean-Jacques avait faite avec le monde en allant s'établir à l'Ermitage d'abord, à Montmorency ensuite et en y passant résolument l'hiver comme l'été. Un homme de lettres vivre à la campagne au lieu de vivre dans les salons de Paris — chose inouïe! — C'est là cependant qu'il exerça son influence la plus bienfaisante. Il fit pâlir, par le contraste de ses pages brûlantes, cette poésie froidement spirituelle qui ne consentait à regarder la campagne qu'à travers les fenêtres dorées des salons. Ce sentiment de la nature donna à tous ses écrits un charme inouï; il fut dans lui une passion profonde qui fit éclater sous sa plume une poésie nouvelle, inconnue encore à la France.

Jean-Jacques Rousseau, né à Genève, était fils d'un horloger. Son enfance rêveuse fut développée d'une manière précoce par la lecture des grands hommes de Plutarque et des romans héroïques du XVIIe siècle. Tour à tour clerc de greffier, apprent, graveur, séminariste, laquais, maître de musique à Lausanne, précepteur chez M. de Mably à Lyon, secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur de France à Venise, commis chez M. Dupuis, fermier généralı il publia son premier ouvrage en 1749. L'Académie de Dijon ayant proposé cette question: Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les moeurs, Jean-Jacques prit parti contre les arts et les sciences. Son discours éloquent et paradoxal fut

couronné. Quatre ans après, Rousseau qui avait abandonné sa place de commis et s'était fait copiste de musique, afin de vivre indépendant, répondit à une nouvelle question de la même Académie sur l'Origine de l'inégalité des hommes par un nouveau *Discours* plus hardi encore que le premier. Après un voyage à Genève, où il retourna au calvinisme qu'il avait abjuré, Rousseau, revenu à Paris, se lia avec Mme d'Epinay, qui fit construire pour lui dans la vallée de Montmorency le célèbre *Ermitage* (1756). Il écrivit dans cette retraite la *Nouvelle Héloïse* (1759), le *Contrat social* et l'*Emile*, roman philosophique sur l'éducation (1762) qui attira sur lui la persécution. Décrété de prise de corps par le parlement de Paris, il se réfugia à Motiers-Travers dans la principauté de Neufchâtel. Forcé de quitter la Suisse, il accepta l'hospitalité que lui offrait David Hume en Angleterre (1766). Malheureusement Rousseau, toujours ombrageux, se brouilla avec le grand historien et il retourna en France où il fut accueilli avec enthousiasme (1767). En 1770 il reparut à Paris, aigri, chagrin, malade. En 1778 il accepta une retraite que lui offrait M. de Girardin à Ermenonville; à peine y était-il établi qu'il mourut presque subitement à l'âge de 66 ans. Il laissait plusieurs ouvrages manuscrits entre autres les *Confessions*, le plus intéressant et le plus original de ses ouvrages.

Telle fut la vie de Rousseau. Son humeur était mobile, son caractère à la fois confiant et inquiet, son coeur tendre et passionné jusqu'au délire. Une imagination exaltée, romanesque le transportait sans cesse hors du monde social. Il avait la passion de la vertu, de la vérité, de la justice et de la morale; il en défendit les principes avec éloquence mais en les exagérant par des illusions et des erreurs. Il aimait l'humanité telle qu'il se la figurait possible; il haïssait et méprisait les hommes tels qu'ils sont réellement. Rousseau n'est pas une âme saine, mais c'est une âme puissante; ce n'est pas un esprit juste, mais c'est une forte intelligence. La séduction de ses ouvrages a été contagieuse parceque, devant les ruines déjà faites, il promettait de tout renouveler et de donner le bonheur à la société régénérée. Il rejetait tous les torts du passé non pas sur l'homme, dont il faisait une créature excellente, mais sur les institutions; il imputait à la société et non aux individus toutes les misères et tous les crimes de l'humanité; de sorte que sous la forme d'un censeur impitoyable, il était réellement le plus attrayant des flatteurs. Par une méprise étrange il confond l'état de nature qui est le règne de la force, avec le droit naturel d'où découlent tous les droits que la société peut seule garantir.

Les Encyclopédistes. — Vauvenargues, Duclos.

§. 46.

L'Encyclopédie était un dictionnaire qui devait rassembler toutes les connaissances humaines. Elle se composait de 22 volumes in-folio, on en tira plus de 4000 exemplaires, pas un ne resta chez les libraires. On s'arrachait les derniers au prix de 1800 francs. Juger le passé au point de vue de la science moderne, lier ensemble par la confraternité d'un même travail les talents les plus divers et les plus brillants, en former un faisceau formidable qui pût briser toutes les résistances des anciennes opinions, telle fut la pensée qui inspira cet ouvrage. L'Encyclopédie trouvait des protecteurs et des amis jusque dans le cabinet du duc de Choiseul, jusque dans le palais du roi. On voyait des personnages élevés dans tous les rangs s'empresser d'enrichir l'ouvrage de leurs recherches, souscrire et travailler à la fois. Le chef de cette colossale entreprise, celui qui l'avait conçue, qui sut la diriger et la mener à terme après un travail de neuf années, était Diderot.

Diderot né à Langres (1713 — 1784), après Voltaire le génie le plus universel, après Rousseau le plus éloquent; ardent et impétueux champion de l'athéisme et entraîné vers la foi par toutes les puissances de son âme, élevé, noble et généreux et d'un cynisme audacieux, il aimait partout la vie, la beauté et la nature et il mit de la poésie jusque dans sa désespérante théorie du drame. Nul autre n'eut tant de spontanéité dans son style qui éclate surtout dans ses *Contes, Romans*, *Jacques le fataliste* et le *Neveu de Rameau* (tr. p. Goethe). On l'a nommé la tête la plus allemande de la France.

Oeuvres: *Lettre sur les sourds et muets; Principes de la philosophie morale; Pensées sur l'interprétation de la nature* et surtout *Le Salon,* où il jugeait les ouvrages de peinture exposés en 1765—67. Cependant tous ces travaux ne l'enrichissaient pas, et il se vit réduit en 1765 à vendre sa bibliothèque; l'impératrice de Russie, l'acheta 50,000 francs, à condition qu'il continuerait d'en jouir et elle se chargea de pourvoir à ses besoins. En 1773 Diderot fit le voyage de

St.-Pétersbourg pour visiter sa bienfaitrice, et revint après quelques mois à Paris, où il vécut fort retiré jusqu'à sa mort. Voyez sur Diderot l'excellente monographie de Ch. Rosenkranz.

D'Alembert (1717 — 1783) lui est bien inférieur sous ce rapport. Excellent mathématicien il a traité admirablement la partie du *Discours préliminaire* de l'Encyclopédie où il raconte le progrès des sciences exactes depuis le XVIe siècle. — Condillac (1714 — 1780) était pressé de ramener les tendances si excentriques des Encyclopédistes à une unité, une espèce de symbole. Il l'établit dans la sensation, l'âme n'était pour lui qu'une sensation transformée. Les gens du monde ravis d'entendre quelque chose dans une matière réputée si obscure lui surent gré de leur avoir permis de devenir si facilement philosophes.

Helvétius (1715 — 1771), honnête homme lui-même, développa dans ses deux livres *l'Homme* et *de l'Esprit* les conséquences rigoureuses de cette métaphysique subversive, il prêcha le matérialisme: l'homme ne diffère de la brute que par la conformation de ses organes et la vertu n'est que l'égoïsme sagement entendu. Le Baron d'Holbach qu'on avait surnommé „le maître d'hôtel de la philosophie" publia dans le *Système de la nature* le code du matérialisme le plus complet, c'était la plus froide négation de tout ce qu'il y a de grand, de noble et de vrai dans le coeur de l'homme. Le XVIIIe siècle ne pouvait descendre plus bas, il était au fond de l'abîme. Dès-lors on pouvait prévoir une énergique réaction contre ces doctrines; la société regardait autour d'elle avec anxiété. Le roi Frédéric essaya de réfuter ce funeste livre, Voltaire jeta un cri d'alarme; l'un et l'autre étaient impuissants, l'auteur du Système n'avait fait qu'appliquer rigoureusement leurs principes. Le patriarche de Ferney avait dit que la cause des rois était celle des philosophes: il reçut de ses disciples d'audacieux démentis. Jusqu'alors le mot d'ordre philosophique avait été: Plus de prêtres! On disait maintenant: Plus de rois absolus! On déclamait dans ces termes: Peuples lâches, imbécile troupeau! Vous vous contentez de gémir, quand vous devriez rugir.

Tout cela prédisait une catastrophe sinistre qui ne tar-

dait pas d'éclater. Rousseau exprimait sa prévision avec une grave éloquence: „Ne vous fiez pas", disait-il, „à l'état actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet. Nous approchons de l'état de la crise et du siècle des révolutions."

La licence des moeurs et des idées n'étendit pas sa contagion sur Vauvenargues (1715 — 1747), esprit rare, noble coeur qui, mêlé aux philosophes, ami de Voltaire, semble tenir encore à la famille des Pascal et des La Bruyère. Mort à la fleur de l'âge, il a laissé des essais plutôt que des ouvrages. Ses divers ouvrages portent les titres de *Maximes, Caractères*, *Méditations.* Ils se distinguent par l'estime qu'il fait de l'homme, il le relève et il l'honore, il prétend lui restituer ses vertus dont les uns lui ont disputé le mérite et les autres la réalité. Nul n'a mieux prouvé par son exemple ce mot qui lui appartient: „Les grandes pensées viennent du coeur." — Après lui on doit nommer Duclos (1704 — 1772). Dans ses *Considérations sur les moeurs,* il est moins élevé que Vauvenargues, mais la finesse de l'observation, la lucidité du style, les mots heureux font le charme de ses écrits. Il composa une histoire de Louis XI qui lui valut la place d'historiographe de France. Les *Mémoires pour servir à l'histoire du XVIIIe siècle* et les *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV* renferment des renseignements précieux.

Histoire, roman etc.

§. 47.

Parmi les mémoires qui peignent l'histoire de la régence se distinguent ceux du duc de St.-Simon (1675 — 1755). Sa franchise, son énergie, la perspicacité de son coup d'oeil le placent à coté du cardinal de Retz.

Voltaire avait senti le besoin d'une réforme dans la

manière d'écrire historique, il voulut y introduire l'esprit philosophique, mais la vivacité de son imagination ne lui permit pas de réussir complètement. Le meilleur de ses ouvrages historiques est l'*Histoire de Charles XII* où il devaits se montrer plutôt peintre. Outre le charme de la narration, Voltaire y fait preuve d'autres qualités essentielles à la composition historique. A une époque où les écrivains se préoccupaient peu des moeurs étrangères, il joint au tableau des faits celui des institutions, des coutumes, des climats. Une enquête laborieuse avait précédé la composition de cet ouvrage: l'auteur adressait des questions partout d'où il pouvait espérer obtenir des éclaircissement, et des réponses lui arrivaient des extrémités de l'Europe. Le chapelain Nordberg, confesseur de Charles XII, écrivit l'histoire de ce roi en 4 volumes, ouvrage très diffus et ennuyeux, où il critique et contredit Voltaire presque à chaque page. Voltaire tint compte des remarques utiles et pour finir il lui adressa ces lignes: „Un historien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rappeler ici deux qui sont de quelque considération, celui de ne point calomnier et celui de ne point ennuyer. Je puis vous pardonner le premier parceque votre ouvrage sera peu lu; mais je ne puis vous pardonner le second, parceque j'ai été obligé de vous lire. Je suis d'ailleurs, autant que je peux, votre très humble et très obéissant serviteur Voltaire." — L'*Histoire de Pierre le Grand* et celle de *Louis XIV* (1752) sont inférieures. Dans l'*Essai sur les moeurs* on aperçoit une raillerie indigne de la sévérité historique, et une partialité qu tronque quelquefois les faits pour détruire les opinion religieuses de son temps; et cependant c'est un ouvrage très important. L'auteur se proposait de chercher dans cette immensité d'évènements ce qui mérite d'être connu de nous, l'esprit, les moeurs, les usages des nations principales. Voltaire ouvrait la carrière à l'histoire philosophique; à côté des évènements politiques, il étudiait le développement de la civilisation sous la double influence des faits extérieurs et du caractère intime du peuple; jetant ainsi les fondements de deux nouvelles sciences:

l'histoire de l'humanité et la philosophie de l'histoire. Les *Contes et Romans* de Voltaire sont remarquables par une raillerie mordante mêlée tantôt au feu et à l'originalité et au bon sens, tantôt à une sensibilité vraie et touchante. *L'Ingénu* est un chef-d'oeuvre. Voltaire en faisant arriver un Huron à Versailles, y trouve des occasions de satire dans le contraste de la libre nature et des raffinements de la société.

Les romans de Le Sage (1668 — 1747, né à Sarzeau en Bretagne) imités de l'espagnol se distinguent par la splendeur des couleurs, la richesse de l'invention et la connaissance des hommes: *Gil Blas, Le diable boiteux*. — *L'Anarcharsis* de Barthélemy (1746 — 1795), quoique ennuyeux souvent par ses longueurs et la monotonie de l'invention, mérite d'être lu pour la richesse des faits, l'exactitude des matières et l'élégance du style.

L'abbé Prévost (1697 — 1763) est un romancier digne d'être cité auprès de Le Sage, aussi romanesque que celui-ci est satirique. Jamais il ne vise à l'effet, il raconte avec une simplicité qui est d'autant plus touchante. Son chef-d'oeuvre est *Manon Lescault* dont il dit lui-même avec vérité: „Ce n'est partout que peintures et sentiments, mais des peintures vraies et des sentiments naturels."

Florian (1755 — 1792), le seul des fabuliste qu'on puisse lire après Lafontaine, publia *Numa Pompilius* à l'imitation de Marmontel qui fatigue souvent par la tendance et le ton sentencieux. Ses jolies pastorales *Estelle* et *Galatée* rappellent l'Astrée de d'Urfé; son style a plus de grâce et de variété que l'original.

Laharpe (1739 — 1803) s'est acquis une grande renommée par son *Lycée* ou *Cours de littérature ancienne et moderne*. La facilité et l'abondance avec lesquelles il parle le langage de la critique, lui donnent l'air habile, mais il l'est peu. Cet élégant petit esprit n'était habitué qu'à juger des mots. On voit qu'il est dépaysé quand il s'agit des choses; il chancelle et on sent qu'il n'est plus là sur son terrain. Aussi cherche-t-il aussitôt à se raccrocher à quelque passage de livre.

POÉSIE.

§. 48.

En poésie, comme en prose le nom de Voltaire domine le XVIIIe siècle. Nous le voyons à la tête d'un temps et d'une civilisation peu poétique, élégant et timide dans l'épopée, brillant et pathétique au théâtre, fidèle aux traditions du goût français et rejetant tous les autres. La poésie favorite de Voltaire, cette poésie sceptique et moqueuse qu'il osa dès sa jeunesse et qui ne vieillit pas chez lui, est l'image du XVIIIe siècle. Comme la poésie sérieuse de Voltaire, elle avait un autre but que l'art même: elle servait au triomphe d'une opinion; elle flattait la mollesse des moeurs, comme la *Henriade*, l'*Alzire* et *Mahomet* l'indépendance de la raison, car Voltaire choqué des abus et non des vices de son temps eut pour règle singulière de propager la réforme par la licence et de corrompre les moeurs pour enhardir l'opinion.

Voltaire suivit dans ses premiers drames *Oedipe* et *Mariane* l'exemple de ses prédécesseurs. Dans *Zaïre* il fut lui-même, il employa le théâtre comme une tribune pour diriger les idées de son temps. La tragédie devint un moyen de communiquer aux masses des vérités qui fissent sur elles une forte impression et qui pussent se graver profondément dans les esprits. Le poète allait souvent parler par la bouche de ses personnages et le besoin d'un auditoire bienveillant l'obligeait à se conformer au goût et aux exigences des spectateurs plutôt qu'aux vrais principes. C'est sous ce rapport qu'on a comparé Voltaire à Euripide, il sait comme lui remuer les passions qui sont l'essence de la tragédie, et surtout la pitié. Il agrandit le domaine que Racine avait renfermé dans l'histoire ancienne, il varia le répertoire par *Zaïre, Alzire, Mahomet, Tancrède* etc. On peut lui reprocher l'abus de l'effet théâtral, l'altération audacieuse de l'histoire et le ton déclamatoire qui est l'effet ordinaire de l'incré-

dulité du poète. L'histoire, la couleur locale, les caractères individuels s'effacent de plus en plus et laissent la scène à une intrigue idéale qui s'agite dans le vide. L'abstraction qui est le vice de la philosophie et de la politique du XVIIIe siècle, éclate également dans son théâtre. Ses personnages sont des situations, tout au plus des caractères, presque jamais des hommes.

Crébillon (1674 — 1762) prit l'horrible pour le pathétique et l'enflure pour la grandeur; il est barbare dans son langage et n'eut de succès que par ses couleurs sombres et fortes. En le lisant, on reconnaît que ce théâtre, français-grec, inventé par l'art de Racine, ce mélange de la poésie d'Athènes avec les moeurs bienséantes de la cour de Louis XIV, produisait, dans les maladroits imitateurs, le dernier degré du ridicule et du faux. Ses amis lui firent le tort de l'opposer comme un rival à Voltaire. — *Rhadamiste et Zénobie*, voilà le seul ouvrage qui a immédiatement précédé Voltaire et qui annonce une nouvelle époque dans l'art du théâtre.

§. 49.

La Comédie eut le même sort que la tragédie; elle fléchit tongtemps et ne se releva que vers la fin du XVIIIe siècle. Ce qu'il y a de bon se rattache à trois noms: Le Sage, Piron et Gresset. Le *Turcaret* de Le Sage représente avec une verve digne de Molière la bassesse et l'avidité des financiers et des agioteurs. *La Métromanie* de Piron est du meilleur comique. Gresset dans *le Méchant* a moins provoqué le rire qu'il cherche à attaquer le vice devenu une affaire de mode et un point d'honneur. Gresset est aussi l'auteur d'un charmant poème badin: *Vert-vert.*

Diderot établit le nouveau genre de la Comédie touchante par son *Père de famille* et *le Fils naturel,* dans lesquels il voulut substituer à l'uniformité dramatique de son temps, à l'emphase et à la déclamation la peinture des rangs de la société et des relations de famille. Au fond les principes de Diderot ne furent que l'expression de sa philosophie. Il recherchait avec chaleur le naturel et la vérité; sa pen-

sée était libre et hardie, et il ne pouvait se résigner à plier devant les lois conventionnelles du goût. L'intérêt de ses drames est basé sur un besoin moral de l'âme, la sympathie; mais il anéantit l'idéal, en nous forçant de retrouver sur la scène les misères et les tracasseries de la vie ordinaire, en bannissant les points de vue élevés, les hauts sentiments et cet épurement des passions dans lequel Aristote avait trouvé l'essence et l'effet de la poésie tragique. Lessing suivit le système dans Miss Sara Sampson. Kotzebue et ses imitateurs exagérèrent ce genre qu'avait traité Voltaire dans *l'Enfant prodigue,* Gresset dans *Sidney.*

Les *Poésies sacrées* de J.-B. Rousseau (1671 — 1741) forment un progrès par la versification habile; il a tressé les paroles de Racine autour des pensées de David, mais l'inspiration, le sentiment, l'âme manquent au poète incrédule. Il est un habile ouvrier lyrique; il a de belles strophes, des parties d'éclat et d'harmonie, mais tout cela sonne creux et sent le plaqué.

§. 50.

Voltaire se fit aussi poète épique, parceque personne en France, disait-on, ne l'avait été encore. A vingt ans, sous les verrous de la Bastille, il composa les premiers traits de la *Henriade.* Une épopée lui paraissait le récit pompeux d'un évènement guerrier orné d'un songe, d'un voyage aux enfers et d'une épisode d'amour. Aussi combien il est froid dans tous ces récits imités de l'antiquité! Mais qu'il rencontre une idée morale ou épique, déroule le tableau des merveilles du commerce et de l'industrie, aussitôt l'émotion vraie qu'il ressent donne à son style une chaleur nouvelle, et ces passages — les moins poétiques de leur nature — sont les plus excellents de son livre. — Pourquoi a-t-il prostitué son talent descriptif en outrageant dans une épopée héroï-comique le nom de *Jeanne d'Arc* le plus héroïque et touchant que la patrie pût offrir au genié du poète? Au moins ses *Poésies légères* sont irréprochables sous tous les rapports. La langue française si féconde en ce genre n'a rien qui les égale, et Voltaire,

en peignant dans une foule de vers animés par l'esprit le plus délicat ses impressions personnelles, est resté le plus parfait modèle de la poésie fugitive.

La Poésie descriptive fut inventée ou retrouvée à cette époque. Tandis que la philosophie niait l'âme, la poésie se mettait hors de l'âme et s'occupa à décrire avec un soin minutieux les objets extérieurs. Encore chercha-t-on moins à décrire qu'à suivre les pas de la science, à analyser et épuiser tous les détails. Saint-Lambert chanta les *Saisons*; dans un sujet où Thomson avait jeté son âme et les émotions les plus sublimes, il fut secet froid comme un grand seigneur qui n'a ni vu ni aimé la campagne. — L'univers n'avait plus de charmes pour des hommes qui n'y voyaient qu'un habile et froid mécanisme, une combinaison plus ou moins heureuse de la matière et la nature était morte à leurs yeux comme l'espérance au fond de leurs coeurs.

Fin du XVIIIe siècle.

§. 51.

Bernardin de St.-Pierre (1737—1814). Buffon n'avait trouvé dans la nature qu'une admirable machine, Bernardin y vit un beau poème: il chercha à saisir les harmonies de la nature, il fit sentir à tous les coeurs la main cachée qui produit tant de merveilles. Il n'est point naturaliste, il n'aime point la science. Ce qu'il lui faut c'est un site agreste et sauvage où rien ne rappelle la main de l'homme; ce sont ces antiques forêts dont le feuillage n'avait encore ombragé que les amours des oiseaux. Ce qu'il cherche à découvrir c'est la pensée, l'intention bienfaisante de Dieu dans la perpétuelle beauté de l'univers; il ne s'occupe que des causes finales qui président à la naissance de tous les phénomènes et des effets gracieux ou imposants qu'ils produisent. Pour bien apprécier tout le charme de ses ouvrages il faut les replacer par la pensée dans le milieu de ce siècle mondain et sceptique, où l'élégance corrompue et savante avait des-

séché les sources naïves de l'émotion; la littérature académique était toute livrée à l'imitation du vieux Voltaire; on faisait la tragédie faussement noble ou des petits vers de salon, Delille disséquait la nature; les esprits sérieux s'occupaient de la science nouvelle qui venait de naître avec Turgot et Necker *): Bernardin appela de la société à la nature; de la discussion au sentiment, il continua le schisme de Rousseau, avec qui il avait été lié par une tendre amitié. Ils étaient faits pour se comprendre; Rousseau vécut comme lui, seul et mécontent au milieu de la gloire. L'énergique vieillard développait sans doute chez son ami son déisme sincère qui prenait dans l'âme de Bernardin plus de douceur et d'émotion. Les *Études* rappellent Rousseau qui sans doute les a inspirés, mais l'éloquence entraînante du maître tourne à l'élégie dans le disciple. Son chef-d'oeuvre est *Paul et Virginie*, création charmante qu'on admire avec le coeur et qu'on n'applaudit qu'en pleurant. Cet ouvrage est inspiré par le même sentiment, c'est le même idéal de religion et de vertu sous l'oeil d'un Dieu indulgent et au sein d'une imposante nature: mais l'imagination flottante du poète s'était concentrée dans une simple et heureuse fiction; c'était tout le génie de la pensée de l'auteur. Ce poème délicieux eut le double bonheur de déplaire aux coryphées de la littérature et d'obtenir un succès immense dans le public. Cette dissidence entre une nation et sa littérature officielle annonçait une révolution dans le goût: on retrouvait avec charme l'image du bonheur et de la

---

*) Quesnay, 1693 — 1774, médecin de Louis XV, est le père de l'Economie politique dont il énonça les principes. Au XVIIe siècle on avait cru qu'une nation est d'autant plus riche qu'elle achetait moins et vendait davantage. Quesnay montra que les métaux précieux ne sont que le signe de la richesse et il mit celle-ci dans l'agriculture. (*Tableau économique* 1758.) De son école qui était infatigable et qui publiait ses travaux dans les *Ephémérides du citoyen* était sorti le mot célèbre: „Laissez faire, laissez passer!" — Cependent Quesnay et ses disciples n'étaient que les précurseurs du philosophe écossais Adam Smith dont l'*Essai sur la richesse des nations* est le livre vraiment classique de la science nouvelle.

vertu dans la peinture la plus vraie de la vie commune et vulgaire.

Bernardin de St.-Pierre, né au Hâvre, eut comme J.-J. Rousseau une longue et douloureuse éducation de poète. Dès son enfance il voyage, il parcourt le monde; un instinct vague le pousse de l'Inde en Allemagne, des rives de la Néwa aux mornes de l'Ile de France. Pauvre, sans amis, aigri par des tracasseries indignes de son talent, il reporte sur la nature tout l'amour qu'il ne peut donner aux hommes qui l'entourent.

§. 52.

André Chénier (1762 — 1794) était l'aîné des deux fils du consul-général de Constantinople. Leur mère, jeune Grecque pleine d'esprit et de beauté, leur inspira l'amour de l'art et de la simplicité antique. Marie-Joseph entraîné dans le tourbillon de la littérature contemporaine par un amour prémédité de la gloire perdit bientôt cette originalité native. André fidèle au culte de la Grèce traduisait, dès l'âge de 14 ans, Anacréon et Sappho. C'est en étudiant les petites poésies charmantes des Grecs qu'il tirait ces images si pures, ces esquisses si vraies et si simples, ces idylles si différentes des fadeurs de Florian, ces élégies qui semblent un écho des chants de Tibulle. Il n'est pas de son siècle, il est à la fois plus ancien et plus moderne c'est un payen fervent, il a imité le génie antique, et il a en même temps le sentiment profond de la nature animée et vivante. Sa carrière si belle fut rompue par un assassinat juridique et il a laissé des chants divins mais inachevés. Révolté par les excès de la révolution il osa les blâmer hautement dans son *Journal de Paris*; il fut traduit pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort en 1794. Ses poésies furent retirées de l'oubli et publiées par Latouche en 1819.

§. 53.

Beaumarchais (1732 — 1799). Voltaire eut aussi son successeur comme Rousseau; sa verve ironique et mordante, son bon sens, son esprit plein d'audace et souvent d'éloquence reparurent dans Beaumarchais. Tour à tour habile

dialecticien, conteur spirituel, avocat entraînant, ici plaisant jusqu'à la bouffonnerie, là sérieux jusqu'à l'éloquence, il écrasa l'autorité du parlement par le poids du ridicule; la France pressentit en lui Mirabeau. De là cet intérêt profond et général dans l'Europe qui s'attachait à un procès de quelques centaines de louis. Louis XV lui-même s'amusait à voir ces spirituels *Mémoires* saper l'autorité dans l'un des grands corps de l'État. — Il jeta aussi sur le théâtre cette plaisanterie hostile à l'autorité et elle lui fit gagner sa cause devant le parterre comme devant la justice. Dans des comédies étincelantes d'action, de vivacité et de bons mots pleins de bon sens, dans ces pièces où tout le monde a trop d'esprit, à commencer par l'intrigue, Beaumarchais attaquait les gens qui se sont donné la peine de naître et rien de plus: les Almavivas flanqués de leurs Baziles; il prenait en main la cause de ce spirituel barbier, à qui il a fallu déployer plus de science et de calcul pour subsister seulement qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner les Espagnes. *Figaro* c'est l'enfant du peuple, le tiers-état qui jusqu'alors n'a rien été et qui dorénavant sera tout, si on ne lui permet pas d'être quelque chose.

Pierre Aug. Caron dit Beaumarchais, né à Paris, fils d'un horloger, se distingua d'abord dans l'état de son père. Profitant de la faveur que lui procurait son talent, il se jeta dans les affaires et déploya un tel génie en ce genre qu'en peu d'années il eut acquis une grande fortune. A l'époque de la révolution il fut nommé membre de la commune de Paris, mais il quitta bientôt les affaires publiques pour se livrer à de nouvelles spéculations où il se ruina. Emprisonné sous la Terreur, il échappa cependant à l'échafaud et se tint quelque temps caché. Voyez sur sa vie: de Loménie, Beaumarchais et son temps. Oeuvres: *Mémoires contre le sieur de Goëzman, Le barbier de Séville, La folle journée ou le mariage de Figaro, La mère coupable*.

La révolution française.

§. 54.

Cependant les évènements avaient marché. Le temps des théories était passé, le pouvoir allait appartenir aux

hommes d'action. L'éloquence de la tribune qui n'était plus pour l'Europe qu'un souvenir antique sembla renaître tout-à-coup avec tout son éclat, toute sa grandeur. C'est à l'histoire politique à raconter l'éloquence de ces trois assemblées orageuses: le succès fut le pouvoir, la défaite l'exil ou la mort. Remarquons seulement que toutes les opinions philosophiques du XVIIIe siècle furent représentées tour à tour par ces puissantes assemblées. Au-dessus de tous ces hommes domine MIRABEAU (1749 — 1791), le génie de l'éloquence moderne, incorrect, puissant et quelquefois sublime qui réunissait en lui seul la passion populaire et l'intelligence politique. L'Assemblée Constituante vit s'asseoir dans son centre les doctrines de Montesquieu et de Voltaire, Sièyes et Barnave embrassent à sa gauche le Contrat social. L'Assemblée Législative, transition rapide entre les deux grandes réunions révolutionnaires, vit déjà dans son sein le philosophe CONDORCET (1743 — 1794), biographe et admirateur de Voltaire, qui, en attendant la mort, composa une *Esquisse des progrès de l'esprit humain*, et ces éloquents et infortunés Girondins, VERGNIAUD, GUADET enivrés de l'enthousiasme et des paradoxes de Rousseau. C'était la conviction du XVIIIe siècle et de la génération formée d'après les leçons de Rousseau que l'homme est essentiellement bon et que dans les sociétés humaines le mal provient non de la nature humaine, mais de la mauvaise organisation sociale et du mauvais régime politique. La confiance dans la bonté naturelle de l'homme était en 1789 l'une des colonnes de l'orgueil humain. Il en était une seconde, la confiance dans la toute-puissance de l'homme. C'était en 1789 la conviction générale que l'homme est maître de la société comme de lui-même. Si la société n'a pas été et n'est pas ce qu'elle doit être, ce sont les lumières, pensait-on, qui ont manqué et qui manquent encore aux hommes. Le progrès indéfini qui est la loi de l'humanité les leur donne et les leur donnera de plus en plus. Fort de sa bonté native, de ses lumières progressives et de sa puissance souveraine, l'homme réformera, réorganisera, créera de nouveau la société. Aux portes de l'Assemblée législative rugissaient déjà Danton et

Robespierre. C'est le sort de toute révolution de s'élancer jusqu'à ses limites extrêmes et de se perdre par ses excès. Le mouvement philosophique de Voltaire était tombé jusqu'à Helvétius et au baron d'Holbach; la *Convention*, après avoir immolé tout ce qu'elle renfermait de plus grand et ce que la patrie avait de nobles citoyens*), descendit à Robespierre et à Marat. Quand un monstre porte son affreuse démence jusqu'à demander à la tribune même 270,000 têtes pour assurer la paix, il ne mérite d'autre histoire que le registre du bourreau. — Ainsi semblait finir dans le sang et la boue une révolution si prodigue à son début d'espérances et de hautes pensées. Mais aussi quel spectacle de grandeur! Que de nobles élans, de passions généreuses, de paroles et d'actions héroïques! Que de conquêtes définitives pour la civilisation! Les castes effacées, les privilégés détruits, ceux des individus comme ceux des provinces, l'unité nationale fondée, la liberté de conscience reconnue, les citoyens devenus égaux devant la loi, les parlements supprimés, la torture abolie, le jury établi, le Code civil promis à l'Europe, l'éducation nationale essayée et admise en principe, l'industrie et le commerce délivrés de leurs entraves, tous les progrès futurs devenus possibles et nécessaires — tels sont es fruits précieux de tant de travaux et de tant de pensées, de tant d'écrits spirituels, éloquents, audacieux qui composent la littérature du XVIIIe siècle.

Gabriel-Honoré Riquetti, comte de Mirabeau, né en 1749 au Bignon, près de Nemours, député du tiers-état de la ville d'Aix aux États-Généraux de 1789, y conquit rapidement, par l'ascendant de son génie, une position dominante, et devint le chef reconnu du tiers-état. Son éloquence, dans laquelle la fougue et l'emportement de la jeunesse s'alliaient à l'intelligence politique de l'âge mûr, lui valut le surnom de Démosthènes français. On admire surtout son *Adresse au roi pour le renvoi des troupes campées à Versailles*, ses

*) Bailly, un des premiers astronomes, longtemps le favori du peuple, est conduit impitoyablement à l'échafaud; Lavoisier, le père de la chimie, une des gloires de son pays et de l'humanité, demande en vain un délai de quelques jours pour achever des expériences chimiques; on lui répond que la République n'a pas besoin de chimie!

discours sur *la Banqueroute*, sur *la Constitution civile du clergé*, sur *le Droit de paix et de guerre*, sur *la Sanction royale*. Il s'était rapproché de la royauté, et sa popularité commençait à être ébranlée, quand il mourut le 2 avril 1791.

Les *Mémoires de* Mme Roland (édition Dauban 1864) sont un ouvrage important pour l'histoire de la révolution dans sa crise décisive et offrent en même temps le plus haut intérêt comme étude psychologique d'une femme taillée à la Romaine.

Marie Phlipon (1754—1793), fille d'un petit bourgeois de Paris, élevée par une mère tendre, flottant au gré des lectures de hazard de la piété au doute ou à l'incrédulité; ayant l'impression de toutes les idées du temps; devenue femme de ministre; reine par l'esprit, la grâce et la beauté, de cette Gironde qui fut une aristocratie du talent dans la république, et le lendemain du jour où moururent ses amis, allant mourir à son tour avec une sérénité radieuse qui étonna dans un temps où l'on savait mourir. Les *Mémoires* furent composés dans les diverses époques de la captivité de Mme Roland. Ici Mme Roland raconte son enfance, ailleurs elle expose la vie politique de son mari; son récit est entrecoupé de digressions — sur la situation de la France au moment où elle écrit, sur le sort de ses amis proscrits, sur les personnes prisonnières avec elle, sur les puissants du jour. Au milieu de ces agitations percent les allusions d'une plume pressée qui n'est jamais sûre de finir la page qu'elle a commencée.

Celui qui désire connaître la société et l'esprit des temps de la révolution, en trouvera une image fidèle dans les ouvrages de deux auteurs contemporains: Chamfort et Mercier. Sébastien Nicolas dit Chamfort, né en Auvergne en 1741, fit ses études comme boursier à Paris. Il débuta par des drames très médiocres qui lui gagnèrent pourtant les faveurs de la cour et l'introduisirent dans les sociétés brillantes de l'aristocratie. Rongé d'envie et de jalousie, poussé par l'ambition et la vanité, il se vengeait dans la conversation par ses saillies mordantes contre les grands, l'humanité, le monde entier. Plus tard il embrassa avec passion les idées de la révolution. Ses bons-mots contre les violences de la Terreur l'amenèrent en prison où il mourut en suite de blessures qu'il s'était faites pour se tuer. — Séb. Mercier (1740 — 1814) écrivit déjà en 1770 un

ouvrage singulier: *L'an 2440*, un rêve dans lequel il prédisait les changements qui devaient se réaliser en partie plus tôt qu'il ne pensait. Dans son *Essai sur l'art dramatique* il eut l'inspiration d'attaquer le système classique de la tragédie française. Cette opposition littéraire fit supposer qu'il était partisan de la révolution et il fut nommé député de la Convention. Dans le procès du roi, il eut le courage de voter contre la peine capitale. Incarcéré comme suspect il n'échappa à la mort que par la chute de Robespierre. En 1800 il fit paraître: *Paris pendant la révolution ou le nouveau Paris*, ouvrage un peu indigeste, mais tableau précieux et vivant des scènes journalières de la capitale où se peignent les grands évènements et en même temps les folies et les fureurs des crises révolutionnaires.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

La littérature de l'Empire.

§. 55.

Le règne de Napoléon comme les temps révolutionnaires qui l'avaient précédé fut peu favorable aux arts de l'imagination. On faisait de grandes choses, on ne songeait pas à les écrire. L'épopée était partout excepté dans les vers. La tutelle du pouvoir empêchait le génie de se développer; la censure acheva de mettre les écrivains dans la main du maître. La littérature fut dès lors disciplinée comme tout le reste. Les passions politiques qui, après avoir fermenté dans la littérature de tout un siècle, avaient fait une si terrible explosion, disparaissent, se cachent ou se dissimulent. Il n'y avait qu'une littérature officielle, dont Fontanes était le grand dignitaire. Toute la versification demeurait entre les mains des disciples de Voltaire, des élégants mais faibles héritiers de Racine. C'est alors que fleurit cette école de poètes qu'on a nommés les classiques de la décadence, imitateurs des imitateurs. On travailla les vers comme une broderie; l'âme fut une chose superflue. C'est alors que se développa ce genre faux de la poésie descriptive dans toute sa gloire. Jacques Delille (1783 — 1813) en fut le chef, et à force d'esprit il parvint à couvrir aux yeux de beaucoup de lecteurs ce qu'il y a d'antipoétique dans sa manière (*les Jardins*, *l'Imagination*, *les trois Règnes*, *la Conversation*, *la Pitié*). A sa suite marchaient une foule de poètes dans la même route. Plus une matière était aride, plus les poètes se croyaient de mérite à la traiter: la poésie n'était qu'une prose chargée

de métaphores, les poèmes devenaient par là un tissu d'énigmes plus ou moins difficiles dont le lecteur doit chercher le mot.*)

Surtout dans la Tragédie se montrait l'épuisement de l'école pseudo-classique. Le génie avait disparu, le système resta, seulement plus exagéré dans ses défauts. Toutes les pièces semblent sorties de la même moule. L'appareil obligatoire d'un songe, d'un poignard, d'une conjuration; des confidents, des tirades, des métaphores, une continuelle noblesse du langage, voilà ce qui fait ces tragédies. L'unité de temps et de lieu est de rigueur, dussent les Templiers être accusés, jugés, condamnés dans les vingt-quatre heures. Les personnages sont de grands maîtres de rhétorique; ils savent à merveille ce qu'on doit dire sur chaque sujet, mais ce ne sont pas eux qui parlent, c'est la situation qui s'exprime par leur voix; ce sont des marionnettes héroïques, sacrifiant l'amour au devoir, inspirées par l'antithèse dans leurs actions comme dans leurs paroles, mais sans aucun rapport avec cette étonnante créature qu'on appelle l'homme, avec la destinée redoutable qui tour à our l'entraîne et le poursuit. (Mme de Staël.) Les pièces de Marie-Joseph Chénier (1764 — 1811) sont des plaidoyers politiques. Les mêmes défauts se trouvent dans les tragédies de Ducis (1733 — 1816). Son imagination obsédée par les créations de Shakspeare cherche à les reproduire; mais obéissant au goût de son temps, il brise ces colosses, il change la pensée intime en des scènes et des phrases extérieures que rien ne motive ni ne justifie.

La Comédie est bien supérieure à la tragédie. Picard (1769 — 1828) en est le plus fécond auteur; doué d'une imagination infatigable et d'une charmante gaîté, il fut le peintre de la vie ordinaire de l'homme. Chacune de ses pièces est le développement d'une maxime de morale pratique ou de prudence vulgaire. — Andrieux (1759 — 1833)

---

*) Un âne sous les yeux de ce rimeur proscrit
Ne peut passer tranquille et sans être décrit.
(M.-J. Chénier.)

se distingue par la finesse et l'élégance de sa plaisanterie; il surpasse Picard par la correction et la grâce (*les Etourdis, le vieux fat, Helvétius* etc.). En outre il a écrit des contes qui pétillent d'esprit et qui rivalisent souvent avec les meilleurs de Voltaire. Leclercq (1777 — 1851) s'est fait un nom par ses *Proverbes dramatisés* qui contiennent des traits d'un naturel exquis et une variété de caractères esquissés avec tant d'art que dans quelques scènes on connait chaque personnage comme si on l'avait pratiqué pendant des années. Millevoye (1782 — 1816) s'est distingué par plusieurs élégies tendres et pures qui respirent une douce mélancolie : *La chute des feuilles*, *Le poète mourant*.

Renaissance du sentiment poétique.

§. 56.

La France au XIXe siècle poursuit un double but: d'une part elle cherche à rétablir sur des bases nouvelles les principes ébranlés par le siècle précédent; de l'autre elle veut renverser la dernière autorité qui ait échappé à l'émancipation générale, celle des règles de convention en littérature. L'avènement d'une société nouvelle en amenant des idées nouvelles et des goûts nouveaux devait amener une nouvelle forme littéraire. André Chénier dans la poésie, madame de Staël et Chateaubriand dans la prose eurent les honneurs de l'innovation. Remplacer la poésie fade et compassée, le culte superstitieux de la forme et de ce qu'on était convenu d'appeler le bon goût, par l'âme, l'émotion, l'originalité et la vérité, c'était-là leur but. Les âmes fatiguées des agitations révolutionnaires cherchaient les choses inébranlables; elles se tournèrent vers la religion; un besoin secret d'émotions, une sentimentalité indécise avait succédé au siècle philosophique et matérialiste.

§. 57.

Chateaubriand (1769 — 1848) créa un monde d'images en associant le moyen âge chrétien à l'antiquité payenne.

Il chercha à réveiller dans l'homme des croyances fortes et généreuses, à le ramener à la religion par la nature et la poésie. Il ne veut pas prouver le christianisme comme vrai, il se contente de l'exposer comme beau et sublime; c'est par le sentiment qu'il prétend régénérer le monde. *Atala* parut en 1801; ce mélange de la majesté du désert avec celle de la croyance religieuse, cette action simple et passionnée, cette langue magnifique excitèrent une admiration générale. *René* ajouta à l'enthousiasme; c'était un type général, un jeune homme dévoré d'un chagrin secret et inconnu, las du monde et de la société, s'enfuyant en Amérique pour y chercher la paix du coeur au milieu des sauvages. Le *Génie du Christianisme* est l'ouvrage dogmatique de Chateaubriand. Il en résume ainsi la pensée: „C'est que de toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres, que le monde moderne lui doit tout depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël, qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus sublime que ses dogmes et son culte, qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses." Dans les *Martyrs* le poète voulut placer dans un récit épique le monde chrétien en face du paganisme. Les martyrs de l'église naissante, la persécution de Dioclétien offraient à Chateaubriand le rapprochement le plus frappant des deux croyances. Les tableaux et les descriptions dans cet ouvrage sont magnifiques, le poète réunit deux qualités précieuses et ordinairement séparées, l'exactitude la plus fidèle et l'imagination la plus brillante. Il avait visité lui-même les lieux qu'il devait peindre, il avait vu la Grèce, la Palestine, les immenses forêts et les fleuves gigantesques de l'Amérique. L'Espagne et son Alhambra lui avait fourni le plus parfait peut-être de ses ouvrages, le charmant récit: *le dernier des Abencérages*. Les *Études historiques* sont un ouvrage distingué par la conception brillante, la gravité et la beauté du style. Après sa mort on a publié les *Mémoires d'outre-*

tombe qui se composent de trois parties, la première comprend les trente premières années de sa vie jusqu'à 1800, la deuxième l'Empire et la Restauration, et la troisième ses voyages et ses relations avec la famille royale déchue. — Le sentiment, l'imagination et la vanité furent toujours les seuls guides de Chateaubriand. Son génie brillant fait germer en lui mille contradictions sans pouvoir les concilier au sein d'une vérité suprême, sa vie fut une opposition éternelle; il est l'avocat généreux de toutes les causes malheureuses.

François-René, vicomte de Chateaubriand, né en 1768 à Saint-Malo, d'une famille de vieille noblesse, était capitaine au régiment de Navarre, lorsqu'éclata la révolution. Il quitta la France en 1791, et s'embarqua pour le nouveau monde, où il passa une année à parcourir les solitudes de l'Amérique du Nord, ébauchant sur les lieux son poème des *Natchez*. En 1792, il revint en Europe et alla rejoindre à Coblenz l'armée des émigrés. Blessé au siége de Thionville et transporté en Angleterre, où il vécut quelques années dans le dénûment, il publia à Londres en 1797 son premier ouvrage, l'*Essai sur les révolutions*. Rentré en France en 1800, il publia l'année suivante dans le Mercure: *Atala*, qui fut accueilli avec un sentiment presque universel d'admiration. En 1802 parut le *Génie du christianisme*, dont *Atala* et *René* n'étaient que des épisodes. Remarqué par le premier consul, Chateaubriand fut chargé en 1803 de fonctions diplomatiques dont il se démit en 1804, après l'exécution du duc d'Enghien. En 1806, il visita la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Égypte, qu'il devait peindre dans son épopée des *Martyrs* (1809). Ses notes et ses souvenirs de voyage formèrent la matière de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, publié en 1811. Il fut élu la même année membre de l'Institut, à la place de Chénier; mais il ne put prendre possession de son siége qu'après la Restauration. Au retour des Bourbons, Chateaubriand fut nommé ambassadeur de France en Suède. Il accompagna Louis XVIII à Gand, et devint un de ses conseillers. A la seconde restauration, il fut nommé ministre d'État et pair de France. Disgracié en 1816, il rentra en faveur en 1820, fut de nouveau congédié en 1824, et rappelé au pouvoir en 1828. Après la révolution de 1830, il se retira des affaires et revint à ses travaux littéraires. En 1831, il donna ses *Etudes ou Discours historiques*. Il acheva dans la retraite des mémoires sur sa propre vie, commencés dès 1811, et qui ne parurent qu'après sa mort, les *Mémoires d'outre-tombe*. Il mourut à Paris en 1848.

Tandis que Chateaubriand, trop grand pour se tenir tout entier dans un parti, eut plus d'imagination que

d'opinions arrêtées, deux autres écrivains cherchaient à montrer avec une inflexible logique toutes les conséquences contenues dans le principe de l'autorité pure, c'étaient le vicomte de Bonald et le comte Joseph de Maistre (1754—1821). Ce dernier, né à Chambéry d'une famille noble, privé par l'invasion des Français en 1792 de tous ses biens, s'enfuit à Lausanne, à Turin, à Venise, enfin depuis 1802 envoyé du roi de Sardaigne à St. Pétersbourg: *Considérations sur la France* (1796). *Du pape* (1817). *Les Soirées de Pétersbourg* (1813). Il avait voué une haine mortelle à toute idée de liberté et à la révolution française. Certaines pages de ses livres exhalent une odeur de supplice; on y croit entendre le contre-coup des fureurs populaires.

§. 58.

Mme de Stael (1766—1817). Douée de tous les talents, accessible à toutes les idées vraies, à toutes les émotions généreuses, amie de la liberté, passionnée pour les arts, parcourant toutes les régions de la pensée depuis les considérations sévères de la philosophie et de la politique jusqu'aux sphères les plus brillantes de l'imagination, elle réunit les éléments les plus divers, mais avec une harmonie pleine de beauté. A défaut du bonheur qu'un mariage mal assorti lui refusait, elle aspirait au talent. *La littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* renouvelait l'esprit de la critique littéraire et y jetait de nouvelles lumières. Le roman *Delphine* était un peu métaphysique, la pensée y prédomine, cependant les idées religieuses sont exprimées avec une haute éloquence. Elle n'avait pas encore compris la nature extérieure, la société était tout pour elle. L'Italie lui ouvrit les yeux: elle écrivit *Corinne*, son chef-d'oeuvre, son épopée. Elle sut y encadrer les ingénieux incidents d'un roman dans une brillante peinture de l'Italie, de ses coutumes, de ses arts et de sa littérature. La mort de son père qu'elle aimait passionnément donna à son talent quelque chose de profond et de plus tendre. Son séjour en Allemagne ne fut pas moins fécond que celui d'Italie, il lui inspira une

oeuvre philosophique plein d'enthousiasme et de poésie. Dans *l'Allemagne* elle s'arrache aux préjugés français et rend de grands services à son pays en ouvrant la sphère où vivaient Lessing, Goethe, Schiller, Kant. Si l'auteur ne comprit pas toujours ces grands hommes, elle donna du moins le désir de les connaître. Nulle part on ne sent mieux l'union du bien et du beau que dans ses oeuvres; elle parle de littérature et l'on se sent enflammé de l'amour de Dieu, de la patrie, du genre humain. Faire une belle ode, dit-elle, c'est rêver l'héroïsme. — Son style est original, sa pensée est presque toujours juste, l'expression la rend saillante et lui donne quelque chose de décisif.

Anne-Louise-Germaine Necker, née à Paris en 1766, épousa en 1786 le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France.

La première période de sa vie littéraire nous la montre à la fin du dix-huitième siècle environnée des derniers représentants de cette époque, des Buffon, des Thomas, des Marmontel, des Sédaine, des Raynal, dans le salon de son père, le ministre philosophe, écoutant de savantes conversations, occupée de sérieuses lectures, s'exerçant au grand art d'écrire par diverses compositions dramatiques, et révélant les tendances de sa pensée et le point de départ de ses opinions par ses *Lettres sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau* (1788). Sous le Directoire, elle exerça par ses salons une grande influence; sous Bonaparte son crédit baissa. Exilée à 40 lieues de Paris (1802), madame de Staël, qui avait déjà publié coup sur coup le livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), et le roman de *Delphine* (1801), quitta la France; en 1803 et 1804, elle visita une première fois l'Allemagne qu'elle devait revoir en 1808, et étudia la littérature allemande avec Goethe, Wieland, Schiller. Elle alla ensuite en Italie, où elle écrivit *Corinne,* son chef-d'oeuvre (1805). En 1810 son livre de *l'Allemagne*, alors sous presse, fut saisi par la police impériale. Mme de Staël, rentrée en France depuis 1806, fut de nouveau exilée. Elle habita successivement sa terre de Coppet dans le canton de Vaud, Vienne, Moscou, Saint-Pétersbourg, la Suède et Londres, et ne revint qu'en 1815 à Paris, où elle mourut le 14 juillet 1817. *L'Allemagne,* interdite en France, parut à Londres en 1813.

Les Oeuvres complètes de madame de Staël ont été publiées à Paris par son fils en 1821, 17 vol in-8°.

Ces deux esprits si dignes l'un de l'autre inaugurent le mouvement intellectuel de la nouvelle époque. Par eux la

poésie s'affranchit des lois arbitraires de la formule, l'autorité des âges précédents; mais avec eux renaissent dans la liberté d'une forme nouvelle les principes moraux et religieux qui doivent présider à la régénération sociale.

§. 59.

Parmi les imitateurs de cette génération nouvelle il faut placer P. P. Royer-Collard (1763 — 1846). Il avait pendant des années de retraite nourri ses souvenirs et élevé sa pensée par l'étude exclusive des plus rares génies. C'est en 1811 qu'au milieu de la plus grande gloire et du plus profond silence de la France, dans une petite salle de collége devant une quarantaine de jeunes gens il combattit le système de Condillac et des matérialistes et exposa la philosophie spiritualiste de l'école écossaise, des Reid, des Dugald-Stewart. Son enseignement ne dura que deux ans et demi, mais laissa après lui une trace ineffaçable. Il se renferma dans l'étude d'une seule question, celle de l'origine des idées. Quoiqu'il n'ait point laissé d'ouvrages, il a créé une école et produit un mouvement qui lui a survécu et qui aura de longues conséquences. Il établit la philosophie du spiritualisme et du devoir fondé sur l'activité spontanée de l'âme, et suivant rigoureusement la marche de la science sévère, il adopta à ses recherches deux méthodes, la méthode scientifique et la méthode historique.

Avant Royer-Collard, Maine de Biran (1766 — 1823) avait commencé en France la réaction spiritualiste. Il n'a laissé que des manuscrits et des fragments.

LA RESTAURATION.

Poésie.

§. 60.

Ce fut pendant les paisibles années de la Restauration que la littérature rentra dans les voies de la réforme.

Longtemps séparés par la guerre des autres états de l'Europe, les Français s'empressèrent alors de renouer avec eux les relations. Ils puisèrent à la source de leurs trésors littéraires, ils apprirent à connaître les richesses anciennes et modernes de l'Allemagne et de l'Angleterre. La littérature française vivait depuis deux siècles de formules toutes faites, empruntées aux classiques du règne de Louis XIV. Quant à la vraie nature, on se doutait à peine de son existence. Bernardin et Jean-Jacques avaient été à peu près les seuls auteurs du XVIIIe siècle qui s'en fussent directement inspirés. L'exemple des Anglais et des Allemands agrandit alors l'horizon de l'imagination poétique en France et de ces deux nouvelles sources d'inspiration naquit le Romantisme qui fut pour la littérature ce que la Révolution avait été pour la politique. D'un côté le poème d'Ossian, les romans de Walter Scott, les poésies lakistes, le génie étrange de Lord Byron, les drames de Shakspeare, de l'autre les oeuvres de Lessing, de Wieland, de Herder, de Schiller, de Goethe, toute cette admirable et opulente littérature allemande que Mme de Staël commençait à faire connaître, avaient révélé à la France une terre inconnue dont elle n'avait encore soupçonné ni la splendeur ni la gloire. Le XVIe siècle devint un objet d'étude et les productions du moyen âge si longtemps méconnu furent tirées de la poussière des bibliothèques. Ainsi préparés les novateurs auxquels on donna le nom de romantiques entreprirent d'introduire dans la poésie plus d'imagination, de sentiment, de naturel et de franchise. Cependant la révolution dépassa le but et bientôt elle fut obligée de rentrer dans des limites plus raisonnables. La réforme s'étendit au mécanisme des vers en rejetant la forme monotone de l'alexandrin et en admettant des rhythmes plus libres. Elle modifia le fond de la poésie lyrique Tous les sentiments humains, tous les rêves de l'imagination, tous les caprices de la fantaisie et les idées philosophiques les plus élevées trouvèrent place dans l'ode. Le sentiment chrétien qu'on introduisit dans les élégies donna à ce genre une hauteur inconnue jusque là. La poésie dra-

matique fut surtout l'objet d'une révolution radicale et montra des égarements singuliers. Les poètes s'adressèrent à l'imagination et au lieu de représenter la réalité humaine ou historique, ils choisirent des personnages imaginaires. Le mot d'ordre fut un instant d'imiter la nature, non plus seulement dans ce qu'elle a de noble et de grand, mais dans ce qu'elle a de plus hideux. Impressionner, faire de l'effet par tous les moyens, ce fut le but unique de tous les auteurs. Tous les crimes parurent sur la scène; en un mot: „le laid fut le beau."

Le Romantisme était la révolte du génie propre de l'individu ou de la race contre l'idéal élégant, uniforme et soi-disant classique, imposé par la brillante société de Louis XIV. Tel fut le sens des travaux initiateurs de Herder qui devina le génie des peuples dans leur poésie primitive, telle fut plus tard la portée des vives intuitions de Chateaubriand, qui ressuscita le monde celtique et mérovingien. Ajoutez que les chocs violents de nations pendant les guerres de l'empire avaient mis en branle les passions élémentaires des peuples. Rien n'était mieux fait pour hâter dans le domaine intellectuel les renaissances nationales. Plus que jamais les peuples eurent conscience d'eux-mêmes après la tempête. La France, l'Allemagne, l'Angleterre s'efforcèrent de descendre, par l'étude de leur langue, de leur passé et du peuple, dans les arcanes de leur génie. Partout, à Paris comme à Madrid, à Florence comme à Stockholm et à St.-Pétersbourg, se livrait la bataille entre classiques et romantiques. Angel Saavedra en Espagne, Silvio Pellico, Leopardi, Cesare Balbo en Italie, Pouschkine en Russie, Mickiewicz en Pologne, Petoefi en Hongrie réclamaient une littérature nouvelle. Tous ils disaient ou sentaient que la culture dite classique ne suffisait plus. Ils distinguaient derrière cette culture abstraite, idéale, élégante le moyen âge et les origines, derrière chaque peuple son histoire, ses traditions, ses dieux; dans ce passé ils lisaient en caractères plus visibles ce que nous sommes, et ce que nous serons. Tout cela se résume d'un seul mot: la force créatrice du XVIe siècle s'est allumée à la Renaissance, celle du nôtre éclate surtout dans le réveil du génie des races.

§. 61.

Victor Hugo né en 1802 à Besançon. Ses premiers ouvrages: *Odes*, *Odes et ballades* annonçaient un grand talent. On y trouve l'éclat de l'imagination, le trait hardi et fier et le contraste; on y voit aussi l'abus de l'antithèse

et le travail de composition qui fait que chaque pièce paraisse composée de parties rapprochées et soudées avec intelligence. Les premiers essais de l'école romantique parurent dans „la Muse française", plus tard il se formait autour de V. Hugo un cercle intime d'amis qui professaient le romantisme le plus hardi. Les partisans de l'école classique jetaient un cri d'alarme; il s'engagea une lutte, V. Hugo donna dans la préface de son drame *Cromwell* le manifeste de son parti. Le romantisme fut, à tout prendre, le libéralisme en littérature. Il n'y a ni règles ni modèles ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois de la nature qui planent sur l'art entier. Cette émancipation produisit cependant des exagérations ridicules. A l'abstraction classique succéda un grossier réalisme qui croyait avoir tout fait quand il étonnait les yeux par les singularités d'un costume plus ou moins historique. Le moyen âge fit fureur, on en glorifia toutes les difformités. Dans ses drames *Cromwell*, *Lucrèce Borgia*, *Marion Delorme* V. Hugo fait des rôles et des personnages par antithèse; il mutile l'histoire, il ne recule pas devant les choses les plus horribles et les moins possibles, on y voit des bandits pleins d'honneur, des femmes abjectes héroïques d'amour etc.; il mêle tous les genres de poésies. — Dans ses poésies lyriques: *les Orientales* et *les Feuilles d'automne* il montre la puissance de son talent, il multiplie les ressources de la poésie et lui donne des tons et des accords suaves qu'elle ne connaissait pas jusque là. Toutefois il n'est pas exempt de défauts, même dans ces poèmes, surtout des associations bizarres d'idées, d'images inexactes et de l'affectation du prosaïsme. Ses derniers recueils lyriques sont *les Chants du crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les ombres*, *les Contemplations*, *la Légende des siècles*, *les Chansons des Rues et des Bois*. Ses romans sont composés d'après le même système que ses drames: *Notre Dame de Paris*, *le dernier jour d'un condamné*, *les Misérables*, *les Travailleurs de la mer*, l'*Homme qui rit*, *Quatre-vingt-treize*. Dans les derniers temps, Mr. Victor Hugo a porté, en politique, jusqu'au dernier ridicule un

défaut malheureusement trop goûté en France, l'amour de la phrase, le fanatisme de la déclamation. Faire de la politique avec des mots retentissants et vides a toujours été un des fléaux de la nation et Mr. V. Hugo est le grand-prêtre d'une certaine phraséologie démocratique, humanitaire mais toujours creuse.

§. 62.

Alphonse de Lamartine né à Macon (1790—1869). Les auteurs qui le ravissaient dès son enfance, c'etaient Fénelon et Bernardin de St.-Pierre, les plus tendres des écrivains français. Il se passionne pour les poètes italiens, anglais, allemands; il se laisse séduire par l'habile mensonge de Mac-Pherson et chérit Ossian, ce poète du vague et des brouillards qui a laissé le plus de teintes à son imagination. Mais son maître le plus écouté ce fut cette glorieuse nature des Alpes et de l'Italie; il comprit les splendeurs, les soupirs, le solennel silence des mers, des montagnes, de la voûte immense du ciel; il sentit le souffle du créateur à travers tous ces phénomènes. Les *Méditations poétiques* publiées en 1820 eurent un succès immense. Leur plus grand charme consistait dans l'accent de la vérité, dans le son de voix qui va au coeur. Il avait suivi ce conseil de Mme de Staël: „Cherchez la divinité dans la nature et l'infini dans l'amour". Pour lui toute la nature exhalait la prière avec l'haleine de ses brises et le parfum de ses fleurs. „Les poètes cherchent le génie bien loin, dit-il, tandis qu'il est dans le coeur et que quelques notes touchées pieusement suffisent pour faire pleurer un siècle." Lamartine soutint la gloire de ses débuts dans les *Nouvelles Méditations* (1823) et dans les *Harmonies poétiques et religieuses* (1830). Ce dernier recueil présente un caractère nouveau. L'auteur est plus sûr de lui-même, il a moins de souci des beautés de détail, la poésie est dans l'ensemble, elle coule à pleins bords et avec de magnifiques développements. Les harmonies sont de véritables hymnes pleines d'enthousiasme et de grandeur. *Jocelyn* est un épisode détaché d'un grand poème; c'est une épopée bour-

geoise, genre entièrement nouveau en France. Dans ce poème comme dans la *Chute d'un ange* l'auteur à acquis des qualités nouvelles, telles que le pathétique du récit, les détails poétiques de la vie vulgaire: mais ces qualités sont moins spontanées, on dirait qu'en voulant enrichir son génie il en a altéré la candeur. Les *Recueillements poétiques* eurent peu de succès. Sans doute Lamartine est un des plus grands poètes français, il a une facilité, une abondance inépuisable, une inspiration lyrique du premier ordre. Cependant on peut lui reprocher la profusion dans les images, un luxe de figures et l'abus des comparaisons; il a quelque chose d'indécis et de fuyant dans les contours, une langueur, quelque chose de féminin qui est un charme mais qui peut facilement devenir un défaut. — En prose il a écrit: *Souvenirs et impressions pendant un voyage en Orient* qui est d'une grande richesse descriptive, l'*Histoire des Girondins*, *l'Histoire de la Révolution, l'Histoire de la Restauration* sont de brillantes oeuvres d'art et d'imagination, mais laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la vérité. Lamartine écrit l'histoire comme le roman; il fait de la réalité elle-même parfois un roman éloquent et enflammé. Il y a des pages remarquables, des descriptions saisissantes, mais il manque toujours la gravité forte et sévère de l'histoire, l'enseignement d'une époque reproduite dans sa simple et rigoureuse vérité. — Dans *Mes Confidences* et dans *Raphaël* on trouve des pages brillantes et fraîches, mais partout le même défaut, c'est qu'on désire plus de sobriété dans le détails, plus de mesure, de précision, de simplicité. L'auteur oublie trop souvent que la raison doit déterminer l'imagination.

§. 63.

Béranger (1780—1857), poète populaire comme il y en a peu, et national comme Montaigne, Molière, Lafontaine. La Chanson qu'il cultivait fut toujours indigène en France parce que la nation possède cette gaîté qui va souvent à l'insouciance. Il a comme les grands auteurs français ce bon sens exquis, cette malice bourgeoise ennemie de toute

enflure de toute fausse grandeur. Il sympathisait avec le peuple, il lui parlait de ses joies, de ses douleurs, de ses craintes, de ses espérances. „Le peuple c'est ma muse", disait-il. Mieux que tous, il sait donner à chacune de ses pièces cette unité qui fait sortir tous les détails de la conception primitive. Il n'est pas une de ses chansons qui n'ait pour centre une idée vraie, ingénieuse, touchante dont chaque couplet est un rayonnement. Le refrain est pour Béranger ce qu'est le sonnet pour Pétrarque. Mais il a aussi élevé la chanson au niveau de l'ode, de l'élégie, de la satire, il a ennobli le peuple en l'exprimant.

§. 64.

Parmi les auteurs qui ont en partie illustré les rangs des poètes romantiques il faut citer Alfred de Vigny (1797 — 1862), auteur de *Moïse,* d'*Eloa,* de *Dolorida,* du *Déluge.* Il manque de verve et d'énergie, il est trop travaillé, il a quelque chose d'un peu mignard, d'un peu trop froid. Il a composé un des meilleurs romans historiques modernes *Cinq-Mars*; au lieu de prendre comme Walter Scott de l'histoire le cadre, l'esprit et les moeurs du temps, il voulut que les personnages principaux fussent historiques aussi. Il a donné une belle traduction d'*Othello.* Son drame *Chatterton* eut beaucoup de succès. Dans ses oeuvres posthumes se distinguent: *Les Destinées, Le mont des Oliviers* et *la colère de Samson.* — Alfred de Musset (1810 — 1857), âme byronienne, auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie,* des *Nuits,* de *Don Paëz, Portia, Namouna,* montre tout ce que l'esprit a de plus soudain, de plus capricieux; le grotesque, le bizarre, l'impossible se croisent à chaque instant. — Les deux frères Deschamps, l'un Emile (1798 — 1871), auteur des *Études françaises et étrangères,* excellent recueil de poésies, doué d'un style léger et facile; l'autre Antony (1799 — 1869), le traducteur du Dante, plus mâle, plus ferme.

Jean Reboul (1796 — 1864), boulanger à Nîmes, heureux imitateur de Lamartine, a publié un volume de *Poésies* et un poème épique: *Le dernier jour.* Jasmin et Mistral ont

renouvelé la poésie provençale; Brizeux (1806 — 1858) la poésie bretonne. Rien de plus délicat et de plus pur que la délicieuse idylle *Marie* du dernier. Mme Amable Tastu, née à Metz 1798, a composé des odes, des élégies, des idylles; Mme Desbordes-Valmore (1787 — 1859) née à Douai.

Drame.

§. 65.

Dans sa préface de *Cromwell* Victor Hugo avait déclaré la guerre au système classique. L'école romantique avait senti le besoin de régénérer le théâtre. Déjà quelques poètes sémiclassiques s'étaient adressés à l'Allemagne: Pierre Lebrun avait donné en 1820 une *Marie Stuart*, timidement imitée de Schiller, Soumet avait fait jouer une *Jeanne d'Arc* d'après le même auteur. La route était ouverte, on alla droit à Shakspeare: on lui demanda non pas son génie, mais sa forme, sa liberté absolue, sa langue audacieusement populaire. On se méprit complètement sur le caractère de ce grand poète: on imitait la forme du théâtre anglais sans saisir l'esprit caché qui l'animait; on transportait la plante en négligeant les racines. Tout cela donnait lieu aux égarements et aux monstruosités dont nous avons parlé. Malgré cela cette tendance réformatrice n'était pas sans suites; elle servit à abolir le vieux système et à ouvrir une nouvelle carrière à la poésie dramatique.

Casimir Delavigne (1794 — 1848) a cherché à concilier le système classique avec les hardiesses de l'école romantique. *Les Messéniennes*, poésies lyriques, expression des sentiments du public qui fut charmé d'entendre la liberté politique s'exprimer en beaux vers, eurent un succès rapide, grâce à leur forme élégante et pompeuse. *Les Vêpres siciliennes*, *le Paria*, *les enfants d'Edouard*, *Louis XI* ont des parties brillantes par la versification et l'élégance, mais on y retrouve tous les défauts de l'école académique. L'*Ecole des Vieillards* (comédie) eut un grand succès.

Alexandre Dumas (1803 — 1871) est un de ces écrivains

qui obtiennent une célébrité éphémère en flattant le goût pervers du public; il a cette science de l'effet qui fait de l'art une lucrative industrie. On sent dans ses pièces l'absence de tout élan poétique, de toute affection morale. C'est aux nerfs des spectateurs qu'en veut le poète; c'est le corps qui parle au corps. Il a fait du théâtre une école de scandale et d'immoralité.*)

E. Scribe (1794 — 1861), l'auteur le plus fécond dans la comédie, remplissait ses cadres fragiles et toujours renouvelés par la facilité de ses conceptions et la verve toujours piquante de son dialogue. *Un verre d'eau, Bertrand et Raton, la Camaraderie.* Dans la composition de plus de 400 pièces qui portent son nom il eut beaucoup de collaborateurs.

François Ponsard (1814 — 1867) débuta par deux pièces: *Lucrèce* et *Virginie* où il suivit le système classique. Dans *l'Honneur et Argent* et *la Bourse* il retourna au drame bourgeois et combattit l'agiotage et la cupidité de son temps. *Le gendre de Monsieur Poirier* par Emile Augier (né en 1820) et Mlle *de Seiglière* par Jules Sandeau sont du même genre et méritent le succès qu'ils obtinrent. Octave Feuillet (1812) s'est fait un nom par ses comédies, drames et proverbes dramatisés. Ludovic Vitet (1802 — 1873) a donné des tableaux vivants du XVIe siècle dans ses *Scènes historiques*, les *Barricades*, la *Mort de Guise* et la *Mort de Henri III.* Prosper Mérimée mystifia le public par son théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole, recueil de pièces composées par lui. La *Jacquerie, scènes féodales* est une heureuse imitation de Vitet.

---

*) Il a donné lui-même de ses oeuvres une critique sévère, mais bien méritée dans le passage suivant de son testament: „Peu de personnes ont fait de leur vivant tant de bruit dans le monde que moi. Est-ce que, six mois après mon décès, on prononcera encore mon nom?"

PROSE.

Philosophie et critique littéraire.

§. 66.

Ch. Nodier (1783 — 1844), charmant conteur, savant philologue, avait tant écrit qu'il ne savait pas lui-même les noms de tous ses ouvrages; la forme était tout pour lui, les grâces du langage furent sa plus sincère passion.

Paul-Louis Courier (né en 1773, assassiné en 1825), un des plus savants hellénistes de la France, écrivain aussi familiarisé avec les formes naïves de l'ancien français qu'avec les bienséances modernes. Il est difficile d'avoir plus d'esprit, plus de malice sous une apparente bonhomie. Dans sa *Gazette de village* et dans son *Pamphlet des Pamphlets* il a su réunir la grâce attique, le mordant de Voltaire avec la couleur du franc et énergique parler du peuple, du peuple qui a si bien conservé les idiotismes des anciens écrivains. Mais ce qui entraîne surtout le lecteur, ce sont ces sentiments nobles, ce coeur loyal et franc qui donne de la chaleur aux moindres paroles. C'est surtout de ses ouvrages qu'on peut dire avec La Bruyère: „Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage: il est bon et fait de main d'ouvrier.“ Un tel écrivain prédisait une révolution littéraire. C'est au nom des vrais classiques qu'il ne pouvait souffrir leurs imitateurs.

Et. de Jouy (1797 — 1847), poète et auteur dramatique, partisan des idées liberales, fit, lui aussi, une rude guerre à la Restauration. Sous le masque de l'*Ermite de la chaussée d'Antin* il écrivait de légères et spirituelles esquisses des moeurs parisiennes qui amusèrent le public et piquèrent vivement sa curiosité.

§. 67.

Lamennais (1782 — 1854), né à St. Malo, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. A 35 ans il publia l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.* Son style nerveux et plein d'harmonie est digne des grands maîtres de la littérature. Dans *la Religion dans ses rapports* et *le Progrès de la révolution* il demande le rétablissement d'une autorité infaillible de laquelle toutes les tendances de la société moderne doivent relever. Sciences, arts, gouvernement, tout doit émaner et retourner dans l'autorité de la religion catholique dont le pape est l'infaillible interprète. La révolution de 1830 fit une profonde impression sur lui. Il fonda d'abord le journal *l'Avenir* pour servir d'organe aux idées catholiques unies aux idées libérales. Ses doctrines ayant été condamnées à Rome, il déclara la guerre à toutes les puissances de la terre dans ses *Paroles d'un Croyant,* véritable évangile démocratique, ardent de couleurs sombres et brûlantes, admirable de poésie et de style. Dans l'*Esquisse d'une philosophie* il se séparait encore plus de l'Église. Son dernier ouvrage est une traduction de Dante en prose et en effet nul autre n'avait plus de rapport avec ce poète et de vocation pour le traduire.

§. 68.

Benjamin Constant (1767 — 1830), publiciste et orateur, l'ami intime de Mme de Staël, fut le chef de l'école libérale; la liberté individuelle, les garanties du citoyen et de la vie privée, l'indépendance de l'homme et de la pensée, voilà le but de tous ses efforts, les idées qu'il a développées dans ses romans: *Adolphe* et *Cécile.* Avec Rousseau il considéra la religion comme un sentiment qui naît dans le coeur de l'homme et cherche à nouer avec Dieu un rapport individuel. Mais il s'élève plus haut, mûri par l'étude de l'histoire et les idées de la philosophie allemande. Il suit les transformations successives du sentiment religieux chez tous les peuples dans sa *Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements* et il y trouve

autant d'essais plus ou moins imparfaits pour satisfaire par des doctrines, par des symboles, par un culte, à l'impérissable instinct qui nous entraîne vers les choses infinies. Ajoutons que la gloire la plus populaire de Benjamin Constant était celle d'orateur parlementaire et qu'il a tâché de fondre l'immortelle trilogie de Schiller dans une tragédie *Waldstein.*

§. 69.

La Critique littéraire atteignit une hauteur qui jusqu'alors lui était inconnue; elle déclara la guerre à l'observation étroite des règles conventionelles; elle remonta aux sources antiques; elle analysa et apprécia les origines de la langue française et les littératures étrangères jusqu'alors si dédaignées et l'art français vit s'ouvrir devant lui l'horizon de toutes les littératures d'Europe. Sainte-Beuve (1804 — 1869) et Gustave Planche (1808 — 1857) ont fait, de l'analyse des ouvrages de l'art, quelque chose de poétique et d'animé. Le journal du *Globe* et la *Revue française* réunirent les noms les plus honorables tous occupés dans la même tâche. Les critiques et les études littéraires de Sainte-Beuve ont été réunies par l'auteur sous les titres: *Portraits littéraires*, *Causeries du Lundi*, *Nouveaux Lundis.* Plusieurs de ces études sont de véritables chefs-d'oeuvre d'analyse psychologique et de style. Esprit délicat, observateur fécond, il a quelque rapport dans ses portraits avec les essayists anglais Carlyle et Macaulay.

Abel-François Villemain (1791 — 1870). Ses leçons de littérature à la Sorbonne en 1827 et 28 devinrent comme celles de Guizot et de Cousin l'évènement le plus important de l'époque; ces trois professeurs ont donné à l'instruction l'importance d'une institution politique. Son *Cours de la littérature* comprend le moyen âge et le dix-huitième siècle. Il a le premier élevé la critique littéraire au niveau de l'histoire. Sa plume élégante donne l'intelligence la plus complète des conceptions du génie en les entourant de toutes les circonstances qui ont présidé à leur naissance. Villemain a encore publié des *Mélanges littéraires*, des

Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature, la *Tribune moderne*, *les Hymnes de Pindare*, *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique dans ses rapports avec l'élévation morale et religieuse des peuples*, une *Histoire de Cromwell* et l'*Histoire de Grégoire VII*. Henri Taine (1828) esprit indépendant, coloriste brillant, se fit un nom par ses ouvrages sur: *les philosophes français du XIXe siècle*, *Lafontaine*, *Tite Live*, *Voyage en Italie* et surtout par l'*Histoire de la littérature anglaise*.

Edmond About (1828), élève de l'École Normale de Paris et de l'école française d'Athènes: *La Grèce Contemporaine* qui châtia les moeurs et les institutions de la Grece moderne. Ses romans *le roi des Montagnes*, *les échassés de Maître Pierre*, *Trente et Quarante* rangent parmi les meilleurs productions du genre. Dans la *Question Romaine* il aborda la politique.

Prévost-Paradol (1829), un des publicistes les plus distingués, défenseur ardent du régime parlementaire, eut l'honneur d'une condamnation judiciaire pour son livre *les anciens partis* (1860). Son dernier ouvrage *la France nouvelle* a produit une sensation bien méritée. Croyant à la sincérité des réformes libérales de Napoléon III, il accepta la charge d'ambassadeur de France aux Etats-Unis; arrivé à New-York, il apprit la déclaration de guerre: accablé de honte d'avoir renié ses principes, il se donna la mort le 19 juillet 1870..

Victor Cousin (1791 — 1867) popularisait en France les plus hautes doctrines des philosophes allemands. Il finit par rassembler ce que les diverses philosophies semblent avoir de meilleur et fonda l'éclecticisme. En littérature aussi son influence était grande; il enlevait le principe du beau au caprice individuel et à la sensibilité pour le placer à côté du vrai et du bien dans la sphère des idées abstraites. *Sur le fondement des idées absolues du Vrai*, *du Beau et du Bien*.

Théodore Jouffroy, né en 1796 aux Pontets (Doubs), mort en 1842, maître de conférences à l'École Normale en

1817, professeur à la Faculté des Lettres de Paris en 1828 et au Collége de France en 1832, se signala dans l'enseignement de la philosophie par l'originalité de ses recherches et par la noble éloquence de sa parole habituée à la clarté par l'étude des philosophes écossais. On doit à Jouffroy la traduction des *Esquisses de philosophie morale* de Dugald-Stewart (1826), et des *Oeuvres complètes* de Reid (1828 — 1836); un *Cours de droit naturel* (1834 — 1842), un *Cours d'Esthétique*, des *Mélanges philosophiques* (1833), et un volume de *Nouveaux mélanges* publiés après sa mort par Damiron.

Auguste Comte né à Montpellier (1798 — 1857), fondateur de l'école positive: *Cours de philosophie positive* (1830 — 42). Son élève Littré (1801), auteur d'un excellent *Dictionnaire de la langue française*, a démontré dans la *Philosophie positive* ce qu'il y avait de vrai et d'irrécusable au fond de ces rêveries.

L'école positiviste — représentée en Angleterre par Stuart Mill, Herbert Spencer, Alexandre Bain — prétend observer par l'expérience du dehors ce qui se passe dans l'intérieur. Laissant à ce qu'elle appelle la vieille psychologie la contemplation de l'âme elle-même, elle ne regarde l'homme que dans les faits, dans les actes, dans les oeuvres de sa vie intellectuelle et morale. Elle n'emploie pas d'autre méthode que l'induction, absolument comme on fait dans les sciences physiques et naturelles. Les philosophes anglais définissent la psychologie tantôt la physique, tantôt l'histoire naturelle de l'esprit. Le véritable père de cette école, c'est Hume. Ce philosophe est le premier qui ait essayé d'expliquer par l'association des idées et l'habitude le principe de causalité, l'origine des idées rationnelles, des affections naturelles, des principes moraux, enfin l'origine des actes volontaires. — Avec cette manière d'étudier l'homme, il ne s'agit plus de rechercher des causes, mais simplement de constater des rapports et de déterminer des lois. Ici, comme dans les sciences physiques, les causes véritables restent cachées à l'observateur. Cette école expérimentale était une réaction salutaire contre l'école rationaliste, l'école d'a priori, qui avait abusé des idées innées, des vérités soi-disant indépendantes de l'expérience.

Histoire.

§. 70.

Le même esprit qui renouvela la poésie rendit aussi la vie à l'histoire. Chateaubriand avec son imagination de poète sentit que derrière les pâles formules des historiens il y avait eu des hommes, des nations. Il avait fait dans ses *Martyrs* ce que Dubois exige du poète: „La merveille c'est de faire revivre ces figures qui paraissent mortes et inanimées sur les pages d'une chronique; c'est de retrouver par l'analyse toutes les nuances des passions qui ont fait battre ces coeurs, c'est de recréer leur langage et leur costume.“ A. Thierry étant enfant lisait avec enthousiasme les récits de ces terribles Francs de Chateaubriand et répétait le chant de guerre des soldats barbares. Les romans historiques de Walter Scott produisirent un effet semblable. — Outre cela l'esprit philosophique cherchait à trouver dans l'histoire les grandes vérités de la science de l'humanité, les grands intérêts de la civilisation, le mouvement des idées et la transformation des choses. Cette double disposition, ce double besoin tant de l'imagination que de l'intelligence firent naître deux classes d'historiens, l'école descriptive et l'école philosophique.

Guizot (1787—1874) fut le chef de l'école philosophique. Les *Essais sur l'histoire de France*, l'*Histoire de la civilisation européenne* et l'*Histoire de la civilisation française* sont trois parties du même tout qui montrent tant de profondeur de l'analyse, tant de hauteur et de fermeté dans les vues que ces travaux sont devenus le fondement le plus solide, le plus fidèle miroir de la science historique moderne dans ce qu'elle à de certain et d'invariable. C'est chose admirable de voir dans ces ouvrages les faits matériels se transformer pour ainsi dire en idées et les jeux apparents du hasard se courber sous le joug rationnel de la loi. L'*Histoire de la révolution d'Angleterre* est, de l'avis des Anglais mêmes, la meilleure représentation de cette catastrophe.

François Guizot né le 4 octobre 1787. Fils d'un bourgeois protestant à Nîmes, il avait vu son père périr de la main du bourreau pour n'avoir pas voulu suivre la révolution jusque dans ses excès; il se réfugia avec sa mère à Genève où il passa une enfance sérieuse, tout occupée de fortes études. Il vint à Paris pour la première fois en 1807 lorsque l'empire y régnait dans sa toute-puissance. La liberté de l'esprit n'avait alors de refuge que quelques-uns de salons: aussi c'était par les salons de Mme de Rumford et de M. Suard que Guizot fit son entrée dans le monde. Il n'avait ni les idées, ni le culte du XVIIIe siècle; il avait puisé dans sa sévère éducation genevoise des traditions chrétiennes, des croyances précises et une précoce austérité de pensée qui l'éloignaient des doctrines philosophiques du temps. Son intelligence, formée dans une toute autre atmosphère, se nourrissait de littérature et de philosophie allemandes. Cette sévérité puritaine, cette éducation studieuse donne au caractère de Guizot une trempe qui ne s'est jamais démentie. Il est de tous ses contemporains celui qui est resté le plus invariablement lui-même dans la diversité des situations, à travers les événements prodigieux, imprévus, gardant la sérénité de son esprit jusque dans la plus haute vieillesse. Appelé à vingt-cinq ans à être professeur d'histoire moderne à la Sorbonne, il avait trouvé bonne grâce auprès du grand-maître de l'université M. Fontanes, „ce courtisan raffiné d'un glorieux despote, qui se tenait pour satisfait quand il avait prêté à l'adulation un noble langage.“ La société de Royer-Collard devint pour lui une sorte de patrie morale. Faire rentrer l'âme dans l'homme par la philosophie spiritualiste et le droit dans le gouvernement par la conciliation de tous les intérêts légitimes, c'était la pensée que Royer-Collard nourrissait dans sa modeste vie. Ceux qui vivaient dans sa familiarité pensaient comme lui; aussi faisaient-ils ombrage à Napoléon; ils restaient froids et incrédules devant ce déploiement gigantesque de la force, ils ne pouvaient pas croire à la durée indéfinie d'un régime qui faisait si peu de cas de la dignité humaine et de l'indépendance morale. Le lendemain de la catastrophe qui fit sombrer l'empire, naissait une école très moderne par les idées comme par les hommes dont elle se composait qui la veille n'était qu'un groupe de philosophes, d'historiens de professeurs, et qui était alors un parti sérieux, l'école doctrinaire. C'est par la Restauration que Guizot devenait un homme public. Jusque-là il était resté au milieu de ses travaux littéraires et surtout de ses études historiques. Il fut appelé au poste de secrétaire général dans le prémier ministère de Louis XVIII. Tant que le gouvernement de Louis XVIII ne déviait pas de la route où il était entré et semblait accepter la tâche d'être le fondateur du régime constitutionnel en France, les doctrinaires restaient auprès de lui. Le jour où la politique changeait, ils

passaient dans l'opposition. Quand la réaction de 1820 exila Royer-Collard, Barante et Guizot du conseil d'état, ce dernier alla passer quelque temps à la Maisonette, près Meulan, une modeste habitation de campagne riante que Mme de Condorcet lui offrait sans le connaître intimement. C'est là qu'il entrait en campagne littéraire contre le gouvernement et qu'il développait tous les principes d'un libéralisme modéré dans une série de brochures qui se succédaient d'année en année. En même temps il remonta en chaire et déroula devant un auditoire encore peu accoutumé à ces études sérieuses, l'histoire des origines du gouvernement représentatif en Europe. En 1822 son cours fut suspendu par le grand-maître de l'université qui eut la faiblesse de punir dans le professeur le publiciste libéral. Alors Guizot se retire dans ses études, il commence ses recherches sur la révolution d'Angleterre, il amasse par une investigation patiente les matériaux qui serviront à son cours de 1828 alors que le ministère Martignac lui rendra la parole. C'est de cette époque que date la rénovation des études historiques en France. Les leçons sur l'histoire de la civilisation en Europe et sur l'histoire de la civilisation en France étaient un enseignement aussi élevé que nouveau. Il s'inspirait de cette idée, qu'on avait beaucoup trop dédaigné le passé faute de le connaître, que les révolutions elles-mêmes n'étaient que l'accomplissement d'une destinée poursuivie à travers les siècles; il déroulait dans leur développement parallèle et leur action réciproque, les éléments divers de la société française, le monde romain, les barbares, l'église chrétienne, le régime féodal, la papauté, la royauté, les communes, le tiers-état, la renaissance, la réforme. La révolution de 1830 porta Guizot au pouvoir, il fut le ministre de l'intérieur du premier cabinet de la monarchie de juillet. Ce serait dépasser le cadre de cet ouvrage, que d'entrer dans l'histoire politique de ce temps. Nous citerons seulement quelques paroles d'un discours de 1837 où il développa l'idée dont il s'est toujours inspiré dans ses actes comme homme public: „Oui, disait-il, oui, aujourd'hui comme en 1820, comme en 1830, je veux, je cherche, je sers de tous mes efforts la prépondérance politique des classes moyennes en France, l'organisation définitive et régulière de cette grande victoire que les classes moyennes ont remportée sur le privilége et le pouvoir absolu de 1789 à 1830. Voilà le but vers lequel j'ai constamment marché, vers lequel je marche encore aujourd'hui."

Ses derniers ouvrages sont: *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, 8 vol.; *Histoire parlementaire de France; Recueil des discours prononcés de 1819—1848*, 5 vol.; *Trois générations 1789, 1814, 1848; Histoire de France, racontée à mes petits-fils.* 1870. (inachevé).

Barante (1782—1866) est le chef de l'histoire descriptive qui s'abstient avec scrupule de toute considération et s'attache exclusivement à la vérité du récit, à la couleur locale et contemporaine des évènements. Son *Histoire des ducs de Bourgogne* a tous les charmes du récit de Froissart. Là rien d'abstrait et d'idéal, tout est réel, individuel, tout est peinture. Tant qu'on le lit, on est sous le charme de sa narration; cependant il faut avouer que ces qualités toutes brillantes qu'elles sont devraient être plutôt celles du roman historique que de l'histoire. Le *Tableau de la littérature de la France au dix-huitième siècle* est devenu un livre presque populaire. S'étant retiré après la révolution de 1848 de la vie publique, il écrivit: *Histoire de la convention nationale et du directoire exécutif; Vie politique de Royer-Collard* et de nombreux *Essais biographiques* qu'en 1858 et 1859 il a recueillis lui-même dans quatre volumes publiés sous ces deux titres: *Etudes historiques et biographiques*, *Etudes littéraires et historiques.*

Augustin Thierry (1788—1856) qui, devenu aveugle, a poursuivi avec la même ardeur le cours de ses glorieux travaux est l'homme qui a le plus contribué après Guizot au progrès des études historiques. Ses excellentes *Lettres sur l'histoire de France* ont exercé une grande influence sur les historiens venus après lui. L'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands* est rédigée d'après le système de l'école descriptive, mais il y joint des réflexions auxquelles il sait donner une forme dramatique qui n'interrompt point le récit. Les *Récits des temps mérovingiens* contiennent une suite intéressante de tableaux de la vie civile, politique et religieuse en France au VIe siècle. Partout une vaste érudition est jointe à toutes les richesses d'une imagination féconde. Frappé de cécité par suite de travaux trop assidus*), A. Thierry n'interrompit pas ses études, et fit paraître: *Dix ans d'études historiques*; *Monuments de l'histoire du tiers-état*; *Histoire de la formation et des progrès du tiers-état.*

*) On connaît de lui cette parole touchante: „J'ai su me faire une amie de l'obscurité."

Sismondi (1773 — 1842). Son principal mérite consiste dans un profond savoir. L'*Histoire des Français*, l'*Histoire des républiques italiennes* sont éminentes sous ce rapport; mais ses opinions sévères et inflexibles, sa disposition de juge nuisent au style de narrateur, il frappe sans indulgence tout ce qui n'est pas conforme à ses idées.

Jules Michelet (1798 — 1874), professeur de Sorbonne en 1830, depuis au Collége de France. Le gouvernement de Louis Napoléon interdit ses leçons en 1851. Il cherche à travers les phénomènes la loi qui les domine; sa fantaisie créatrice, sa science inépuisable forment le charme de ses ouvrages: poète et historien il est un de ces écrivains les plus attachants et les plus originaux; il communique à son lecteur son attendrissement, son imagination, son esprit (*Principes de la philosophie de l'histoire*, *Histoire de France*, *Histoire romaine*, *Précis de l'histoire moderne*).

Il vit avec les personnages historiques qu'il met en scène, il partage leurs passions, leurs ambitions et quelquefois même leurs croyances. Il est surtout pénétré de cette ardente pitié, de cet amour de l'humanité qui anime les grandes âmes en face des misères, des tortures, des injustices, des violences que présente l'histoire. En 1852 il quitta sa place aux archives et s'est retiré. Il a écrit depuis: *l'Insecte, l'Oiseau, l'Amour, la Femme, la Mer,* mélange singulier de physiologie et de poésie, de science et de rêverie, de sensualisme et de mysticisme. D'ailleurs ces ouvrages de ce qu'on peut appeler sa seconde manière sont des oeuvres si chaudes d'inspiration, si jeunes de sentiment qu'on a peine à croire qu'elles sortent de la plume d'un historien vieilli dans l'étude et dans la méditation. Son imagination nerveuse, inquiète, prodigieusement impressionnable et vibrante se révèle surtout dans sa *Bible de l'Humanité,* 1864.

Adolphe Thiers, né à Midy près Marseille en 1797, ministre sous Louis-Philippe, chef du pouvoir exécutif en 1871 — 1873, président de la République, a entrepris de raconter l'*histoire de la Révolution*, *du Consulat* et de *l'Empire* et il l'a achevée avec un succès extraordinaire. Le don particulier de cet esprit facile c'est de s'approprier tout par une méditation rapide; la lumière l'accompagne jusque dans les détails les plus difficiles; lois, commerce, finances, tactique, tout devient intéressant pour le lecteur dès qu'il y

touche. Malheureusement, infatué de la gloire de son pays, il a préconisé les succès brillants des armées de Bonaparte, et en flattant par là les vanités et les passions nationales, il a contribué plus que personne aux malheurs récents de sa patrie.

L'*Histoire de la révolution* par Mignet (1796) a d'autant plus d'attraits et d'effet qu'elle fait parler les faits et les évènements et que le spectacle imposant de ces grandes scènes se déroule à nos yeux sans charge, sans que l'auteur y paraisse.

Les études biographiques: *Antonio Pérez, Marie Stuart, Charles-Quint* sont des livres complets; d'autres travaux d'une moindre étendue ont été réunis sous le titre de *Portraits et notices historiques et littéraires.*

Nommons encore l'auteur élégant de l'*Histoire de la grande Armée*, Philippe, comte de Ségur (1780—1873), et Michaud (1767—1839) qui sous la révolution défendit courageusement le trône et l'autel, auteur de l'*Histoire des Croisades.*

Ch. Lacretelle (1772—1855) dont l'*Histoire de France pendant le XVIIIe siècle, l'Histoire de l'Assemblée Constituante, du Directoire, de la Restauration* sont remarquables par l'impartialité des jugements et le sentiment élevé.

Armand Carrel (1800—1836), écrivain politique, chef de l'opposition sous la dynastie de juillet, rédacteur en chef du „National" qu'il fonda avec Thiers et Mignet, périt dans un duel politique. *Résumé de l'histoire des Grecs modernes*; *Histoire de la contre-révolution en Angleterre.*

Capefigue (1798) savant imitateur de Barante, auteur de l'*Histoire de la Restauration*; *Histoire de l'invasion des Normands dans la Gaule.*

Amédée Thierry (1797—1873), bonapartiste zélé, sénateur sous le second empire, frère d'Augustin: *Histoire des Gaulois, Histoire de la Gaule sous l'administration romaine.* Dans son *Tableau de l'empire romain,* il nous fait assister à la formation de la société romaine, à la marche du monde romain vers l'unité. Récemment il a abordé l'histoire du Bas-Empire: les *Récits de l'histoire romaine du Ve siècle*

sont des tableaux vivants et pleins d'intérêt. Henri Martin (1810) auteur d'une belle *Histoire de France*. Louis Blanc (1813): *Histoire de 10 ans* (de 1830 — 1840) qui porta un coup terrible à la dynastie de juillet. Le Comte Daru (1767 — 1829): *Histoire de la république de Venise*. Victor Duruy (1811) auteur d'un grand nombre d'ouvrages destinés à l'instruction publique: *Histoire des Romains, Histoire grecque, Histoire de France*. Alexis de Tocqueville *) (1805 — 1859) esprit profond, indépendant, mûri par des études sérieuses de l'organisation politique des Etats-Unis. Dans son livre si original: *De la Démocratie en Amérique* il avait, dans des temps pacifiques, menacé les peuples modernes de la tyrannie des Césars. Plus tard, justifié par les événements, il reprenait cette pensée et la développait avec la plus rare sagacité dans son beau livre sur *l'ancien Régime et la Révolution*. Il dessine le caractère particulier de la révolution: „Toutes les révolutions politiques et civiles ont eu une patrie, la révolution française n'a pas eu de territoire propre. Elle a agi comme une révolution religieuse. On l'a vue rapprocher ou diviser les hommes en dépit des lois, des traditions, des caractères, de la langue, rendant parfois ennemis des compatriotes et frères des étrangers. La révolution a bien cherché à accomplir l'oeuvre des siècles qui l'avaient précédée: détruire les dérniers vestiges des institutions féodales, fonder un ordre nouveau sur la raison pure, sur l'idée abstraite du droit et de l'humanité. La révolution comme la religion a considéré „l'homme en général", au lieu de tel homme, de telle nationalité particulière. Par-là elle est exposée à une conséquence fatale qui ayant son germe déjà dans toute l'histoire de France a été propagée et aggravée à un degré extrême: l'absolutisme démocratique ou césarique, l'effacement de l'individu, l'indifférence du droit, l'absorption de toute vie locale par le centre, et par suite l'extinction de toute vitalité dans les

*) Né à Verneuil, élevé au collége de Metz où son père résidait comme préfet. Il fut longtemps député et ministre des affaires étrangères en 1849.

parties." — Edgar Quinet (1803) traducteur des oeuvres de Herder, auteur des poèmes épiques: *Ahasvérus* et *Napoléon*, a pris place parmi les historiens par son ouvrage sur les *Epoques chevaleresques du XIIe siècle*, par son *Histoire de la campagne de 1815*, *le Génie des religions* et surtout par la *Révolution*. Sa dernière publication est la *Création*, ouvrage très intéressant où il associe les grandes découvertes des sciences naturelles avec les matières de l'histoire et des arts.

Roman.

§. 71.

De tous les genres de composition littéraire, le genre qui fut le plus étranger à l'antiquité est celui qui a été le plus cultivé, le plus goûté par les modernes.

„Le roman, disait Goethe, est l'épopée moderne"; il est une des puissances de notre époque. Durant 50 années il a régné et règne en despote dans la littérature. Comme il avait jadis charmé les rudes générations du moyen âge, comme il captivait les esprits raffinés du XVIIe et XVIIIe siècle, de même il est, de nos jours, pour le grand nombre un enseignement par lequel s'insinuent dans les intelligences et dans les coeurs des idées et des impressions dont l'influence se fait plus ou moins sentir sur les actes de la vie. On ne saurait méconnaître la part que certains romans ont eue dans les mouvements qui s'accomplissent au sein des sociétés. La popularité de ce genre littéraire s'explique surtout par ce fait qu'il a été de tout temps pour chaque génération, comme un miroir qui lui offrait une image d'elle-même, miroir doué de la faculté, non-seulement de colorer la réalité, mais de donner un corps à tous les désirs et à tous les rêves. Aussitôt qu'il se produit un courant nouveau dans les goûts d'une société, le roman abonde dès lors dans ce sens, et propage l'impulsion qu'il a reçue jusqu'à ce que ce mouvement s'épuisant par son excès

même soit remplacé par un autre. Aux époques où les tendances d'une société sont plus prononcées que variées, comme au moyen âge et au XVIIe siècle, tous les romans se ressemblent plus ou moins par des sentiments et des caractères identiques. En d'autres temps lorsque la société se décompose, les productions romanesques les plus hétérogènes peuvent se produire avec le même succès. C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle le public admire avec un égal enthousiasme *Candide*, la *Nouvelle Héloïse, Faublas, Paul et Virginie.*

Sous l'influence de l'école romantique et de la nouvelle école historique, le roman se développa et agrandit son domaine. Les premiers romans de V. Hugo (*Han d'Island, Bug Jargal*) sont des exagérations qui se plaisent à mêler l'horrible et le dégoûtant. Dans *Notre Dame de Paris* il a cherché à reconstruire l'édifice social de la France au XVe siècle et comme symbole des idées du moyen âge, il a choisi cette imposante cathédrale qui résume en elle tous les traits de cette période. La vie populaire surtout y est peinte avec des couleurs vraies et heureuses.

Malgré la passion et l'énergie juvénile et quelques pages grandioses de moyen âge, le jugement rendu par Goethe (Entret. avec Eckerm. 27 juin 1831) ne paraît pas trop sévère: Je n'ai pas eu besoin d'une médiocre patience pour supporter le supplice que m'a infligé cette lecture. Et l'on n'est pas dédommagé des tortures que ce livre vous cause par la joie que pourrait faire éprouver la représentation exacte de la nature humaine, non, tout au contraire, la nature et la vérité sont absentes de ces pages. Les prétendus acteurs que l'écrivain met en scène ne sont pas de chair et de sang, ce sont de misérables marionnettes, qui vont et viennent à sa fantaisie et auxquelles il fait exécuter toute sorte de grimaces et de contorsions. Quel temps que celui où un tel livre est possible, bien plus où on le supporte, on y prend plaisir!

Alfred de Vigny et Alfred de Musset ont composé des romans dignes d'éloge. Mais au-dessus de tous se place

Mme George Sand*) (la baronne Dudevant, née en

*) Née Dupin, arrière-petite-fille du maréchal de Saxe. Elle passa sa jeunesse à Nohant en Berry. La reconnaissance pour Jules Sandeau qui l'introduisit dans la carrière littéraire lui fit adopter le pseudonyme de George Sand.

1804), âme enthousiaste, douée d'une imagination riche et brillante, d'une poésie de langage, d'un talent naturel de peindre et de raconter qui lui assurent une place éminente dans la littérature française. Ce qui domine en elle, c'est l'éloquence du coeur, la simplicité, la puissance de l'expression. Malheureuse par une union mal assortie, elle a cherché comme Mme de Staël les consolations du génie; elle a comme elle la finesse de l'observation et la profonde analyse des sentiments. Son premier roman, *Indiana*, 1832, eut une succès extraordinaire: il développa avec une vérité effrayante les douleurs et les peines intimes de la société actuelle. — Ses peintures animées des merveilles de la nature surpassent ensore les belles descriptions de St.-Pierre et de J.-J. Rousseau (*Lettres d'un voyageur, un Été au midi de l'Europe*, *les Mississipiens* etc.). Surtout elle est incomparable dans ses petits romans qui peignent des scènes de la vie bourgeoise à la campagne, comme *la petite Fadette Robin*, *Melchior*, *la Mare au diable*, *Jeanne* et *François le Champi.*

Elle fondit avec ses impressions de jeunesse les idées politiques et sociales du temps dans les romans: *Le compagnon du tour de France. Le Meunier d'Angibault*, *Le péché de M. Antoine.* La plus éminente production de son talent c'est *Consuélo* (1842). — Sans contredit elle est le génie le plus poétique de la littérature contemporaine; sa fécondité est admirable, ni l'âge, ni le malheur, ni les évènements défavorables à la poésie n'ont tari cette source inépuisable dont les productions ne cessent d'intéresser le public tout en choquant ou enflammant les esprits.

§. 72.

Xavier de Maistre, frère de Joseph (1764 — 1852), et Saintine (Xavier Boniface 1796) se sont distingués dans le roman psychologique. Le premier, conteur agréable et enjoué qui a fait *autour de sa chambre un voyage* si gai, nous a aussi conté ce qu'il y avait d'amertume, de passions vives et comprimées dans la poitrine d'un pauvre lépreux (*le Lépreux de la cité d'Aost*) vivant et mourant lentement et seul, qui déshérité de toutes les joies de la terre, dans ses heures d'exaltation demande à Dieu, à la nature entière

si belle et si parée la part de félicité à laquelle il avait droit. Saintine dans sa *Picciola* a su nous entretenir des joies qu'un pauvre prisonnier éprouve à observer et élever une petite plante qui a poussé au fond de sa prison; nous éprouvons avec lui toutes les délices, les chagrins, les angoisses qui agitent le coeur du pauvre captif.

Le roman bourgeois et le roman de famille ont été cultivés par Honoré Balzac*), né a Tours (1799—1850), (*le Médecin de campagne*, *le père Goriot*), qui a malheureusement prodigué son grand talent par des productions trop nombreuses, et par Emile Souvestre né à Bar le Duc (1808—1854) (*un philosophe sous les toits*, *au coin du feu*, *le chasseur de chamois*, *les derniers Bretons*, *en Bretagne* etc.) qui a, lui aussi, choisi pour objet de ses narrations des régions et des classes qui jusqu'alors avaient échappé à l'observation des écrivains. Son style pur, sa tendre sensibilité et son désir de se tenir éloigné de tout ce qui pourrait choquer la décence, le distinguent. — Prosper Mérimée (1803—1870) a déployé un grand talent de narration dans la *Chronique de Charles IX*, *Matteo Falcone*, *Colomba* et quelques autres nouvelles dont le sujet est emprunté aux moeurs méridionales. Après sa mort on a publié ses *Lettres à une inconnue*.

Le roman marin a été traité par Eugène Sue (*Atar Gull*, *la Vigie*, *le Commandant de Malte* etc.), qui plus tard a acquis une grande célébrité par ses romans qui devaient révéler

*) Dans ses premiers ouvrages il se trouve une veine licencieuse qui déploie assez d'esprit pour faire passer beaucoup de corruption et de cynisme. Sa réputation s'établit définitivement avec les *Scènes de la vie privée et de la vie de province*, courtes et charmantes études qui sont demeurées son vrai titre de gloire. La peinture des moeurs est d'une vérité frappante dans ses ouvrages (*Etudes des moeurs*, *César Birotteau*). Les personnages qu'il met en scène ne sont pas des figures de convention ou de fantaisie, de brillantes et froides images; ce sont des hommes en chair et en os, de vrais hommes. Plusieurs de ses créations sont devenues des types populaires. Mais il se complait à reproduire la réalité plus vulgaire, plus sensuelle, plus brutale encore qu'elle n'est; il semble en exagérer à plaisir les laideurs. Un idéal moral, c'est la grande chose qui lui a manqué.

les profondes plaies de la société actuelle (*les Mystères*, *le Juif errant*), mais qui ne sont que la répétition des monstruosités de V. Hugo et de l'école romantique.

Parmi les romanciers modernes nous nommerons encore Gérard de Nerval (1803—1855) qui dans ses romans bizarres mais remplis d'un sentiment profond a su renouveler la touchante poésie de la chanson populaire et mourut victime d'une imagination trop éthérée (*les Filles du feu*, *la Bohème galante*). Jules Sandeau dont la *Mariane* et *Fernand* sont les imitations les plus spirituelles de B. Constant. *Voyage en Orient.* Poète il a écrit: *Elégies nationales* et *Satires politiques.*

Rod. Toepffer (1799—1846) de Genève, peintre, directeur d'un pensionnat, puis professeur à Genève, auteur des charmantes *Nouvelles Genevoises* de *Rosa et Gertrud* et des *Voyages en zigzag* où il décrit les excursions qu'il faisait dans les Alpes avec ses élèves. Louis Reybaud, auteur de *Jérôme Paturot.* Henri Murger (1822—1861) est surtout connu par la création des types de la *Vie de Bohème* et par les *Scènes de la vie de campagne.* Il succomba sous le poids de la misère. Laboulaye (1811), jurisconsulte distingué, auteur de *Paris en Amérique*, et du *Prince Caniche*, satires mordantes de l'état politique et social de la France. Erckman (1822) et Chatrian (1826) qui ont eu l'heureuse idée de renouveler les souvenirs de la révolution et de l'empire dans le simple langage des paysans de l'Alsace et de la Lorraine: *Un conscrit de 1813*, *Mme Thérèse*, *Waterloo*, *Le blocus*, *Histoire d'un paysan.*

Erckman naquit à Pfalzburg, ne parla jusqu'à sa douzième année que le patois allemand, étudia le droit à Paris, s'y associa avec Chatrian, qui, lui aussi, est né à Pfalzburg, pour la composition de ces romans qui eurent une grande vogue sous le deuxième Empire.

Dans le mélange confus qu'offre aujourd'hui la littérature romanesque, dans ce spectacle discordant que présentent tant de productions hétérogènes qui depuis *Atala* jusqu'aux *Mystères de Paris* ont attiré et ému le public, il y a pourtant quelques traits caractéristiques qui détachent cette époque du passé. Un grand nombre de

romans contemporains trahissent une disposition maladive et inquiète, un esprit de révolte contre la règle sous toutes les formes. Le réalisme de l'école romantique montre un penchant à donner au vice les allures de la vertu et réciproquement, à faire sortir la pureté d'une source impure, à placer la dépravation dans une atmosphère qui lui sert de justification en accusant la société des faiblesses et des misères de la vie humaine, à aspirer vers un ordre de choses où l'homme pourrait être à la fois vertueux et heureux sans sacrifice et sans combat. Le plus souvent c'est un idéalisme faux et maladif qui se cache sous les apparences d'une réalité outrée et dégoûtante, c'est peut-être un miroir exact d'une société atteinte de graves plaies et qui cherche avec une impatience fiévreuse la guérison soit dans l'oubli, soit dans les jeux d'une imagination extravagante, qui outragent la morale par des paradoxes téméraires et des sophismes odieux. D'une autre part l'influence des Anglais et des Allemands, surtout l'enthousiasme que produisirent les romans de Walter Scott, ont renouvelé les sources de la vraie poésie, tout en gardant les couleurs fraîches de la réalité.

§. 73.

Les sciences exactes ont fait des progrès immenses au XIXe siècle et la France n'est pas restée en arrière dans le concours des plus éminents génies de notre époque. Il suffit de citer les noms d'Arago, d'Ampère, de Bichat, de Biot, des de Candolle, de Lamarck, de Laplace, des Jussieu etc. pour rappeler ces grands esprits qui ont fait la gloire de leur pays et de leur temps. Celui qui a su réunir la gloire d'un savant de premier ordre et d'un écrivain parfait c'est G. Cuvier (1769 — 1832). Ses immenses travaux surtout dans l'anatomie comparée, les grandes améliorations qu'il introduisit partout où il fut appelé par sa vocation et ses *Éloges académiques* rendent son nom à jamais immortel.

Table des matières.

Abbayes de la Normandie 13.
Abélard, Pierre 15.
About 151.
Académie française 94, 103.
Age, Moyen 12, 141.
Albert le Grand 16.
Alexandre de Paris 31.
Alexandre le Grand, Poèmes sur 31, 35.
Alexandrin, Vers 32.
Allegorique, Roman 36.
Allemagne, Influence de l' 140.
Amadis de Gaule (roman du XVIe s.) 31.
Amyot 72.
Anacharsis, Voyage d' 120.
Andrieux 133.
Angleterre, Influence de l' 105.
Anselme, Saint 14.
Arabes, Influence des 16, 18, 20.
Aristote, son influence au moyen âge 16.
Arnaud 99.
Arthur, Cycle d', et de la table ronde 31, 33.
l'Avocat Patelin 45.
Bacon, Roger 16.
Baïf 60.
Balzac 93, 163.
Barante 156.
Barthélemy 120.
Basque 5.
Basselin, Olivier de 54.
Bayard 70.
Bayle 102.
Bazoche 42, 45.
Beaumarchais 126.
Belleau 60.
Bénoit de St.-More 35.
Benserade 85.
Béranger 144.
Bernard (Saint) 15.
Bernay, Alex. de 31.
Bertran de Born 19.
Billaut 86.
Blanc L., 159.
Bodel 42.
Bodin 63.
Boèce, poème sur 9.
Boileau 86.
Bonald 137.
St.-Bonaventura 17.
Bossuet 96.
Bourdaloue 96, 67.
Brantôme 71.
Bretagne 6, 33.
Brizeux 146.
Brut, Roman du 33.
Buffon 111.
Calvin 61.
Carrel, Armand 158.
Celtes 5, 6.
Champeau, Guillaume de 14.
Chansons de Geste 26.
Charlemagne, Cycle de 27, 31, 32.
Charles d'Anjou 23.
Charles d'Orléans 23, 24.
Chateaubriand 134.
Chaulieu 88.
Chénier, André 126.
— Marie-Joseph 126.
Chevalerie 7. Romans de 31.
Chrestien de Troyes 34.
Christianisme 7.
Chroniques 47.
Civilisation romaine en Gaule 6.
Cléricale, Société, du moyen âge 12.
Coligny 71.
Collége de France 55, 56.
Commines, Phil. de 50.
Comte 152.
Condillac 117.
Condorcet 128.
Confrérie de la passion 41, 43.
Conrart 94.
Constant, Benj. 149.
Corneille 90.
Coucy, Raoul de (1160—1191) 23.
Courier 148.
Cours d'amour 21.
Courtoisie, la 32.
Cousin 151.
Crébillon 122.

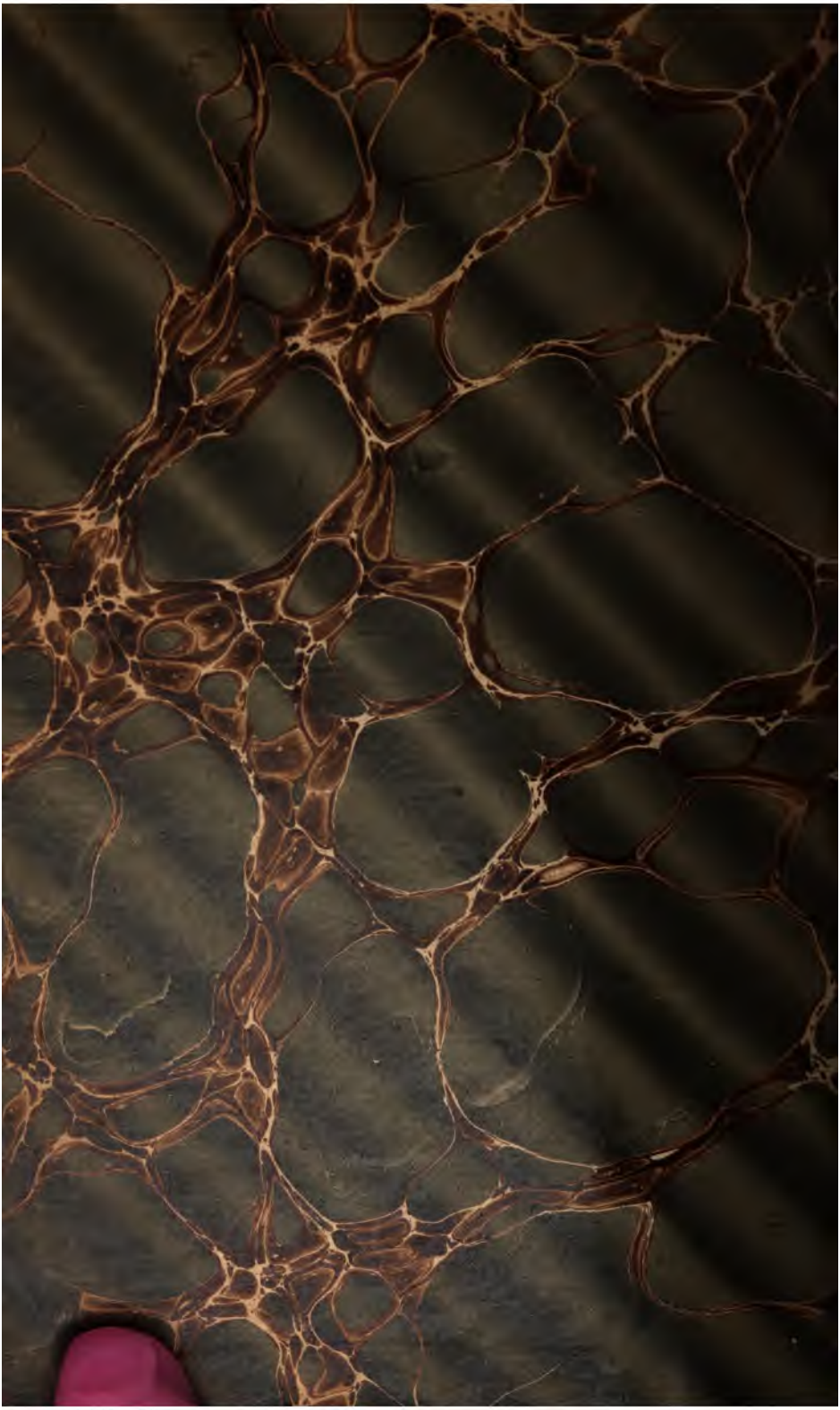
Critique littéraire 150.
Croisades 7.
Cuvier 165.
Dacier, Mme 95.
D'Alembert 117.
Darès le Phrygien 35.
Delavigne 146.
Delille 132.
Descartes 101.
Deschamps 145.
Descriptive, Poésie 124.
D'Holbach 117.
Dictys de Crète 35.
Diderot 116, 122.
Drame au moyen âge 40.
Dubartas 57.
Du Bellay 58, 60.
Ducis 133.
Duclos 118.
Dumas 146.
D'Urfé 84.
Duruy 146.
Ecossaise, Ecole 139.
Empire 132.
Encyclopédie 105, 116.
Epopée française 25.
Erasme 56, 63.
Erckman-Chatrian 164.
l'Espagne, Influence de 82.
Estienne 56, 66.
St.-Eulalie, Cantilène en l'honneur de 9.
Fabliaux 39.
Farces 41, 45.
Féodalité 7.
Fénelon 96, 97.
Flagy 28.
Fléchier 96.
Florian 120.
Fontanes 132.
Fontenelle 102.
Fouquet 88.
Francs, les 6.
Française, langue 10 – 11.
Française Ier (1515—1547) 55.
François de Sales 78.
Froissart 24, 49.
Fromont 29.
Gassendi 102.
Gaulois, caractère 5.
Germains 6.
Gerson 17.
Geste, chanson de 26.
Girondins 128.
Globe, journal du 150.
Gongora 82.
Graal, le Saint 34.
Gramont 94.
Gresset 122.
Guillaume le Conquérant, lois de 9.
Guillaume de Lorris 36.
Guizot 153.
Hamilton 94.
Hardy 89.
Héloïse 15.
Helvétius 117.
Henri III (1551 – 1589) 66, 71.
Henri IV (1589—1610) 82.
Heptameron 63.
Historiques, écoles 153.
d'Holbach 117.
Hugo, V. 141, 146, 161.
Jansénisme 98.
Jasmin 145.
Ibères 5.
Jean de Meung 36.
Jeu de St. Nicolas 42.
Imitation de J.-C. 17.
Imprimerie 56.
Jodelle 60, 61.
Joinville 48.
Jongleurs 18.
Jouffroy 151.
Jouy 148.
Italie 55.
Ivain 34.
La Boétie, Etienne de 76.
Laboulaye 164.
Lacretelle 158.
La Bruyère 100.
La Fayette, Mme de 94.
La Fontaine 87.
La Harpe 120.
Lais 24.
Lakists, poètes anglais au XIXe siècle: Wordsworth, Coleridge, Southey 140.
Lamartine 143.
Lambert le Court 31, 33.
Lamennais 149.
Lancelot du Lac 34.
Langue d'oc, langue d'oïl 8.
La Rochefoucauld 99.
Latine, littérature 12.
Lavoisier 129.

Lebrun, Pierre 146.
Leclercq 133.
L'Etoile, Pierre de 71.
Lesage 120, 122.
L'Hôpital, Michel de 68.
Ligue, la 67.
Lilly, John (1602—1681) 82.
Littré 152.
Locke 102, 106.
Loherains, chanson des, 27, 28.
Louis IX (1226—1270) 48.
Louis XI (1641—1493) 45, 50, 52.
Louis XII (1498—1515) 45, 56.
Louis XIV (1643—1715) 79, 104.
Louis XV (1715—1774) 105.
Machiavel 62.
Maine de Biran 139.
Maintenon, Mme de 95.
Maistre, Joseph de 137.
— Xavier de 162.
Malebranche 102.
Malherbe 77.
Marat 129.
Marguerite de Valois 63, 71.
Marie de France 23.
Marini 83.
Marot, Clément 57.
Martin, H. 159.
Massillon 96.
Mémoires 47, 70.
Ménippée, Satire 66.
Mérimée 147, 163.
Mézerai 95.
Michaud 158.
Michel, l'évêque 41.
Michelet 157.
Mignet 158.
Millevoye 134.
Mirabeau 128, 129.
Molière 92.
Montaigne 72.
Montesquieu 109.
Montluc 70.
Moralités 41.
Musset, Alfred de 145.
Mystères 40.
Mysticisme 16.
Necker 125.
Nerval 164.
Newton 107.
St. Nicolas, Jeu de 42.
Nodier 148.
Nominaux 14.
Normandie, Influence de la 9, 13, 31.
Noue, François de la 70.
Novelas 21.
Ogier le Danois 31.
Pamphlet 66.
Paris 13.
Parlement, Clercs du 42.
Pascal 98.
Passion, Mystère de la 43.
Patelin, l'avocat 45.
Parceval 31, 34.
Perrault 94.
Picard 133.
Piron 122.
Pléiade 58.
Planche G. 150.
Politique, parti 66.
Ponsard 147.
Port-Royal 98.
Précieuses, Dames 83.
Prévost, l'abbé 120.
Prévost-Paradol 151.
Protestantisme 56, 61.
Provençal, le 8, 18.
Quadrivium 13.
Quesnay 125.
Quinault 93.
Quinet, Edg. 160.
Rabelais 64.
Racan 85.
Racine 91, 92.
Rambouillet, l'hôtel 83.
Ramus 62.
Réalistes 14.
Reboul 145.
Réformation 56, 61.
Réforme savante 63.
Regnard 93.
Régnier 78.
Renaissance 55.
Renard, Roman du 37.
Restauration 139.
Retz, le cardinal de 95.
Révolution française 128.
Richelieu 94.
Robespierre 129.
Roland, Chanson de 27, 30.
Roland, Mme 130.
Romances 23.
Romane, langue 8.
Romans chevaleresques 26, 31.
Romantique, école 140.

Rome, Influence de 6.
Ronsard 58.
Roscelin 14.
Rose, Roman de la 36.
Rou, Roman du 33.
Rousseau, J.-J. 112.
Rousseau, J.-B. 123.
Royer-Collard 139.
Rudel, Geoffroi 21.
Rutebeuf 39.
Saint-Lambert 124.
Saint-Pierre, Bernardin de 124.
Saint-Simon 118.
Sainte-Beuve 150.
Saintine 163.
Sales, François de 78.
Sand, George 161.
Sandeau 147, 164.
Scarron 94.
Scolastique, la 14.
Scribe 147.
Scudéry, Mlle de 84.
Serment de Strasbourg 8.
Sévigné, Mme de 95.
Shakspeare (1564—1616) 133.
Sièyes (1748—1836) 128.
Sindbad 39.
Sirventes 21.
Sismondi 157.
Sonnet 21.
Sorbonne 13.
Sots, Prince des 45.
Sotties 41, 45.
Soumet (1796—1845) 138.
Souvestre 150.
Staël, Mme de 137.
Sue 163.
Sully 71.
Table ronde, 31, 32, 33.
Taine 151.
Taillefer 18.
Tastu 146.
Tavannes 70.
Templistes, les 34.
Tensons ou Jeux-partis 21.
Théâtre du moyen âge 40.
— de la Renaissance 60.
Thibaut, Comte de Champagne 23, 24.
Thierry, Augustin 156.
— Amédée 158.
Thiers 157.
St. Thomas d'Aquin 15.
Thou, Aug. de 69.
Toepffer 164.
Tocqueville 159.
Tragédie, système de la 90.
Tristan et Iseult 34, 35.
Trivium 13.
Troubadours 18—22.
Trouvères 22.
Turgot 125.
Turold 27.
Turpin 27.
Unités, les trois 90.
Université de Paris 13, 80.
Vauban 10.
Vauvenargues 118.
Vaux-de-Vire 54.
Ventadour, Bernard de 19.
Vergniaud (1759—1793) 128.
Versailles 80.
Viaud 89.
Vieilleville, maréchal de 70.
Vierges folles, les 42.
Vigny, Alfred de 145.
Villehardouin 47.
Villemain 150.
Villon 52.
Vitet 147.
Voiture 81.
Voltaire 106, 118, 121, 123.
Wace (1112—1182) 33.
Wallon ou welche, Idiome 8.
Walther d'Aquitaine 12.

Erratum.

P. 34, l. 8 lisez Merlin, de Lancelot du Lac.



3 2044 017 940 495